

CHRONIQUES
DES
A-NORMAUX

Nicolas LE ROUX

© **LE ROUX Nicolas, détenteur des droits initiaux, 2007**

pour la traduction française

Tous droits réservés.

***Toute reproduction ou traduction par quelque procédé que ce soit,
électronique,
mécanique ou sous forme de photocopie, faite sans l'autorisation de
l'éditeur,***

est illicite et constitue une contrefaçon.

Si vous souhaitez partager cet ouvrage, renvoyez la personne en question vers moi. Ne le copiez pas pour le donner à quelqu'un d'autre.

LE ROUX Nicolas

Petite histoire « réfléchissante »

On peut toujours penser..... p.3

Chroniques des A-normaux

1. Mémoires d'un babouin.....p. 12
2. Tu dors?.....p. 29
3. Plus dur sera le chut.....p. 39
4. Nedjma.....p. 46
5. Au temps en emporte nos cheveux.....p. 55
6. A la recherche du thon perdu.....p. 65
7. Hé petit!.....p. 72
8. Je hais donc je suis.....p. 79
9. Et T.O.C.!.....p. 87
10. C'est grave docteur?.....p. 94
11. Les temps modernes.....p. 104

On peut toujours penser...

1.

- « Arrête de manger en juif, dit Abdou à Dani.
- *Pourquoi tu dis qu'il mange en juif ? C'est moi qui suis juif*, lui répondit Samuel, même si celui-ci n'avait pas été inclu dans la conversation.
- *C'est pas à toi que je parle. Toi tu donnes des choses quand t'en as.*
- *Mais je devrais pas puisque manger en juif c'est radin, non?*
- *Tu dois pas être vraiment juif.*
- *Ben si, normalement. Ma mère est juive, mon père aussi. J'ai fait ma bar-mitsva et je suis circoncit. Donc je suis juif.*
- *Mais tu dois pas l'être! Oh tu m'énerves !*
- *Pourquoi je t'énerve ?*
- *Oui, pourquoi il t'énerve ?*, surenchérit Dany, trop content de trouver une tangente pour ne pas faire face à ses propres problèmes de radinisme.
- *Parce qu'il ressemble pas à un vrai juif. Papa dit qu'un juif il a une calotte sur la tête, des frisottis sur les tempes et un nez crochu.*
- *Et en plus ils ont tué Jésus !*, ajouta Dany de façon spontanée.
- *Quoi ?*, explosa Samuel, piqué au vif.
- *Oui. Au catéchisme, on m'a dit que les juifs avaient tué le messie, Jésus quoi, et depuis, ils sont châtiés.*
- *Mais qu'est-ce que t'en sais toi, t'es bouddhiste !*, s'énerva Abdou.
- *Je suis pas bouddhiste, je suis chrétien ! Catholique, en plus !*
- *Mais pourtant t'es chinois ?*
- *Oui, et alors ?*
- ...

- Dany réfléchit quelques instants, puis ajouta : *Bon, et puis c'est vrai que Samy il ressemble plus à un arabe qu'à un juif. Vous vous ressemblez drôlement tous les deux.*
- *Ah ouais ?*, répondirent les deux camarades à l'unisson.
- *Ouais. Même que vous avez la même couleur de peau tous les deux. Même que vos mamans elles sont toutes les deux trop habillées, même en été.*
- *C'est vrai ça, tu m'as pas dit que ta mère était née en Algérie ?*
- *Oui, à Annaba.*
- *Alors c'est ça, tu dois être arabe.*
- *Mais...*
- *Quoi ?*
- *Etre arabe c'est être né dans les pays du Maghreb non ?*
- *Je crois bien.*
- *Alors ça veut dire qu'on peut être arabe et juif non ?*
- *Comment ?*
- *Ben, être juif c'est une confession religieuse je crois.*
- *.....*
- *Et puis ma mère a la nationalité française, elle est pas arabe.*
- *Mais c'est pas possible ça puisqu'elle est née en Algérie !*
- *Si, parce que ma mère elle dit que l'Algérie avant c'était la France et que maintenant c'est l'inverse.*
- *Elle dit vraiment n'importe quoi ta mère, je te dis que t'es arabe, moi.*
- *Mais toi t'es quoi ? T'es arabe ?*, lui demanda Dany un peu perdu dans cette discussion.
- *Ouais, et je crois pas en Jésus, mais en Mahomet.*
- *Parce que t'es arabe ?*
- *Ouais.*
- *Mais non, pas parce que t'es arabe*, corrigea Samuel, gavé d'histoire religieuse depuis sa plus tendre enfance, *parce que t'es musulman.*
- *Eh ben, c'est pareil.*
- *Non, c'est la religion.*
- *Moi, mes parents ils disent que y'a qu'une seule vraie religion et c'est la mienne*, ajouta Dany pour ne pas être mis à l'écart.
- *Tes parents ce sont des abrutis parce qu'Allah c'est le seul dieu qui existe.*
- *Mais vous dites des sottises ! Vous parlez du même dieu, là !*
- *Quoi ?*, répondirent Dany et Abdou en tournant la tête dans la direction de Samuel.
- *Dieu est le seul dieu qui existe et il est le même pour toi*, puis se tournant vers son deuxième

camarade, *comme pour toi.*

- *Pfffff...*
- *Comme pour moi aussi, termina-t-il.*
- *C'est pas vrai ! Alors pourquoi y'en a un qui s'appelle Jéovah, l'autre Allah, et le tien qui n'a pas de nom ?*, souligna à juste titre Dany, faisant ainsi s'affronter deux théologies aux origines divergentes.
- *Je sais pas, peut être que dans des langues différentes ça se prononce différemment. En tout cas, la bible c'est pas un livre mais plusieurs. Le premier parle de dieu avec les ancêtres des juifs, les hébreux, et le second du messie, Jésus. Donc c'est ça, c'est le même dieu.*
- *Mais les juifs ils ont tué Jésus.*
- *C'est pas logique de dire ça.*
- *Pourquoi ça ?*
- *Parce que Jésus, il était juif lui même.*
- *.....*
- *Les juifs ont sûrement servi de tête de Turc, conclut Samy.*
- *Pourquoi de Turcs, s'ils étaient juifs ?*
- *Sais pas.*
- *Ouais mais ça n'a rien à voir avec mon Mahomet, déclara Abdou sur le ton d'auto satisfaction de celui qui aura le dernier mot.*
- *Si, parce qu'Ismaël était un fils d'Abraham et l'archange Gabriel lui même a soufflé le Coran à Mahomet. Ils ont donc le même ange et le même ancêtre... Ils ont donc le même dieu, non?*
- *.....*

1.

La sonnerie stridente retentit, signifiant toujours pour les trois camarades la même chose, invariablement : la fin de la récréation et l'angoisse progressive à l'idée d'aller en cours. Dany, Samuel et Abdou se plièrent docilement au déroulement de la vie scolaire et se rendirent dans leur classe respective. Durant la leçon, Dany semblait absent; la discussion avec ses amis l'avait rendu penseur, rêveur. Son esprit vagabondait de mots en mots, de phrases en phrases, de pensées en pensées. Il réfléchissait sur le sens que les mots pouvaient avoir et sur la vérité cachée derrière eux. Soudain, la maîtresse, Mme Savin, s'adressa à un élève : « *Tu ris peut être Vincent, mais je pense que tu ris jaune* ». Sans savoir ce qui était à l'origine de cette phrase, il demanda une explication, sans doute par l'automatisme qu'il venait tout juste d'acquérir durant la récréation passée en

compagnie de ses deux camarades.

- « *Pourquoi ?*
- *Pourquoi quoi, Daniel ?*
- *Pourquoi est-ce qu'il rit jaune ?*
- *Et bien parce qu'il rit mais que cela masque sans une gêne.*
- *Je sais mais d'où est-ce que ça vient cette expression ?*
- ... L'institutrice marqua une courte pause, elle n'avait jamais réfléchi à l'origine première d'une telle expression. Depuis sa plus tendre enfance, elle avait adopté cette formule en tant que telle, comme on accepte qu'un mot signifie quelque chose, que savant signifie quelqu'un qui sait, par exemple. *Et bien Daniel, je pense que cela fait référence...* Elle regarda Daniel, et tout à coup le rouge lui monta aux joues. *Bien. Cela n'a que peu d'importance.* Elle se tourna vers le tableau et commença à y inscrire le titre de la nouvelle leçon. Mais les élèves voulaient savoir.
- *C'est quoi alors rire jaune, maîtresse,* se mit à crier un élève.
- *Oui, c'est quoi ?,* dit un autre.
- *Ça veut dire quoi ?,* ajouta un troisième presque en même temps.
- Prise au dépourvue, la vérité s'imposa à elle. *C'est délicat, en fait. Les asiatiques ont longtemps été la cible de sobriquets racistes de toute sorte et, de nos jours, de façon latente, ils sont véhiculés dans notre culture.*
- *Vous voulez dire que le jaune de rire jaune c'est... c'est moi en fait ?,* tenta de comprendre Daniel.
- *Pas exactement,* répondit l'institutrice en détournant le regard...
- *Mais jaune, c'est bien la couleur de peau ?,* insista-t-il.
- *Oui. ... Elle soupira puis finit par dire : Lorsque l'on faisait des caricatures des chinois ou japonais il y a plusieurs dizaines d'années, les occidentaux les représentaient avec un perpétuel sourire aux lèvres, pour les distinguer d'eux, surtout dans les films.*
- *Comment ça ?,* demanda un autre élève, intrigué.
- *Les acteurs n'étaient jamais des acteurs asiatiques mais des occidentaux grimés et maquillés en chinois, japonais, etc...*
- *Pourquoi ?*
- *Parce qu'il y avait beaucoup de racisme. Pas seulement les concernant, la même chose était*

réalisée pour les rôles de personnes de couleur noire. On... Elle soupira de nouveau. On badigeonnait de cirage le visage des acteurs.

- *Mais pourquoi rire jaune alors ?*
- *Parce que si le visage de la personne de couleur jaune arborait sans arrêt un sourire, on ne pouvait savoir si cela cachait un autre sentiment.*
- *Mais Dany n'a pas la peau jaune, elle est plutôt mate. Pourtant il est chinois, déclara spontanément sa voisine de table.*
- *Non, je suis français, se défendit-il. Je suis né en France.*
- *On dit qu'il a des origines chinoises, corrigea Mme Savin.*
- *Et moi, je trouve pas qu'il est tout le temps en train de rire. Surtout maintenant !*
- *Je sais... L'institutrice sourit tristement. Je sais ».*

1.

Samuel avait raccompagné Abdou chez lui et, comme toujours sans savoir pourquoi, le père de celui-ci avait eu une attitude hostile à son égard, suivie de quelques mots dans une langue qui ne lui semblait pas tellement étrangère à celle utilisée dans les synagogues. Les parents de son ami discutaient alternativement en arabe et en français. Les enfants commençaient leurs devoirs sur la table de la cuisine lorsque le père d'Abdou cria à sa mère : *« Mais non, ça n'a rien à voir. C'est du travail au noir, ça ! »*.

Les deux camarades se regardèrent, comme mus par une même intuition, un même réflexe. Cependant, Samuel, d'habitude relativement à l'aise avec la mère d'Abdou, n'osait proférer de son en la présence de son père. Il laissa donc à son ami le soin de poser la question qui leur brûlait les lèvres : *« Pourquoi ?*

- *Quoi pourquoi ?*
- *Pourquoi 'travail au noir' » ?*
- *Parce que ta tante n'a pas beaucoup de revenus et que travailler au noir certaines fois, ça lui permet d'éviter les impôts. C'est pour ça que je crie, comme pour s'excuser à mon intention,*

c'est parce que c'est quelque chose de malhonnête, et ça m'énerve de la voir s'embarquer dans quelque chose comme ça.

- *Oui, mais c'est quoi travailler au noir ?*
- *Je viens de te le dire, travailler sans déclarer aux impôts ce que tu gagnes.*
- *Je voulais dire, pourquoi on dit travailler 'au noir', pourquoi 'noir' ?*
- ... Le père d'Abdou semblait décontenancé par cette question, mais l'explication la plus logique qui lui vint à l'esprit fut : *Eh bien, travailler au noir c'est travailler dans le noir, dans l'ombre...*, déclara-t-il sur un ton hésitant.
- *Désolé, Hamza, mais ce n'est pas ça*, fit sa femme, un peu hésitante, elle aussi, mais pour des raisons différentes. En effet, ses études étaient nettement plus longues que celles de son mari, et sa culture plus vaste, mais elle craignait souvent de prendre la parole de peur de le vexer.
- *Ah ouais, et c'est quoi peut être, madame je-sais-tout ?*, rétorqua son mari.
- *Ça vient du temps où les noirs étaient des esclaves. Les blancs avaient le droit de vie ou de mort sur eux, et les personnes de couleur noire devaient travailler pour eux sans être payer, en faisant leur quatre volonté. C'est comme ça que l'expression est née, les noirs travaillaient pour les blancs... dans l'ombre, comme l'a dit ton père, et les blancs récoltaient tout le mérite de ce travail. Dans le temps, on disait même travailler au nègre.*
- *Mais c'est raciste de dire ça !*, s'insurgea Abdou. *C'est comme quand on me dit sale arabe !*
- *Oui. C'est pour ça qu'on a dit travailler au noir, puis travailler au black. C'est politiquement correct mais l'expression reste la même.*
- *Donc l'expression est raciste ?*
- *Oui.*
- *Et pourtant vous l'employez ?*
- *Euh... oui*, répondit sa mère en jetant un regard en biais à son mari. *Je sais ».*

Samuel travaillait les textes saints de la Torah avec son précepteur, le rabbin Moshé. Celui-ci lui fit plusieurs fois le même reproche : il manquait de concentration. Samuel, la tête emplie de cogitations si tortueuses et complexes qu'elles s'imbriquaient les unes dans les autres jusqu'à faire des liens continuels avec ce que connotaient ses pensées au fil de sa réflexion, demanda tout à coup : « *Je peux vous poser quelques questions ?* »

- *Bien entendu.* Le vieux monsieur adorait les questions. Il répétait sans cesse qu'un enfant intelligent est celui qui n'a pas tout compris et qui demande des explications.

- *Pourquoi le racisme existe-t-il ?*

- *Le mal existe, le racisme n'en est que l'un de ses indicateurs. C'est pour cela qu'il faut lutter contre lui.*

- *Oui mais que se passe-t-il si l'on ne s'en aperçoit même pas ?*

- *Comment cela, Samuel ?*

- *Il existe des dizaines d'expressions qui sont utilisées par tout le monde, tous les jours. Ces expressions sont racistes et les gens ne s'en rendent même pas compte.*

- *Tu veux parler du racisme inconscient, je suppose. Le racisme que la plupart des gens véhiculent de façon latente car il fait partie de leur culture ?*

- *Oui, c'est exactement ça.*

- *Le racisme dans ce cas est bien souvent le reflet de quelque chose de plus grave : l'être humain a beaucoup de mal à apprendre de ses propres erreurs, de sa propre histoire.*

- *Et nous, on apprend de notre histoire ?*

- *Oui, bien sûr.*

- *Comment ?*

- *Par exemple, tu sais que le peuple juif a été victime tout au long de son histoire de ce racisme en arrière plan qui n'est autre que la concrétisation et la focalisation sur une cible particulière de la peur et de la haine de l'autre.*

- *Tu veux parler de la Shoah ?*

- *Notamment. Avant la Shoah, Moïse a libéré les hébreux du joug des égyptiens il y a de cela bien longtemps. Plus près dans le temps, avant la révolution française, les personnes de confessions juives n'avaient même pas le statut de serf ou d'esclave, ils étaient moins que des*

animaux et l'on avait le droit de vie ou de mort sur eux.

- *C'est vrai ?*

- *Oui, c'est une époque méconnue de l'histoire de France mais il en est ainsi, il ne faut pas oublier, Samuel. Un peu plus tard, l'affaire Dreyffus correspondait peu ou prou à un cri du cœur des français : ' Les juifs dehors !'. Le racisme à notre égard ne se fit alors que plus croissant, jusqu'à l'apothéose finale dont tu connais le dénouement.*

- *Je comprends. Mais donc en quoi cela nous a servi de leçon ?*

- *Nous mettons tout en ordre pour que cela ne se reproduise plus jamais. C'est pour cela qu'Israël a été créée. Il s'agit d'un refuge, un refuge pour des gens dont la confession les proscrivait de toute protection, de tout asile. Tu comprends ?*

- *Je crois.*

- *Bien. Alors reprenons à la ligne...*

- *Mais rabbi Moshé ?*

- *Oui, Samuel, lui répondit le rabbin en baissant le menton pour pouvoir distinguer son élève sans ses lunettes de vue.*

- *Dans ce cas, pourquoi tonton Michaël qui est Israélien dit tout le temps que les arabes il faut tous les tuer ?*

- *... ..*

- *C'est pareil que de dire qu'un bon juif est un juif gazé, non ?*

- *Oui, cela relève de la même logique.*

- *Alors... est-ce que nous apprenons quand même de nos erreurs ?*

Le visage du rabbin se fit sombre et terriblement triste.

- *Nous essayons.*

- *Mais alors, le combat est presque perdu d'avance.*

- *Je sais, Samuel. Mais ses lèvres s'étirèrent tout de même en un léger sourire d'espoir. Comme tu le dis : 'presque'... ».*

La Ciotat, le 13 juillet 2006

CHRONIQUES
DES
A-NORMAUX

Mémoires d'un babouin

Le babouin ne peut pas écrire de mémoires. Ni même quelques lignes cohérentes. Bon, certains scientifiques ont tout de même tenté une expérience similaire par curiosité, absurdité ou amour de la science... Mais au fond, n'est ce pas de futiles raisons synonymes? Et plus au fond encore, ne s'en fiche t-on pas?

Reprenons donc, le babouin n'étant pas le plus proche cousin de l'homme, cher lecteur tu dois te demander (au fait ça ne te dérange pas que je te tutoie ?) pourquoi j'ai utilisé une comparaison simiesque. Patience cher ami, car la réponse viendra peut être, à moins que je n'oublie de la donner, ne me relisant que très rarement!

Pour celui qui se pose la question, ceci est une sorte de journal, plus ou moins intime... Plus car je parle de choses que beaucoup de personnes gardent pour elles, moins parce que j'ose en parler! Pas très clair ? Ambigu ? Il va falloir t'y habituer alors, si tu veux continuer cette lecture, car je débute dans l'écriture, donc tout est un peu confus et j'écris comme cela me vient! Mais ça ne peut que s'améliorer au fil des lignes, j'en suis sûr...

Prenons les idées comme elles me viennent... Un jour, j'ai entendu une phrase qui sonnait très juste pour moi : « *Dans la vie il y a trois sortes de personnes, les imbéciles qui n'apprennent jamais de leurs erreurs, les malins, qui apprennent de leurs erreurs, et enfin les sages, qui eux, apprennent surtout des erreurs des autres* ». Ainsi, ces lignes sont destinées à celui ou celle qui voudrait s'aventurer sur les chemins tortueux d'un commencement de supposée sagesse. Pour cela, il suffit de se câler bien confortablement dans un fauteuil, et de faire ce que l'on apprend de moins en moins

à faire: réfléchir. Réfléchir et se poser des questions via l'utilisation de l'expérience d'un autre, et ainsi essayer de trouver une quelconque utilité à ce que je crois avoir compris durant mon petit bout de chemin.

Quoiqu'il en soit, bienvenue dans mon monde...

Si ma vie vous était contée ...

Avant de commencer, je voudrais m'excuser auprès de toi. En effet, il te faut excuser mon marseillais. Eh oui, je suis marseillais, donc je parle un peu d'une drôle de façon! Si tu te poses des questions ou que tu te demandes si mes tournures de phrases sont françaises, dis toi bien que tu es à côté de la plaque, car ce n'est pas français, c'est marseillais!

Commençons par mon quotidien: l'école.

Passons sur mes toutes premières années dont il ne me reste que quelques souvenirs flous empreints de commentaires parentaux et de photos illustratives. Passons donc au primaire, où du statut envié de premier de la classe, je finis par atterrir au collège Versailles. Collège où mon statut s'abaissa jusqu'à celui d'un élève moyennement bon dans le meilleur des cas, vu que nous étions tous, pour mon plus grand malheur, d'anciens premiers de la classe. J'appris ainsi que l'on pouvait être à la fois premier de la classe et dernier des cons. Eh bien non, ce n'est pas incompatible!

J'étais un pré ado qui ne connaissait « personne », et dont le personne en question ne voulait pas connaître. Ce fut dur. Extrêmement dur. Tout ce que l'on vit la plupart du temps n'est que subjectivité pure et simple. Je sais que beaucoup ont vécu le collège comme une agréable période, car ils avaient un cocon social protecteur constituant une bulle qui était hermétique ou presque à la méchanceté, la violence et même l'intelligence. Pour moi, ce collège fut la première véritable épreuve de ma vie. Celle qui détermina tout le reste.

Pour l'une des têtes de turcs officieuses que j'étais, la difficulté résidait dans l'absorption psychologique des humiliations. Je devins donc une éponge que j'aurais dû breveter tant son efficacité aurait fait un malheur si elle avait pu être commercialisée. Mais ce n'était pas là l'essentiel, car au niveau de la classe même, les profs mettaient la barre haut, très haut même... Trop haut pour ma faible taille sans doute ! En tout cas, assez pour que je fus découragé de faire plus que le minimum, qui était en fait quasiment le maximum vu l'état psychologique dans lequel je me

trouvais. Je me souviens encore des professeurs ressassant les vertus de l'intégration sans discontinuer. L'intégration... Si seulement j'avais pu leur expliquer qu'à un très haut degré de désintégration, on n'a plus envie de s'intégrer!

Le collège fut donc pour moi l'expérience de la brutalité psychologique, mais aussi celle de la brutalité physique.

Faites votre choix: surveiller ses arrières pour ne pas être victime d'un « moulon », par exemple. Je ne sais pas si le mot existe autre part que dans le jargon marseillais, alors je vais essayer de résumer la chose: un moulon est une sorte de mêlée de rugby, sauf que le ballon, c'est celui qui en est la victime! Voyons, quoi d'autre... Guetter le prochain vol à main armée ou désarmée, ou la simple agression pour le plaisir... Bref.

Ainsi, je suis à peu près convaincu que le peu de capacités intellectuelles que je possédais à l'époque furent inhibées par cet état de confusion mentale et de stress permanent, révélant ainsi, à mon plus grand désespoir, ma sensibilité. Serait-ce une manière pour moi de justifier un échec? Mais la question est de savoir s'il s'agit réellement d'un échec... C'est donc difficilement que... *Mais, au fait, j'ai omis de vous parler de Versailles.*

Versailles, contrairement à son homologue Parisien, n'avait rien d'un palais et se rapprocherait nettement plus de La Bastille, si l'on devait nécessairement établir une comparaison d'avec un lieu de la capitale... Versailles était donc un établissement situé dans un quartier difficile de Marseille. Un endroit où comme partout, des enfants perdus se retrouvent forcés de cohabiter avec leurs geôliers sans se comprendre les uns les autres. A une différence près : les enfants perdus n'avaient pas pour modèle Peter Pan, mais son illustre ennemi juré... Et ce n'est pas la récente installation de portiques qui dissuadait certains d'y amener son crochet ou autres ustensiles du même acabit... Voilà donc un portrait de la prison scolaire de Versailles, « craché » sur le papier de manière rapide et sans doute caricaturale ... Mais « cracher » est le terme approprié, le crachat étant la véritable marque de fabrique de ce collège décadent.

Une journée type...

Je suis dans la vieille Fiat verte toute cabossée par le temps et surtout par l'habileté incroyable avec laquelle nos voisins conçoivent la manière de stationner. Mon père est en train de conduire en sifflotant sur un vieil air de François Feldman, ce dernier qui tentant tant bien que mal de se faire entendre via des haut parleurs à moitié arrachés lors de la dernière effraction subie par notre fidèle carrosse. L'angoisse. C'est elle qui me régit en partie à cet instant. Et plus nous approchons de Versailles, plus celle-ci s'accroît. La voiture ralentit, mon pouls s'accélère. J'attends quelques instants au chaud. Puis l'impatience de mon père devient plus pressante et en guise d'au

revoir, j'ai droit à un « *Allez ciao* » glacial, sans vie. Je me retrouve devant les grilles du collège, j'ai un peu d'avance et elles sont encore closes.

Il est 7h42, et il fait nuit. J'ai toujours détesté la nuit...

Un pion dont la mine évoque sérieusement une bonne virée en boîte la veille, s'approche de la grille, et, dans un bruit familier de cliquetis entrouvre le premier battant. Je m'avance, tête basse et je regarde mes pieds. D'abord pour ne pas tomber, puis parce que mon cartable est trop lourd et trop grand pour moi, ce qui nécessite une courbure particulière de ma tête selon un angle tout aussi particulier afin de parvenir à une position satisfaisante pour mon humble squelette. Ainsi, contrairement aux malades de longue durée qui connaissent leur plafond jusqu'à la plus infime petite faille, ce fut le sol défilant devant mes yeux qui n'avait plus de secret pour moi...

Je passe devant le bureau du concierge, puis j'arrive à la deuxième grille, le point de non retour... je la franchis tout de même, en bon mouton endoctriné que je suis encore. J'entends vaguement des voix familières et, dans un pénible effort ma tête se lève pour laisser mes yeux distinguer des têtes malheureusement familières elles aussi. La plupart m'aperçoit mais ne prête pas attention à moi. Puis le groupe de 4/5 personnes qui parvient à supporter ma vue, me salue. Je serre des mains sans pouvoir savoir à qui elles appartiennent. J'ai toujours trouvé" particulièrement risible la façon dont les enfants jouent aux adultes en se serrant la main pour se dire bonjour, c'est vraiment une parodie de ce que l'on sera et fera plus tard, qui de même constitue sans doute une forme de parodie assez grotesque, je dois dire...

Je suis là sans être là, mon esprit s'évade et vagabonde, calculant indéfiniment combien d'heures et de minutes il me reste à passer dans un endroit pareil. Soudain, un « *quoi !* » sonore se fait entendre. Mon cartable est à présent par terre ce qui me permet une mobilité bien plus grande que celle dont je disposais quelques instants auparavant. Un élève hurle « *Ah tu veux vraiment te battre alors ! !* », en balançant un énorme coup de pied dans le cartable d'un autre qui décolle du sol avec une force prodigieuse. Les surveillants « surveillent », mais n'interviennent pas. Le CPE se tient sur le pas de la porte de son bureau, mains dans les poches, une ride lui barrant le front. L'élève à qui appartient le cartable ramasse celui ci en murmurant « *ça va putain, t'énerve pas comme ça* », et ça s'arrête là. Fausse alerte. Un bruit aigu retentit et perce des tympan déjà bien abîmés par les outrages sonores répétés de ce même instrument. Alerte réelle cette fois, celle qui nous avertit l'urgence de gagner nos classes respectives afin de subir l'autorité d'un professeur en mal de reconnaissance...

Je suis en sixième. Ce qui signifie dépaysement total.

Je ne mesure que la moitié de la taille de la plupart des autres sixièmes. Ce qui signifie

stigmatisation pour cause de différence trop importante.

Je suis en sixième bilingue. Ce qui signifie ségrégation de tous les autres pour cause d'heures de cours supplémentaires. Peut être sont-ils jaloux et veulent-ils plus d'heures eux aussi ?

Je suis bègue aussi. Ce qui signifie... bon, je pense que vous savez ce que cela signifie.

Je suis tout ça. Ou rien que ça, c'est vous qui choisissez.

Bref, une heureuse combinaison pour ma pauvre petite poire...

Les heures de cours ressemblent étrangement aux moments de pause. Dans les unes comme dans les autres, je cherche désespérément à me cacher. Du prof dans un premier temps pour éviter les interrogations orales, des élèves dans un second pour éviter les moulons ou ruades collectives sur un élève remarquablement bien choisi. C'est à dire de préférence de faible corpulence...

C'est la récréation. Le moment où je retrouve d'autres collègues pour jouer au foot entre les poteaux d'un préau avec une boulette de pin. Les ballons sont interdits, il faut bien trouver des alternatives pour tromper notre ennui... Ils sont en retard apparemment, ou absents, ce qui revient au même pour moi : je suis tout seul. Je sors le goûter que ma mère a préparé pour moi, un pain au chocolat. Je sens une main sur mon épaule et je tressaille. Mais ce n'est que François qui s'avance en souriant. Plus qu'Elyes, mon meilleur collègue, et nous serons au complet pour notre Boulette Party. Mais une masse surgit en hurlant, passe devant moi et s'enfuit au loin dans la cour, ne me laissant dans ma main droite que trois ou quatre miettes de ce qui fut autrefois mon pain au chocolat. C'est la cinquième fois consécutive qu'il arrive à me le piquer. Il y a trois jours, j'ai réussi à en conserver presque la moitié et la semaine dernière un demi tour sur moi même l'a laissé sans viennoiserie pendant toute la journée, mais là, il m'a eu... encore ! Sous le coup de la colère, je dis à François : « *La prochaine fois qu'il fait ça, je lui mets un steak dans la gueule* ». Celui ci, comme à chaque fois, est littéralement transfiguré par la surprise. Ses yeux s'agrandissent, ses lèvres forment un O parfait, ses mains semblent vouloir s'extirper des poches de son jean trop serré, pour finir par arriver à un « *Ben* » étouffé. « *Mais t'es fou Nico, c'est Abdou là !* »

- *Et alors ?*

- *Alors ? Alors il te met une baffé, tu fais l'avion !* »

Et il a raison. Ce type, c'est un peu l'incroyable Hulk en Black. Il est en troisième, mais il y a des fois je me demande s'il n' a pas déjà atteint l'âge adulte. Je n'ai pas mon cartable mais je regarde tout de même mes pieds, honteux d'être impuissant face au mastodonte affamé. Elyes n'est pas encore arrivé quand un regroupement a lieu au beau milieu de la cour, suivi du très ponctuel « *Filade ! Filade !* », servant bien évidemment de cor d'appel à tous les abrutis en manque de violence. Peut être est ce à cause de la frustration dûe à la subtilisation de mon encas, peut être est ce à cause de mon quotient intellectuel sans aucun doute peu élevé, toujours est il que je

m'approche aussi. Ma taille me permet d'accéder sans trop de coups aux premières loges du spectacle. Les deux protagonistes sont au sol et l'on ne distingue pas vraiment qui frappe qui. Visiblement quelques collègues des combattants tentent de les séparer, mais comme bien trop souvent, ils entrent finalement dans la bagarre. Des surveillants sont envoyés par le CPE, tel un général sacrifiant ses pions. Ils sont en train de se frayer un passage parmi la foule. Ils ne se pressent pas, je les comprends. L'un d'entre eux parvient aux pieds de la lutte, mais étant tout seul, n'ose entrer dans la mêlée. Un autre tente d'intervenir mais des mains non identifiées le retiennent au point de déchirer sa chemise tandis que des pieds non moins identifiés le martèlent de coups. Le CPE est toujours devant sa porte, les mains toujours dans les poches, une ride lui barrant toujours le front, à croire qu'il est figé dans cette position de 8h à 18h. C'est finalement le principal, aidé d'un haut parleur, qui disperse la foule et hurle sur les participants au(x) combat(s), qui le regardent tout éberlués. La sonnerie légendaire retentit, concluant donc cet étrange ballet, pourtant sans remontrance aucune. Sans doute aurait elle été inutile de toute façon.

Les heures de cours défilent aussi rapidement qu'un escargot qui entame la lente traversée d'un désert nommé autoroute... L'escargot au moins a une chance d'abrégé ses souffrances durant son périple...

Dernière sonnerie. Je passe la grille et l'angoisse se dissipe peu à peu. Puis j'aperçois la silhouette aisément reconnaissable de mon père derrière la « toujours-aussi-cabossée-fiat ». Il est 18h06. Il fait nuit, j'ai toujours détesté la nuit...

Souvenir heureux... ou malheureux ?

Puis arriva la troisième année, qui voyait la plupart des élèves grandir tout comme le temps semblait prendre un malin plaisir à s'arrêter pour moi, et lors de laquelle je me voyais donc quasiment tous les jours me faire faucher mon pain au chocolat par un abruti affamé. Des souvenirs me reviennent par vagues désordonnées. Je peux dire ainsi que certains élèves étaient d'une étrangeté à dérouter les profs eux même qui, pour travailler dans un tel endroit, devaient être d'une étrangeté presque équivalente. Pour exemple, je me souviens d'un élève de quatrième en classe d'italien avec moi... ou assis devant moi pour être plus précis. En plein milieu du cours il s'est levé de son bureau, et s'est précipité en se jetant contre le mur tout d'un bloc... Assommé. La prof a tenté de prendre son carnet de liaison pour y marquer une observation, mais ne trouvant pas quoi mettre, elle finit par écrire : « *Se jette sur les murs sans raison* »... sans commentaire.

En parlant de profs, j'en ai eu un qui m'a particulièrement marqué. Rectification : il a dû marquer tout enfant normalement constitué. C'était un prof de mathématiques. Les élèves l'appelaient « Tête d'acier » mais il préférait qu'on l'appelle M. Spozito. Personnellement je trouve que « Tête d'acier » lui allait mieux, mais bon... sa mère à la naissance n'a pas trop bien dû voir ses caractéristiques physiques les plus frappantes. Après tout, accoucher d'un monstre pareil ce doit être assez épuisant! Pour le décrire brièvement, il était physiquement impressionnant. Il était... comment dire... taillé comme une bouteille de vin! Oui. Je crois que c'est l'expression qui lui correspond le mieux. Ensuite, il avait un visage tout aussi effrayant : pas de cheveux sauf à la base de sa nuque, cheveux qui partaient illogiquement en épi, tendant irrésistiblement vers le haut. Ceux ci ne devaient pas avoir compris le principe de la gravité, ou alors avec son sale caractère, si ça se trouve c'est le prof lui même qui a dû la refuser dans sa classe : Tout comme il disait : « *Dehors, Le Coux* (euh, ça c'est mon nom de famille, au fait) ! *Vous en avez assez dit !* », je le vois très bien faire : « *Dehors La Gravité ! Vous en avez assez fait !* »). Il possédait aussi des lunettes posées sur un nez cassé en deux et jamais reconstitué, et tout autour de petites rides sans cesse en activité à cause de son regard perçant qui fouillait en détail chacun de nos défauts. Mais le détail le plus surprenant, résidait, comme je l'ai suggéré plus haut, dans son tour de tête. Alors là mes amis, c'est comme s'il avait joué au foot avec un ballon de plomb tous les jours depuis qu'il savait marcher, et que son front résultait des séquelles de tous les buts qu'il avait pu mettre avec sa tête ! C'était une tête caricaturée comme dans les B.D. où l'on représente les savants, sauf qu'il avait le tour de tête de deux savants au moins ! Ajouter à ça un accent marseillais sur- prononcé qui aurait pu être risible s'il n'était pas accompagné d'un sadisme extraordinairement sans complexe, et vous obtiendrez un tableau à peu près fidèle de ce prof heureusement hors norme... Tout ça pour vous donner une petite idée de l'endroit où j'ai passé les trois quart de mon temps pendant quatre longues années.

En fouillant bien la passoire qui me sert de mémoire, il me reste tout de même de cette période quelques bons souvenirs...

Voyage, voyage...

Nous étions en Ecosse. Dans le car qui nous menait à une énième et insupportable visite lors de laquelle nous étions obligés de prendre des notes précises dictées par un guide qui avait le feu à

la langue, nous avons l'honneur d'être supervisés par Tête d'acier, accompagnateur pour l'occasion. Nous avons pique-niqué et nous avons oublié, Elyes et moi, de jeter nos ordures. Depuis le début du séjour, les grands (juste pour indication: on était en 6^{ème} donc les grands étaient les 4^{ème} et 3^{ème}) n'arrêtaient pas de nous rabaïsser, de se ficher de notre bouille, voire même de nous humilier en public. C'était une bande de couillons qui se donnait une importance qu'ils n'avaient vraiment pas, et qui apparemment étaient tombés amoureux de leur égo et de leur personnalité d'abrutis (je mets le pluriel parce qu'à leur niveau c'est nécessaire). Mais bon, c'étaient des grands, ce qui veut dire une différence de centimètres au niveau vertical, une différence de centimètres au niveau mensuration, et une différence de centimètres au niveau... connerie ! Ah, j'oubliais le principal, ce qui précède leur offrait aussi une différence de centimètres au niveau « respect »... et crainte ! Allez comprendre...

On avait donc omis de jeter nos ordures, et ça, Maître Spozito en avait tellement horreur que ses représailles étaient craintes parmi toutes les classes du voyage. Je me demande même parfois si toute l'Ecosse n'en avait pas entendu parler. Dans le style : « *Bonsoir ! Les titres d'aujourd'hui au journal de 20h. Une nouvelle fois, « Spozito le terrible » a frappé en torturant pendant plusieurs jours les élèves n'ayant pas jeté leurs ordures. On a retrouvé les corps non loin du lieu du drame. Reportage de nos envoyés spéciaux.....* ». Ne pas jeter nos ordures était dans ce contexte la pire idée que j'avais eue depuis celle de ma naissance. J'eus alors une idée en espérant qu'elle serait meilleure que la précédente. Je pris le sachet d'ordures et je le fis glisser sous les sièges, me levant de temps en temps durant le trajet pour le pousser discrètement toujours plus loin dans le fond du bus, alors que nous, demeurions au premier rang. Je le fis une bonne demi douzaine de fois tandis que Spozito s'apprêtait alors à faire son inspection/horaire. Hurlement horrible de la bête tortionnaire qui se réveille. Et hurlements justifiés. Parce que c'est vrai que là, j'avais fait encore plus fort que ce que je voulais faire au départ. C'était un vrai carnage là derrière ! Des peaux de banane, du Cellophane, du papier ménage, aluminium, des morceaux de tomates, de gruyère, de jambon aussi. Comment aurais-je pu deviner que mon collègue n'avait pas fini son sandwich et l'avait jeté tel quel ? Et encore moins que le satané sachet allait finir par s'ouvrir? Bref, il y avait là de quoi reconstituer toute une séance télévision de Maïté et sa cuisine des mousquetaires ! ! Comme un « *coup de tonnerre* », on entendit : « *Mais qui est ce qui a fait ça, nom de dieu !?* ». Le ton de sa voix était tellement puissant pour nos petites oreilles qu'on ne parvenait même pas à distinguer s'il s'agissait d'une question ou d'une affirmation. En plus il avait juré... Et quand Maître Spozito jurait, c'est que c'était vraiment grave sur l'échelle de... Spozito. Evidemment, personne ne répondit, bien que je devais retenir mon collègue et sa main qui menaçait de se lever presque indépendamment de sa volonté, pour nous dénoncer... euh, me dénoncer, plus précisément ! Spozito s'approcha alors du fond du bus, et déclara de façon magique : « *De toute façon je sais qui*

l'a fait ... », en regardant dans les yeux de chacun des élèves qui étaient à l'opposé de l'endroit où nous nous trouvions, cherchant un petit quelque chose dans leur attitude qui aurait pu les perdre, les trahir. Il a alors désigné le groupe d'abrutis mentionnés tout à l'heure, déjà bien connus des « Services presque secrets Spozito » pour leurs méfaits bien réels ceux ci, ayant eu lieu au cours du séjour. Il leur demanda, pardon: ordonna de ramasser « leurs » ordures, ce qui nous valut un arrêt « ramassage des ordures » au beau milieu de nulle part, en pleine nuit. Ainsi, devant l'obscurité totale, personne ne descendit et le reste des trois classes regarda l'ouvrage, entraînant moqueries en tous genres, suivies de quelques remarques judicieusement bien placées par le seigneur de la douleur, j'ai nommé Maître Spozito : « *De toute façon* (il adorait cette expression, ayant les pleins pouvoirs et en étant pleinement conscient), *si personne ne se dénonce, vous allez vous rappeler cette fin de semaine jusqu'à la fin de vos jours, mes gaillards !* ». Ne connaissant pas l'animal, on pourrait avoir tendance à sourire d'une telle phrase, mais le bougre était tout à fait capable de mettre sa menace à exécution. Devant l'effroi d'une telle annonce, la tension monta dans le camp des éboueurs. L'un d'entre eux se leva, interrompant son travail temporairement. Il cracha ainsi, car il crachait vraiment, postillonnant grâce à une machine d'acier qui lui servait d'appareil dentaire, mais qui faisait aussi de lui la doublure rêvée de l'homme requin des James Bond: « *Mais putain, dis le que c'est toi Ludo !*

- *Mais va te faire foutre, où t'as vu que c'est moi pauvre con ?*
- *On se calme*, suggéra Spozito.
- *Mais c'est lui, m'sieur, c'est lui j'en suis sûr! Toujours à faire le con ! J'prendrais pas pour... »*
... Le coup de poing partit bien mieux que le premier lancement de la fusée Ariane, et ce fut le début de la seule bagarre dans un bus à laquelle j'ai assisté. Et pourtant, des bagarres, ce n'était pas ce qui manquait au collège ; à raison de deux ou trois par jour, ça fait un total assez intéressant. Comme presque toujours dans les bagarres, c'était du n'importe quoi. Les coups partaient dans toutes les directions, et très peu atteignaient réellement leur cible... sauf en ce qui concerne le prof qui se prit un magistral coup de pied dans les testicules, qui ont du faire un très joli bruit en s'entrechoquant l'un contre l'autre. Ceci stoppa net la bagarre. Et moi, je regardais la scène avec un petit sourire qui pouvait s'interpréter de bien des façons...

UN PETIT VOL À L'ÉCHELLE DE L'HUMANITÉ, UN VOL DE GÉANT DANS MON CŒUR...

Le premier vrai choc de ma vie eut lieu un jeudi, à 17h30. En fait l'heure a assez peu d'importance mais je trouve que ça fait classe de le formuler ainsi ! Je dis tout simplement des bêtises parce que je deviens nerveux rien qu'à l'idée de raconter ce qui va suivre...

La prof nous avait lâchés une demi-heure avant la fin du cours. Bien entendu, elle avait pris soin de nous faire marquer un mot juste avant la fin de celui ci, lequel était sensé être signé par les parents, nous autorisant ainsi à sortir. Ceci lui permettait régulièrement de se mettre à couvert d'un éventuel pépin, pouvant toujours se rabattre sur le fait que l'élève n'avait pas montré le mot en question à ses parents. Je sortis donc en me précipitant dehors telle une fusée libérée de toute entrave au sol, content de quitter cet endroit que je détestais autant que ceux qui s'y trouvaient.

Coïncidence, mon père n'était pas là, même si d'ordinaire il venait presque toujours une heure à l'avance pour me chercher en voiture. Je prenais donc le chemin habituel, quand, naïf comme je l'étais encore, je m'aperçus qu'une ombre me suivait. Du coin de l'oeil, je vis cette ombre quitter ses collègues pour me rejoindre sous un pont lugubre et désert. L'endroit idéal pour ce qui allait se passer. Ce pont qui constituait un raccourci pour rentrer chez moi devint celui qui m'amena droit en enfer.

... Je suis plongé dans le toujours très préoccupant calcul du nombre de jours qui me séparent des prochaines vacances quand, un mec d'approximativement 16/17ans aux traits aussi inexpressifs qu'Arnold Swarzenegger (jamais su comment l'écrire. Soit dit en passant, c'est un miracle qu'il ait réussi dans le show biz avec un nom pareil, celui là !) dans Terminator, m'aborde et me demande mon adresse. Moi, naïf mais pas complètement stupide, lui donne mon ancienne adresse car nous venions juste de déménager. Mais là, ça se gâte... Je commence à m'éloigner, il me rattrape, me prend par la manche, et me dit quelque chose que je ne comprends pas. Ça a l'air de le dérouter d'ailleurs. Moi aussi en fin de compte, car le bruit des voitures passant sur le pont couvre la plupart des mots qui veulent bien sortir de sa bouche ! Je fais donc mine de continuer ma route.

Le bonhomme, qui paraît pour moi un géant, n'a sans doute pas plus de seize ans, soit seulement 3 de plus que moi, mais aussi 30cm qui font toute la différence! Visiblement étonné de ma réaction, et de devoir en arriver là, il sort de sa poche un manche duquel il déploie une lame brillante, et réitère sa demande, cette fois plus clairement. Il veut mes chaussures.

Oh non, c'est pas vrai... pour une fois que j'avais choisi une marque !! Les nouvelles Nike

Air Pegasus, si quelqu'un s'en souvient. En temps ordinaire, les marques, même maintenant (et c'est d'ailleurs toujours d'actualité!), ont autant d'importance que mes profs quand ils étaient mes profs (même maintenant qu'ils ne le sont plus d'ailleurs). Cependant, j'avais eu la bonne idée de dire à mon père a magasin de chaussures : « *Ce sont les mêmes que celles de Benoît.* », remarque spirituelle visant en premier lieu à briser le silence et la monotonie de la traversée du magasin. Et mon père, dans son infinie sagesse, avait pris cela comme un signal de détresse inconscient (ou bien il avait un gros problème d'audition, je sais pas trop...), et avait traduit par : « *S'il te plaît Papa, Offre moi les nouvelles Nike Air Adidas, comme ça je pourrais crâner devant Benoît et les autres !!* ». Me refusant d'insulter son esprit logique et psychologisant, j'avais accepté en le remerciant abondamment. Petit conseil: ça, ça fait toujours plaisir aux parents, ça flatte leur égo de parent et ils se sentent de bons parents tout plein dans ces moments là. Même si quand tu le leur dis, ils répondent, « *Mais t'as pas à dire merci, c'est normal* », et quand tu dis rien « *Et ben, t'aurais pu dire merci* ». Les êtres humains sont décidément des idiots congénitaux! Bref...

Il faut savoir qu'à cette époque je croyais en dieu et conversais régulièrement avec lui à voix haute. *Pourquoi est-ce qu'il m'avait laissé tombé pendant le contrôle de biologie?... Merci de m'avoir évité de passer à l'oral parce que j'avais oublié de réviser jeudi soir, etc, etc...* Ainsi, je passais donc les cinq premières minutes de mon racket à lui demander directement pourquoi est ce que l'on m'infligeait cela à moi, pourquoi est ce que c'était tombé sur moi, moi qui était protégé par cet interlocuteur privilégié. Et je continuais ainsi mon monologue devant les yeux de mon agresseur, qui devait peut être se demander si celui qu'il avait agressé n'était pas complètement timbré !

Il devient plus menaçant. Il me parle sans arrêt qu'il « n'a pas eu sa dose ». Drogué en manque, intimidation de sa part, ou encore un nouveau tour de ma fabuleuse audition, à vrai dire je n'en sais toujours rien. Stupidement, je suis encore jeune et je pense encore que les adultes sont braves, ou tout du moins d'un secours possible. Aussi, quand une personne passe avec un parapluie (eh, oui ! Il pleuvait en plus ! Un vrai cliché de mélo !), je lui supplie d'intervenir en lui montrant l'arme du doigt. De toute façon, je pense que mon visage décomposé, et mes larmes dont le débit peuvent facilement concurrencer celui des chutes du Niagara, devraient lui mettre la puce à l'oreille. Bref instant d'espoir... Cependant, l'homme fait semblant de ne pas me voir et poursuit son chemin.

À ce moment précis, je sens une partie de mon monde qui commence lentement à s'écrouler, consécutivement au poids trop lourd de mes larmes et de mon désespoir... Il me dit que si je recommence quelque chose de ce genre, il me tue. Je le crois. Une deuxième chance. Un type que je connais de vue s'approche en vélo pour me demander ce qui se passe, mais un

geste menaçant de mon agresseur suivit du très original « *T'as un problème ? Tire-toi !* », ont raison du peu de courage ou de curiosité qu'il a eu en s'avançant. Je le regarde tristement s'enfuir à toutes roues et disparaître de ma vue.

La pluie, le désespoir... Je suis seul...

Je n'ai plus le choix. Il faut négocier: ma montre contre ma liberté ? Il prend la montre... mais me retient toujours pour s'approprier mes chaussures (j'appris plus tard que pendant ma conversation avec dieu, il en avait profité pour vider mon cartable ! Il était doué mon agresseur, y' a pas à dire ! Respect...). Il se rapproche, pointe son arme sur mes côtes et appuie assez fort pour que la lame troue le tee shirt et entre en contact glacé avec ma peau. Son visage à quelques centimètres du mien, il hurle qu'il va me faire la peau si je ne lui donne pas ce qu'il me demande. Avec tout le désespoir de la terre, j'obéis, et il s'enfuit ainsi très vite pour quelqu'un d'aussi chargé, la journée étant visiblement très fructueuse pour lui.

Les larmes re- coulèrent de plus belles, à tel point que je ne savais plus vraiment si les flaques autour de moi étaient dues à la pluie, ou à mon incontinence lacrymale ! Enfin, nouveau tour du destin, comme dans certains clichés de films où les secours arrivent trop tard, quelques élèves de ma classe, dont Elyes, arrivèrent à ce moment là, me voyant tentant de rivaliser en larme avec la pluie qui se déversait sur moi, pieds « presque » nus (il avait embarqué une de mes chaussettes qui était restée accrochée à la chaussure), mon cartable ouvert et vide, comme mon cœur...

Mon ami me conduisit chez lui et tapi au fond de l'ascenseur, je me regardais dans la glace. Je savais que quelque chose avait changé, bien que c'en était presque imperceptible. Je ne savais pas encore qu'il s'agissait de moi. Mes parents firent en sorte que ma soirée se passe de façon royale : lasagnes faites maison et heroic fantasy à la télé. J'ai même souri une fois ou deux...

LES JOURS D'APRÈS ...

Dès le lendemain, ma décision était prise : je voulais devenir une arme humaine. L'inconvénient, c'est qu'étant peu équipé au départ, j'avais pas mal de boulot ! Je fis donc un peu beaucoup de sport n'importe comment jusqu'à ce que je m'inscrive par le plus grand des hasards, à un cours de Taekwondo. Ce fut le début d'une longue quête inachevée de perfection dans le geste, la force, la rapidité et d'une presque encore plus longue série d'arts martiaux dont je voulais saisir l'essence, à défaut de pouvoir y consacrer tout mon temps. Mon corps se transforma sans que je m'en rende vraiment compte. Je préférais laisser ce soin au regard des autres. Il faut dire que le mot entraînement fut sans doute l'un des seuls carburants de mon cerveau à cette période. Je me levais entraînement, je pensais entraînement, je vivais entraînement, je me couchais et rêvais aussi entraînement. Il n'était pas rare de me lever courbatu, fatigué de mes exercices nocturnes rêvés ! La vie était un entraînement, le monde mon dojo... C'est ainsi que mes muscles se développèrent, ma rapidité surprenante me permettait aussi de rivaliser avec des gabarits bien supérieurs au mien, ma force devint presque insurpassable pour ma taille et mon poids...

Toutes ces années, je n'ai cessé de penser à mon agresseur. Il était le moteur de ma transformation, il était la cible à atteindre, hors de tout univers spatio-temporel. Pas un seul jour sans que je ne revis son visage, pas un seul coup de pied sans qu'il en soit le destinataire. Je voulais le retrouver devant moi, je voulais le détruire... Je voulais même le tuer.

Et le temps passait...

Étrange, les réflexes d'un entraînement...

Nous sommes en classe sur le chemin de la piscine, quand un connard se ramène. Évidemment et pour changer, il fait deux fois notre taille, la mienne plus précisément... Et qu'est ce qu'il trouve de mieux à faire ? Il distribue des coups de poings à tous les mecs dans le rang, et apparemment il trouve son sens de l'humour particulièrement hilarant parce qu'il est tordu de rire au sens propre du terme. Ou bien est ce une scoliose aggravée ? Je ne sais pas. Il finit par arriver à ma hauteur. Je ne l'avais même pas remarqué, car j'étais occupé à parler à un collègue de classe qui ne m'écoutait

sûrement plus depuis un bon moment puisque lui, avait remarqué le mammoth qui s'avancait vers nous. L'animal me fout un coup de poing au niveau du torse. Moi, légèrement déséquilibré, beaucoup plus par réflexe que par courage, fait de même au niveau de ses côtes. J'entends un *ouf* étouffé de la part du géant sans cerveau. Sans cerveau mais avec deux sacrés bras prolongés par des poings redoutables! C'est à ce moment là que j'émerge de ma léthargie quotidienne, réalisant que je viens de mettre une beigne à une *terreur* du quartier qui fait un mètre de plus que moi en hauteur comme en largeur! Réalisant ma bévue, je me fraie un chemin dans le rang le plus vite possible pour demander asile... à ma prof. Le mammoth que je croyais disparu depuis fort longtemps est sur mes talons, nettement plus encombrant que moi dans un rang. Son surpoids lui cause ainsi quelques difficultés à naviguer parmi mes congénères, chose qui ne me pose aucun problème étant donné ma taille. Pour une fois que ce défaut devient un avantage, cela mérite d'être souligné. J'ai à peine le temps de dire à la prof de sport ce qu'il vient de se produire que déjà les insultes fusent dans mon dos. Je me retourne, et j'ai tout juste le temps de le voir arriver. La prof, elle, le « yeutait » déjà depuis un moment par dessus mon épaule. Elle n'a pas levé un doigt. Ni même proféré une seule parole. Une onomatopée qu'on aurait pu prendre pour un début de mot ? Non, que dalle ! Il est arrivé sur moi et m'a poussé de toute ses forces, ce qui fait que son poids combiné à celui de mon cartable déjà lourd, ce fut un miracle que je tienne encore sur mes pieds. Plus sur l'un que sur l'autre, il est vrai. Il continue d'avancer. Excédé... sans réfléchir, je prends mon cartable et le jette à mes pieds avec l'énergie qu'il me reste, nerveusement épuisé. Le plus connement du monde, je lui hurle la phrase le plus souvent entendue durant ces quatre ans : « *Qu'est ce qu'y a ? Tu veux te battre, enculé ?* ». La fin de la phrase m'a étonné moi même, n'étant pas vraiment un adepte de ce genre de ce vocabulaire, mais le mot est sorti tout seul. Lui hésite, sensiblement étonné par ma réaction et par mon attitude différente de la passivité ordinaire à laquelle le pauvre bougre doit être constamment confronté. La prof est toujours immobile. Elle ne bouge pas, ce qui en soit est une bonne et une mauvaise chose. Mauvaise car elle ne fait strictement rien pour influencer sur le déroulement des événements, mais par sa non action (peut être a-t-elle fait vœux de non violence? De non voyance? De non intelligence ?), elle empêche aussi la classe d'avancer, ce qui m'évite de me retrouver complètement seul avec la chose informe qui me fait face. Finalement, pour toute réponse, je reçois sans avertissement aucun un gigantesque jet de salive (j'arrive toujours pas à comprendre comment une bouche peut contenir autant de liquide) et un très ironique, s'il l'avait fait exprès: « *Pour qui tu te prend 'culé ?* ». Alors, là j'avoue que ça m'a laissé sur le cul. Que faire devant ce gouffre sans fond de connerie ? Que répondre à une question aussi pertinente, énoncée de la manière la plus délicate, et utilisant ce que la langue française a de plus riche et de plus varié? Vous avez tous noté l'abréviation de « enculé », incontestablement supérieure à la formulation précédente qui était mienne... Formidable, incroyable, époustouflant ! Mais je ne vais pas

m'étendre sur les vertus linguistiques d'une telle phrase, je vous laisse le soin de l'étudier plus précisément. Je suis donc « *resté con* », comme on dit par chez moi. Ceci dit, il n'avance toujours pas pour un contact plus physique, comme s'il s'attend à ce que l'on se livre à une joute de crachats à distance, arbitrée par mes collègues de classe : « *Ouais, bien joué ! J'donne deux points pour le grand cogneur ! A ton tour petit 1... 2... 3...* ». C'est là que la prof se réveille d'un coma profond d'environ deux minutes, et annonce d'une voix aussi majestueuse que pâteuse : « *On traveeeeerse !* ». Et là encore, je suis surpris de l'efficacité et de la clarté de ces deux mots si remarquablement choisis. En effet, la classe se met en marche, le linguiste tourne les talons, et moi je reste définitivement con.

Gare au babouin

Comme tu le sais déjà, je fus rompu au Tae Kwon Do, puis plus tard, je découvris la capoeira, l'Aïkido, le karaté et toute autre forme de sport de combat qui croisait mon chemin...

Je dois mon surnom à l'agilité qui était mienne lors de ces entraînements...

On m'appelait Le Babouin.

L'ère du Babouin...

Il serait faux de dire que le surnom du babouin m'ait convenu dès les premiers temps. Tout d'abord, il s'agit d'une très regrettable confusion. D'un mouvement artistique baptisé *singe*, beaucoup de personnes de mon entourage comprirent *babouin*. Et de singe, me voilà babouin. Pas de grande différence en somme... Comble du comble tout de même pour un babouin: c'est en imitant un singe que mon nom d'homme me fut donné, et non en singeant les hommes que j'acquis la maturité.

Cette époque fut à proprement parler incroyable. D'ailleurs, je ne chercherai même pas à vous faire croire tout ce que j'ai pu y vivre. Je peux juste schématiser l'image car seul le vécu peut rendre compte pleinement d'une expérience si riche en subjectivité.

Nous venions d'horizons extrêmement différents. Nous n'étions là que pour confronter nos techniques et progresser toujours plus loin dans les arts martiaux, les acrobaties et le combat. Nous nous entraînions dans la rue, au parc Borély ou à David, près du bol où les skaters tombaient parfois à trop s'attarder sur nos pirouettes. Nous nous sommes rapprochés par le sport, rencontrés par hasard au gré des entraînements en plein air. A l'image de l'association qui est née plus tard de ce marasme sportif, nous étions unis par le sport : un Arménien, un juif, deux asiatiques, deux arabes et

un black... Le rêve inaccessible de bon nombre d'utopistes...

Une scène doit être retenue de cette période qui caractérise pour moi le Marseille idéal de l'époque simiesque du Babouin.

Nous étions sur l'herbe devant la statue de David, nous étions quatre, nous reposant un instant après quelques efforts intenses. Trois personnes d'une vingtaine d'années s'insérèrent parmi nous, commencèrent à fouiller dans certains sacs et à nous invectiver ouvertement. Un de mes collègues, n'en pouvant plus, se leva brusquement et fit face à l'un d'eux. J'ai entendu un clic, et l'adulte tenait dans sa main un canif. C'est alors qu'une voix aux accents chantant se fit elle aussi entendre : « *Y'a un ploblème ?* ». Tout autour de nous s'étaient immiscés des capoëristes, certains brésiliens, portugais, d'autres encore africains, venus tout droit de leurs pays pour passer leur Baptême, rituel initiatique de leur communauté... Ils étaient nombreux et de carrures à faire vaciller un ours brun. Les trois individus partirent en jurant assez fort pour être entendus mais pas suffisamment pour être compréhensibles.

C'est ainsi que nous fîmes connaissance avec les capoëristes...

C'est ainsi que les temps du Babouin commencèrent...

Encore une fois j'ai dû me noyer dans mes propres pensées... oui, je disais donc que le temps passait. Et moi, je grandissais. Hélas, pas en taille, mais je mûrissais. Je me rendais ainsi compte de tout ce que j'avais réussi à accomplir grâce à lui, grâce à ce type qui avait changé ma façon de vivre dans le but de réussir à me venger. Bizarrement je commençais à lui en être reconnaissant. La haine avait ouvert des portes d'une profondeur infinie sur des millions de choses à faire dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Les arts martiaux m'avaient montré des voies différentes, et le moyen semblait être paradoxalement devenu la fin... Le sentiment de colère avait laissé place à de la fierté, à la progressive confiance en mes capacités. Je ne me trouvais pas changé, mais mes yeux devaient exprimer ce que je ressentais mieux que toute autre caractéristique physique, car quand le regard des autres se plongeait dans le mien, quelque chose semblait différent. J'étais différent. Le babouin avait remplacé le chétif adolescent timide que j'étais...

Et le temps passait...

Un après midi, je me rendais chez un collègue de classe un peu avant l'été. C'était la fin du collège et j'étais en troisième. C'est ainsi que je le vis. Le même visage inexpressif que deux ans auparavant... sous le pont.

La plupart des personnes qui le croisait changeait de trottoir, ou s'éloignait de lui. Moi, je

traversais la route pour me trouver sur son chemin. Mon cœur battait à tout rompre. Plus que quelques mètres... Nos regards se croisèrent. Il ne me reconnut pas, je le lus dans ses yeux. Cependant, mon regard était dur et froid comme l'acier. Cela ne dura même pas une seconde, mais à la fin il baissa ses yeux et continua son chemin. J'avais gagné. C'était sans doute stupide pour d'autres, mais ma vengeance n'avait plus lieu d'être à présent. Cette victoire là était bien plus grande, peut être la plus grande de toute... Car j'avais vaincu l'une de mes peurs, et par là même je l'avais vaincu lui.

A tous ceux qui considèrent la vie comme une quête...

A tous les malheureux et les laissés pour compte...

Ne baissez pas les bras, il y a de l'espoir.

Marseille, le 15 juin 2000

**Voici l'histoire d'autres *Babouins*, d'autres *A-normaux*,
d'autres handicapés de la vie, battants anonymes
luttant au quotidien pour une chose qui
apparaît trop souvent comme simple:
vivre...**

Tu dors ... ?

Bang !!

Putain, ça fait mal ! Je viens de me prendre un mur de plein fouet et ça fait mal. Très mal même ... C'est pas ma faute, j'étais poursuivi par des agents de Matrix et sauter d'un immeuble à l'autre était ma seule issue. Seulement, problème : entre ces deux immeubles, il y avait un mur. Le mur du salon plus précisément. Car je suis somnambule et je viens une nouvelle et douloureuse fois de prouver que cela ne va pas en s'arrangeant.

Rêve et réveil, deux pendants d'une même vie...

J'ai de nombreux points communs avec les vampires repentis tels que vous me voyez. Tout comme eux, j'ai une seconde vie la nuit. Tout comme eux, ma vie sociale devient volontairement inexistante passé le coucher du soleil. Tout comme eux, je ressens une quasi irrésistible envie de dormir le jour levé, que contrairement à eux, je ne puis satisfaire. Je n'ai donc pas de vie privée. Ma dernière conquête a pris la fuite le matin même d'une harassante nuit lors de laquelle je l'avais pourchassée afin de traverser la Mauritanie sur son dos, l'ayant prise pour un lama... Il faut dire que hormis le fait qu'elle m'ait craché dessus à plusieurs reprises, les ressemblances étaient fort peu nombreuses. Elle quitta la terre d'accueil qu'elle trouva dans la salle de bain (que j'avais préalablement prise pour une oasis) au petit matin sans le moindre signe pour ma petite personne.

En fait, en plus d'être somnambule, je suis aussi atteint d'une forme latente de narcolepsie. De ce fait, je peux être pris d'un sommeil subit et inattendu dans des endroits aussi divers que les toilettes (cela, je vous le déconseille car les crampes musculaires ou autres fourmis dans les jambes provoquent dans le meilleur des cas une démarche que je qualifierai « d'à part », et dans le pire, des pertes de contrôle de sa propre motricité qui engendre souvent dans la rue des rapports de proximité pas toujours très appréciés des protagonistes en question...), le restaurant au moment de l'addition (à déconseiller aussi car, allez savoir pourquoi, c'est souvent mal perçu...), ou encore, plus simplement, en marchant. A ce propos, je me souviens d'un jour, il y a peu de temps, qui s'avéra mémorable pour les personnes m'accompagnant. Pour moi, ce n'est que routine. C'était une après midi de balade avec ma sœur et son copain. Tout à coup, j'ai eu l'impression familière de ne plus contrôler mon corps, et je me sentis partir. Je tentais désespérément de me raccrocher au bras de ma sœur qui supportait mal le poids de mon corps sur elle. A partir de cet instant, je ne sais que ce que son copain m'en a dit. Celui-ci s'est précipité pour empêcher ma tête de heurter le sol. Et les passants passaient, fidèles à leurs habitudes, regardant hébétés la scène se déroulant devant leurs yeux : j'étais allongé par terre de tout mon long, la tête sur les genoux du copain de ma sœur, et celle-ci se penchant pour vérifier si ma respiration restait régulière. Certaines dames, s'inquiétant de mon état de santé, s'arrêtaient pour poser la question, ce à quoi mon futur beau frère répondait invariablement, la tête inclinée légèrement sur le côté, les sourcils se haussant synchronisés sur ses épaules, une moue et un soupir exprimant son côté blasé vis à vis de la situation : « *Il dort.* ».

Etre somnambule et narcoleptique c'est un peu comme ne pas faire partie de ce monde tout en y étant forcé... Je suis là sans y être. Je n'ai que très peu de notion du temps qui s'écoule et celle-ci est fixée en fonction de mes réveils, qui sont beaucoup plus fréquents que chez la plupart des gens. J'ai donc l'impression de vivre beaucoup plus en vivant nettement moins !

Deuxième inconvénient : je ne peux plus exercer de métier à responsabilité, même minime. Je ne peux plus conduire, ni faire quelque chose qui induit un hypothétique risque, comme de me servir d'un couteau, ce qui limite mon alimentation de façon contraignante, il est vrai... Je vais ma vie de rêve en réveil abrupte, à quoi succèdent de longs soupirs de lassitude, pour de nouveau rêver jusqu'au prochain réveil...

Les rêves passent... au réveil je trépasse!

La première fois ? Attendez que je me souvienne ...

Tout a commencé il y a de cela fort longtemps. J'avais une dizaine d'années et nous étions en vacances, mes parents, ma sœur et moi, quand une nuit ...

J'ai les yeux ouverts mais je me suis endormi. Je sais aussi qu'il faut que je me lève mais j'en ignore la raison. Ma sœur et moi dormons sur des lits gigognes. Etant le plus léger, épris des hauteurs, j'occupe donc celui du haut. J'ai dû oublier ce détail car je descends l'échelle en bois de 1m50 comme s'il s'agissait d'un escalier. Boum. Mon corps s'écrase par terre mais loin de me réveiller, il me plonge dans un sommeil plus profond encore.

« *Sandrine ! Sandrine ! Viens vite, y'a Corinne qui est venue nous dire au revoir !* ». Je suis devant la fenêtre dont les persiennes ont été poussées et je vois ma sœur qui se lève en grognant assez fort pour réveiller mes parents : « *Quoi ? A trois heures du matin ?* ». Et ma sœur et moi tentons alors désespérément d'apercevoir Corinne quand mes parents entrent dans la pièce pour faire de même. S'ensuit une scène quasi Shakespearienne aussi incongrue que cocasse d'une famille scrutant l'horizon à la recherche de l'aussi énigmatique qu'introuvable Corinne. « *Sandrine, Sandrine, ne vois tu rien venir ?* », aurais-je pu murmurer sans dépareiller. Toujours est-il que me voici subitement totalement réveillé mais aussi complètement abasourdi par l'énormité de ma connerie. Je vais donc me recoucher, laissant ainsi le reste de ma famille pantois d'incompréhension.

« *Et Corinne ?* », me direz-vous. Pas vu. Sans doute l'expression inconsciente d'un béguin pour cette jolie amie de ma sœur. Ou bien m'a-t-elle dit au revoir bien vite et est-elle partie plus vite encore ?

Au moins, ce n'était pas un cauchemar cette fois-ci. Mais au fait ...

J'ai peur et je fais peur ...

Pendant que j'y pense, ai-je aussi parlé de mes fameux cauchemars, tout aussi célèbres que redouté par mes proches? Non ? Alors il est temps que je vous cultive, mon ami lecteur. Ecoutez plutôt ces histoires qui ont fait le tour de tant de terrains de camping, de tant de clubs de vacances, de tant de centres aérés, qui ont fait aller directement aux toilettes tant de personnes à la vessie

apparemment trop petite.....

Voici l'une d'entre elles. Il y a de cela maintenant fort longtemps (du moins à échelle de moi-même), je commençais la lecture de quelqu'un considéré comme un maître en matière d'horreur. Cet écrivain me procura ainsi de délicieux frissons pendant la journée, mais la nuit venue, ces frissons étaient nettement moins appréciés par leur hôte. C'est ainsi que cette nuit là, je fus pris de violents cauchemars. Je me réveillais en sursaut en me débattant, tentant désespérément de faire lâcher prise à quelqu'un au pied de mon lit. Nous étions dans un petit mobil home, ma sœur et moi dormions dans la même pièce et mes parents dans la seconde. Nos deux lits étaient accolés l'un à l'autre cette fois, ce qui pouvait engendrer des collisions nocturnes si nos envies de répondre à certains besoins primaires (tels des passages obligés par les sanitaires ou le frigo pour se désaltérer...) coïncidaient. Mes coups pour me débattre ne perturbaient personne, car dans mon cauchemar...

...dans mon cauchemar, je hurle telle une sirène à qui on a relié des hauts parleurs dans tout le mobile home, seulement les hauts parleurs sont sur off. Et soudain c'est comme si d'un seul coup quelqu'un appuie sur le bouton on. Les cris résonnent aux quatre coins de tout le chalet mobile. Mes parents se réveillent terrifiés. Ma sœur se redresse d'un bond et met un pied à terre. C'est là qu'en me débattant je dévie légèrement en direction de ma sœur... mes pieds la heurtent au ventre et aux jambes. Très logiquement dans ces cas là, on allume la lumière et on réveille la personne qui cauchemarde, non ? Et bien je ne sais vraiment pas ce qui a bien pu se passer dans la tête de ma sœur (peut être rien, après tout!), mais elle s'est mise à me rendre les coups qu'elle recevait. Ce qui donna lieu à une joute étrange dans le noir le plus total, joute qui entraîna un « tremblement de parquet de mobil home » de 3,8 à peu près sur l'échelle de Richter. C'est là que ma mère saisit le bras de mon père à deux mains et lui chuchote apeurée : « *Dany, y'a quelqu'un dans le mobil home !* ». De notre côté, je ne me calme pas, il faut dire que « se recevoir » des coups alors qu'on est dans son délire en train de tenter d'échapper à quelque monstre terrifiant, n'arrange pas vraiment le délire qui prend soudain des allures de réalité... C'est à ce moment que le jour m'éblouit, la lumière de la chambre en fin de compte, et que j'entends un cri rauque et continu qui précède l'arrivée de mon père hurlant (pour se donner du courage ou pour faire fuir... pour faire fuir je sais pas qui !) et brandissant la plus grande poêle Téfal que l'on avait amenée de notre cuisine de Marseille. Fin abrupte mais fin tout de même.

Des nuits et des rêves...

Une autre ? OK, j'enchaîne, laissez moi juste le temps de fouiller ma mémoire pour en trouver une et surtout la manière de la raconter... euh... ça y est, j'en tiens une ! Ecoutez plutôt celle-ci.

Nous sommes chez ma grand mère. Il est 23h et nous venons de regarder la fin de quelque feuilleton soporifique sur une chaîne qui l'est autant. Nous allons nous coucher et faute de place nous dormons dans la même pièce, sur des lits d'hôpitaux achetés pour des raisons pratiques essentielles étant donné l'état de mon grand père. Ma grand mère décide de me conter une histoire pour m'aider à ne pas dormir. En effet, elle me raconte des « Ghost stories » à la bretonne qu'elle aurait vécues il y a déjà fort longtemps. Parvenue au terme de son histoire douce et sucrée comme un bonbon que l'on aurait laissé se « bonifier » avec le temps (genre un bonbon cuvée 1918, une excellente année !), elle me regarde bien dans les yeux et part d'un rire exceptionnellement aiguë puis éteint brusquement la lumière. Noir total. L'obscurité la plus complète qui soit, ce qui fait d'elle bien plus que de l'obscurité, le quasi néant pur et simple. Aucune lumière ne perce, et les yeux ne s'accoutument pas, les volets semblent avoir été confectionnés spécialement pour de telles fonctions. Et toute la délicatesse et la subtilité de ma grand mère consiste à cet instant précis à me susurrer doucement : « *Nicolas, si tu entends l'armoire craquer, c'est ma mère qui essaye de me parler* ». Je reste ensuite un long moment les yeux grand ouverts ou grand fermés c'est pareil, jusqu'à ce que mes paupières remportent à l'usure le bras de fer avec mon désir de rester éveillé.

Je sais que je hurle. Je m'entends hurler, mais je ne sais plus pourquoi. C'est une sensation étrange, je sais aussi que j'ai peur, je reconnais la sensation oppressante qui s'empare de mon cœur, mais les causes alors là... L'absence de luminosité ne m'aide pas non plus étant donné que je ne sais pas où je suis. Mon bras touche quelque chose et j'entends un bruit bizarrement mécanique suivi de la sensation que mes jambes se soulèvent toutes seules. Hurllement d'effroi, mais cette fois je sais pourquoi. Une lumière m'aveugle. Mes yeux se tournent de façon automatique vers celle-ci. Eblouis. Quand ils peuvent voir à nouveau, ils hurlent en s'agrandissant le plus possible, laissant bientôt place à ma gorge qui prend ainsi leur relais. J'ai devant moi ma grand mère comme je ne l'ai jamais vue : pas de dentier, sans ses lunettes, les yeux collés par je ne sais quel produit verdâtre, ses cheveux partant dans tous les sens comme ceux des jeunes tendance fashion victime, et ses bras se tendant vers moi comme dans le dernier film de Zombie ! Et là, contre toute attente, elle me sort une phrase d'une incongruité impossible à définir : « *Tu veux de l'eau ?* ». J'ai beau chercher, je ne me souviens pas d'une nuit où j'ai déjà demandé un verre d'eau en hurlant à la mort. Mais bon ... Une dernière frayeur quand mon bras se déplace et déclenche une nouvelle fois la télécommande du

lit d'hôpital, et je m'endors comme un bébé jusqu'au petit matin. Trop d'émotions sans doute.

Ce que je viens de vous conter n'est autre que le quotidien de mes nuits. Et mes journées?

Hypotension...

Ou suis-je ? Qui suis-je ? Que s'est-il passé ?

J'ai toujours du mal à me souvenir de la réponse à ces questions pendant les premières minutes consécutives à mes crises. Pas évident de faire des malaises vagaux de façon chronique. En réalité, c'est assez simple de les faire mais pas de les vivre. Pas de temps de repos, car on ne sait jamais à quel moment Mr le nerf vagal va s'emballer, provoquant une diminution de l'afflux sanguin, du rythme cardiaque et donc de l'apport d'oxygène au cerveau. Chez moi, ces crises sont le fait de changements émotionnels brusques et soudains. En effet, dès que l'on me dit quelque chose qui agit sur mes émotions je perds connaissance. « *Je t'aime* » a pour moi des effets dévastateurs impressionnants. Une simple blague dont j'anticipe le rire de mes interlocuteurs et je sombre dans l'inconscience. Etrange, non ? Pas pour moi.

J'ai ce que les médecins nomment des crises de cataplexie. C'est un peu compliqué à dire et trop long à prononcer, alors je préfère l'expression « baisse de tension ». BDT pour abrégé. Son principe est relativement simple : une émotion crée une réaction en chaîne qui a pour conséquence immédiate d'empêcher le sang de parvenir jusqu'à mon pauvre cerveau qui n'a d'autre solution que de se mettre en position off. Encore une conséquence de ma narcolepsie. Le reste de mon corps ne reçoit plus aucune information et lutte donc dangereusement contre l'inconscience... et la chute. Mon quotidien est ainsi parsemé de conflits permanent avec mon propre corps qui reste conscient de ce qui se passe, et d'avec les personnes qui m'entourent dont l'incompréhension ne peut souffrir d'aucune comparaison. Pour résumer, mon corps réclame le sommeil sans y parvenir et pour ce faire, il se met en veille. Je reste conscient mais mon corps est en sommeil profond...

Exemple? Voilà:

Je suis dans la cuisine. Je prépare des pâtes à la bolognaise. Malheureusement, le propriétaire qui s'est invité à manger débarque et me dit en souriant une blague des plus idiotes. La réaction ne se fait pas attendre... Je me mets à sourire, puis à rire et mon corps commence dangereusement à se dérober. Je souris encore, sous l'effet conjugué de la blague absurde et de la visualisation de moi même luttant pour rester debout. Vision ridicule, pathétique et dramatiquement comique en somme. Je me paye ma propre tête et je souris de manière idiote, les yeux fermés sans

pouvoir bouger les paupières d'un millimètre. Finalement, je perds la bataille et mes jambes fléchissent d'un seul coup sans crier gare. Ma tête heurte la table mais je reste parfaitement éveillé, les yeux mi clos. J'ai mal mais je continue à sourire bêtement. J'entends le propriétaire paniqué hurler à sa fille de lui apporter le téléphone. Je tente de dire: « *Ne vous inquiétez pas, c'est normal, ça va passer* », mais la version intégrale de cette tentative se réduit à un gargouillis assez inquiétant. La fille rapplique et, manque de chance pour moi, elle est en cours d'étude pour devenir infirmière. Suite à un examen succinct de mon état de santé, elle conclut que je ne respire plus et qu'il est grand temps de faire le massage cardiaque, ce qui a pour conséquence d'arrêter ou presque ce muscle essentiel au bon fonctionnement de mon pauvre petit être! Je renouvèle mon balbutiement mais rien ne veut sortir. Je suis en paralysie totale, du petit orteil à la pointe des cheveux. Et là, à mi chemin de la conscience, je m'aperçois que la jeune fille veut me faire un bouche à bouche. Là, je ne dis pas non et me laisse faire bien que la conscience me revienne peu à peu. Il faut bien que ma situation ait quelques avantages...

Mes problèmes de tension sont d'ordre psychologique. Enfin, les avis des spécialistes sont partagés. Certains disent que la narcolepsie est physique avec des petits neurones responsables de l'état de veille qui disparaissent pour ne jamais réapparaître, d'autres pensent que cette réaction physique peut être dans certains cas, dûe à un désordre psychologique. Étant donné mon côté passablement perturbé, je prendrais comme hypothèse de départ qu'il s'agit d'un souci psychologique. C'est donc une émotion qui le provoque. Tous les tests effectués par les spécialistes dans ce sens sont formels: étant non identifiée, je ne connais pas la maladie qui me ronge et eux non plus. Que faire dans ce cas là? Pas grand chose si ce n'est apprendre à vivre avec. Le problème quand les médecins baissent les bras pour avouer ce dont ils se doutent depuis le début, c'est à dire qu'ils ne savent pas grand chose, c'est qu'aux yeux des gens ordinaires qui gravitent autour de nous, il n'y a aucune maladie.

« *C'est dans ta tête, tout ça!* » ou encore « *Tu cogites trop, gars!* ». Certains vont même jusqu'à l'absurdité sans nom : « *Putain, il pourrait pas m'arriver le même genre de truc, au moins j'aurai une rente à vie!* ». Dans ce genre de cas qui me rappelle à quel point le gouffre sans fond de la connerie humaine fairait mentir les lois de la physique si celui-ci pouvait prendre corps physiquement, il n'y a qu'une seule chose à faire: le sourire de contenance. Un sourire contenant la souffrance de quelqu'un qui sait que d'exposer son cas serait d'une inutilité affligeante. Un sourire qui est la réponse automatique aux idioties de la vie courante et de leurs puissants et nombreux

messagers. C'est fascinant un sourire. Sidérant par la quantité de choses que cela peut signifier, que cela peut inspirer. Ce sourire là est un masque désirant cacher: « *Espèce de robot fonctionnant à l'huile d'absurdité! Tu me vois devant toi avec des cernes qui me feraient sûrement entrer dans la famille Adams sans autre formalité, et tu crois que de ne dormir jamais la nuit et continuellement le jour ça me rend joyeux? Tu crois qu'une rente d'invalidité ça s'obtient en clignant de l'oeil et en s'affalant par terre? Tu crois aussi qu'à 20ans c'est agréable de se sentir si mal et si fatigué qu'on n'ose pas aller aux toilettes de peur de se blesser en s'écrasant par terre sans boite noire pour savoir ce qui s'est passé? Tu ne sais rien pauvre crétin aux neurones déficients, alors je souris à ta face. Tiens, prends ce sourire en pleine gueule, ce sera toujours ça d'humilité que tu auras gagné! ».*

Narcoleptique au rapport!

Tenez, si vous voulez quelque chose de drôle, c'est gratuit, je vous l'offre. Depuis quelques temps dans le métro et les bus (et je le sais d'autant plus que je deviens un habitué des transports en commun! Oui, pour information évidente et logique, je n'ai plus le droit de conduire, ces moments d'absence physique inopinée peuvent occasionner des dégâts mécaniques impressionnants si un volant est laissé entre mes mains aux aptitudes peu certaines...), les contrôles se multiplient. Je ne sais pas si c'est l'oeuvre d'un inquiétant personnage politique à l'ambition dévorante, mais les policiers sont très présents, et ils ne font pas qu'acte de présence.

Pour être plus précis... Un soir, étant très fatigué, ce qui ne me change pas vraiment des autres fins de journée, j'ai une attaque de cataplexie à la sortie du métro. Pour visualisation, c'est donc un peu comme un malaise, je n'ai plus de tonus musculaire et je lutte pour ne pas chuter. C'est une sorte de combat contre moi même. Je me force à rester debout alors que mon corps réclame la paralysie du sommeil profond. Cela est si risible que, généralement, je souris aussi en m'affalant lamentablement sur le goudron! Des policiers m'interpellent, me fouillent durant dix bonnes minutes avant de me relâcher en doutant de mon état de santé. En effet, ils cherchaient des stupéfiants et doutaient de mes explications concernant la cataplexie et la narcolepsie. Narcoleptique/narcotique, les deux mots leur semblant proches! On a beau dire, les flics tout de même... Non, je généralise et je caricature. Certains cherchent les mots dans le dico avant de croire qu'ils en connaissent le sens. D'autres aussi font leur boulot correctement sans se laisser enivrer par le pouvoir qui leur est confié... Mais les stéréotypes ont la vie dure et perdurent...

Cet incident s'est produit une deuxième fois, mais sans que j'ai d'attaque de cataplexie. Des

policiers, sortant du bus au vieux port, m'ont interpellé et m'ont demandé si j'utilisais des stupéfiants ou si j'en portais sur moi, insistant sur le fait que j'avais l'air d'avoir fumé un pétard avant d'attaquer la moquette du voisin. Il faut dire qu'à leur place, je me serais arrêté moi même. Les cheveux en bataille, habillé à la hâte, une barbe de trois jours et des cernes de dix, le mot louche était un euphémisme de mon apparence. Cependant, le fait de me poser directement la question sur mon éventuelle consommation de stupéfiants, question obligatoire certes, manquait tellement de subtilité dans la manière de l'énoncer... Bref, j'ai souri, et je crois que je n'aurais pas du... Parce que sourire et rire forment le pendant d'une même réaction narcoleptique. Même scénario: fouille, questions, doutes, mais avec plus de brutalité cette fois-ci. Je pense, à leurs regards entendus, qu'ils étaient certains d'être tombé sur un gros poisson camé jusque dans ses chaussettes. Moi, devant l'incongruité de telles pratiques et de telles questions (plus clean que moi, c'est monsieur propre!), je me laissais glisser soudainement en cataplexie, les laissant, eux, en crise de perplexie... A mon réveil, de peur d'une bavure, ils décidaient solennellement, bien qu'à contre coeur, de me laisser partir. Je méloignais ainsi du commissariat comme un alcoolique s'éloigne d'un bar.

Triste sort que le destin m'a réservé... Triste et comique, en héros tragicomique de ma vie saccadée. Je ne peux nier à quel point ma vie est ridicule à souhait.

J'ai régulièrement des BDT au téléphone, à chaque fois que je réussis quelque chose ou que je dis quelque chose d'intelligent. Évidemment, la personne n'a pas la patience ni la connaissance nécessaire pour éviter de raccrocher. Je rencontre aussi régulièrement des narcoleptiques. C'est sinistrement drôle, car une blague, une seule, suffit pour que tout le monde, même le maître de conférence, tombe en attaque de cataplexie. Les restaurants que nous fréquentons sont au courant, je vous rassure, et adaptés à ce genre de situation. Ainsi, nous reposons tranquillement sur des sièges matelassés avant de reprendre doucement connaissance.

Aujourd'hui même, pour vous conter le plus récent, je me lance mentalement un défi: jeter une cacahuette en l'air et la rattraper dans ma bouche. Défi qui ne manque pas d'audace quand on connaît ma maladresse. Bref, les probabilités pour que je réussisse cet exploit étant infiniment minces, le fait que la noisette finisse sa vie dans ma bouche me laisse pantois de surprise... et provoque inévitablement une attaque de cataplexie. La tête en arrière, évidemment. Je m'étouffe. Ce qui rend la scène d'autant plus comique qu'elle est improbable. Mon corps est aussi paralysé que secoué de spasmes pour pouvoir respirer. C'est un duel à mort pour la vie et le contrôle de mon misérable physique. A la fin, la vie a raison de la paralysie car à la noisette expulsée succède le reste de ma vie fatiguée...

Héros... ou pas ?

J'ouvre les yeux... non ils sont déjà ouverts, sous un tonnerre assourdissant d'applaudissements et de hourras entremêlés. Je suis dans le métro. Devant moi gît visiblement assommé un homme de forte carrure, un couteau faiblement serré entre ses doigts... Et pendue à mon bras, une jolie demoiselle n'en finit pas de me remercier de l'avoir sauvée de cet homme voulant l'emmener « plus loin », certainement pas pour lui demander une simple cigarette ... Tout ce dont je me souviens, c'est « *qu'un grand pouvoir implique de grandes responsabilités* » et que Spiderman se doit de protéger cette vieille dame en détresse. C'est ainsi que je me vois, me propulsant de toiles d'araignées en toiles d'araignées, fondre sur son agresseur, m'étant préalablement appuyé sur la vitre du métro dont une partie céda sous mon poids... celui de Spiderman. L'adversaire étonné est mis au tapis par mon corps s'affalant sur le sien. Encore une victoire de Spiderman ! ?

Le rêve, la réalité et la vie

Il existe une théorie sur le rêve. Il apparaîtrait quand l'ennui de « l'égo » se fait sentir. Eveil et réveil ne seraient que réincarnations successives, inversées dans mon cas : je m'ennuie dans la vie, je me réincarne dans mes rêves. Le temps est venu pour moi d'affronter mes peurs et d'exister réellement en chassant l'ennui de cette vie terne et sans vie, j'en ai les moyens. Car ce jour-là, je compris que mes crises de somnambulisme reflétaient de façon latente des désirs ou sentiments inassouvis. Ce jour-là, je saisis la différence entre vivre ses rêves et rêver sa vie. Ce jour-là, je me mis à écrire. Ce jour-là, mes rêves semblèrent prendre fin, et ma vie quand à elle, pouvait enfin commencer.

La Ciotat, le 21 Mai 2005

Plus dur sera le chut ...

1.

Elle est devant moi et elle est merveilleusement belle. Elle s'appelle Mélanie et je suis secrètement amoureux d'elle depuis plus d'un an. Nous sommes dans le même classe, pourtant elle ne m'a jamais adressé la parole ... jusqu'à aujourd'hui ! Elle veut connaître la réponse à la question B du devoir sur table de géo que son groupe passe cet après midi. Je m'apprête à lui dire que c'est bête comme chou, que je suis heureux qu'elle m'ait demandé cela à moi, que je trouve le bleu de ses yeux plus profond que n'importe quel océan, que la réponse est Marseille et que c'est d'autant plus facile à trouver que nous y habitons, que j'adore la façon dont elle a coiffé ses cheveux ce matin, mais tout ce qui parvient à sortir de ma bouche est :

- « *Be ...be ...* (qui est sans aucun doute le commencement de « Bête comme chou » ...)
- *Bretagne ?*, tente de deviner Mélanie.
- *Beueu ... beuaah !*
- *Bourgogne ? Barcelone ?*, commence-t-elle à s'agacer.
- *B...* Finalement excédé, rouge de douleur et de colère, je lâche : « *Bête !* »
- *Comment ça bête ? Non mais pour qui il se prend avec ses airs supérieurs ?*, m' hurle-t-elle dessus avant de tourner les talons. Je tente de la retenir avec un ultime « *Bête !* ». Elle s'arrête. Et j'obtiens un « *sale con* » pour toute réponse.

Elle ne m'adressa jamais plus la parole.

1.

Mes relations avec le sexe opposé ont toujours été problématiques. Je me souviens encore de la première fois où une fille me demanda de sortir avec elle par l'intermédiaire d'une amie à elle. J'étais fou de joie. J'avais douze ans, elle était mignonne, sympa et en plus s'intéressait à moi. Quel pied ! Sa copine m'expliquait que je lui plaisais depuis le début du séjour, je ne touchais plus le sol quand elle me lança avec un peu d'anxiété dans le regard : « *Alors ?* », je lui répondis « *Pas de*

problème ». Mais ... cette phrase n'eut d'écho que dans ma propre tête. Car le son qui émanait de moi se rapprochait beaucoup plus d'un « *Pffff* ... ». Ce qui, allié à des bras et une tête qui s'efforçait de mimer la négative pour tenter d'effacer ce que je venais de prononcer, ainsi que mon expression de dépit devant la vanité de cette tâche, aboutit de la part de la messagère à un « *OK, te fatigues pas avec des excuses bateau, j'ai compris, elle te plaît pas ?* ». A cet instant précis, semblant plus facile de répondre par un hochement de tête que de me ridiculiser une nouvelle fois, je lui fis signe qu'elle avait vu juste et m'en allais pleurer mon désespoir dans un coin presque désert où seul un chat répondit à mes sanglots.

2.

Bègue d'un jour, bègue toujours ?

Je bégaye depuis l'âge de huit ans. J'étais en CE2 quand j'eus ma première crise. « *Emotivité malade pathologique et chronique, madame* », paraît il. Dans la bouche d'un pseudopsychiatre, oups pardon pédopsychiatre, évidemment ça fait plus crédible. En gros, je suis bègue.

Je suis bon élève et peut être même serais-je ce trimestre le premier de la classe. La maîtresse m'aime bien en plus contrairement à l'année précédente. Je rêve à la compétition de judo à laquelle je vais participer le dimanche même tout en suivant distraitement la lecture d'un texte du bateau livre. C'est Sébastien Meunier qui lit à haute voix. Il lit mal en plus. « *Le Roux ! La suite* ». C'est moi qu'on interroge. Je ne m'y attendais pas, on m'a pris au dépourvu. Je sens l'angoisse monter en moi aussi vite que le rose à mes joues. Mes poils se hérissent et mes cheveux les imitent. J'ai l'impression d'être tout nu et que mon corps entier se perle de sueur. Pourtant, je sais où l'on en est. La phrase est « Arrivé au sommet de la colline ... ». « *Ahr ...* » en est mon interprétation tout à fait personnelle. « *Arhg ...* ». Un son rauque et étouffé s'échappe d'une bouche bien décidé à ne rien laisser passer. Le reste ressemble aux raclements de gorge d'un chat se préparant à expulser une boule de poil.

La maîtresse lève la tête et me regarde intensément, le sourcil froncé d'incompréhension. les rires discrets fusent. Cela n'arrange rien. Toujours pas de sons audibles, hormis les rires qui se font de plus en plus clairs et plus oppressants. Quelques « *Mais qu'est ce qu'il a ?* » dans le fond de la classe et des larmes roulent sur mes joues à défaut de mots prononcés par mes lèvres. Mes veines

deviennent saillantes sous l'effort d'expulsion du premier mot de cette satanée phrase. Mais rien ne sort. Rires, moqueries de toutes sortes jusqu'à ce que le doigt de la maîtresse me fasse signe de venir à son bureau tandis que de son autre main elle fait cesser les bruits parasites tel un Jedi excellent dans le maniement de la force.

Je mis plusieurs heures avant de reparler normalement. Parler normalement devait d'ailleurs se faire de plus en plus rare à partir de cet instant. Parler normalement devait devenir de moins en moins normal ...

3.

Difficile d'éradiquer un bégaiement quand on est soi même l'objet de moqueries, y compris au sein de sa propre famille, sensée être le dernier rempart contre le monde extérieur hostile, rempart permettant d'être à l'aise et d'acquérir la confiance en soi nécessaire pour parvenir à aligner deux mots de suite. Il paraît incroyable que le nombre de petites choses paraissant insignifiantes pour ceux qui nous entourent fassent autant de dégâts pour celui qui les subit. Imaginez ... Prononcer une phrase est la plus intense des souffrances et des frustrations. Imaginez l'objet de vos rêves à quelques centimètres de vous ... Imaginez votre incapacité à pouvoir lever le petit doigt pour vous en emparer. Vous y parvenez ? Eh bien vous êtes à des années lumières de ce que je ressens ...

Allons, encore un effort d'imagination. Représentez-vous cette scène : je veux déclamer que ce que l'on est en train de railler dans cette conversation de table que je juge infantile sur les arts martiaux est de la connerie pure et simple servie par des personnes dont l'intellect n'a d'égal que leur ignorance dans ce domaine (oit dit en passant c'est une chouette phrase qui en aurait mit plein la vue pour un gamin de 14ans. J'ai toujours été doué pour bien écrire, à défaut de pouvoir bien dire !), et bien évidemment pour qu'il y ait quelque chose de drôle à raconter, je parviens dans le meilleur des cas à quasi terminer le premier mot. Je m'attends d'expérience à deux issues possibles : on m'imité de façon pathétique et je me contente de sourire timidement, ce qui fait rire le monde, ou bien lors de pénibles et épuisantes (tout mon corps, du plus petit muscle de mon doigt de pied jusqu'à ceux rétractant mes sourcils, se contracte pour produire un son, si minime soit-il) tentatives, tandis que mon cœur et mon âme hurlent à l'unisson une phrase qui revient en boucle sans cesse dans ma tête, que des crampes à la mâchoires ou autres douleurs articulaires se produisent sous l'effort incessant, que mon cerveau m'informe de la pénible sensation de mes ongles s'enfonçant profondément dans la chair des paumes de mes mains, j'entends avec cette fatalité qui coupe court à tout l'élan du monde un « *Chuuuut !* » dont le caractère collectif et

simultané produit étrangement les mêmes éclats de rire. Mon air farouche et désappointé ne fait que les amplifier. Généralement je vais dans ma chambre si j'en ai une, ce qui n'est pas toujours le cas. Là, dans cet endroit clos et rassurant, je fais du sport. Je ne m'arrête pas aux premières douleurs musculaires, je ne m'arrête pas non plus quand ces mêmes muscles s'embrasent dans un brasier réfléchissant pour qui saurait la voir la haine dévorante qui me consume, je ne m'arrête toujours pas quand mon corps tremble et que mes articulations compensent des muscles qui ne suivent plus le rythme. C'est mon corps lui même qui décide pour moi quand mes jambes se dérober et que je m'affale sur le sol. L'énergie partant avec le désespoir, il ne reste alors plus qu'à dormir. Dans mes rêves, je parle comme tout le monde, pas de railleries, pas de souffrances, juste le droit à une vie comme les autres ...

4.

Dans ces conditions, il me fallait cacher cette infirmité. Le silence. Le silence devint mon arme de prédilection, mon allié. Car tant que je n'avais ouvert le bouche, j'étais normal. Ahh la normalité, tant d'heures gâchées par tant de gens pour entrer dans la norme tout en s'en distinguant un tant soit peu pour conserver cette individualité qui nous permet d'exister ... Mais moi, je n'avais qu'à garder la bouche close et j'étais normal. Je développais donc d'autres modes de communication non verbale. Il paraît que 50% d'une interaction sociale passe par le non verbal. Mon visage et mon corps se firent ainsi sur expressifs. Ce qui fit que pour ceux qui me côtoyaient comme pour moi même, la vie était une véritable pièce de théâtre où chaque action et chaque comportement impliquait un mime. Un véritable bonheur où le succès variait selon les représentations ...

J'apprit aussi la LSF. La langue des signes française, le langage par le geste. Pas de mots. Pas de son. Juste le silence, mon monde. Le corps seul s'exprime. Si vous pouvez imaginez (je sais ce que j'écris est très sélectif, car si vous avez bien suivi, un lecteur dépourvu d'imagination est évincé de sa compréhension !) le soulagement que j'ai pu ressentir au contact de ces êtres qui comprenaient ma souffrance, qui la vivaient, qui la partageaient ... Nous étions du même bord eux et moi ... Le plus dur fut le retour à la vie normale, toujours aussi normale pour les autres, mais plus anormale que jamais pour ma pauvre petite personne. Apprendre le langage des signes fut inoubliable, mais à quoi diable cela peut il me servir si je suis le seul à le parler !!

5.

On me conseilla aussi de parler doucement et d'articuler beaucoup. Après plusieurs années de pratiques, je peux dire que ceci constitue une mauvaise méthode, stupide je rajouterais et inventée par des personnes non bègues, ce qui explique l'inadéquation. En effet, parler doucement implique le fait d'avoir plus de temps pour réfléchir et plus on réfléchit, plus l'hyper émotif que je suis se met, tel un Descartes plus Cartésien que Descartes lui même, à douter, douter de tout, douter que ce qu'il raconte a un sens, douter qu'il est compréhensible pour ses auditeurs, douter que ces mêmes auditeurs ne soient pas devenus les spectateurs d'un sketch comique dont la farce va se concrétiser par de soudains éclats de rires ou des vannes d'une grossièreté qui n'a d'égale que leur caractère inintelligent habituel, douter, douter, douter ... et Nico Le Bègue est de retour ! La chute est le rire, le rire et le chut...

6.

Nous sommes à la plage. Une plage de galets, et de rochers. Pas de sable. L'eau, de façon trompeuse, camoufle des roches tranchantes comme des rasoirs, des oursins de la taille de porcs-épics, et de la mousse verdâtre est douce, trop douce pour que la chute qu'elle provoque sur ses compagnons saillants soit sans conséquence...

On s'amuse comme on peut quand on a 12 ans, aucun ami sous la main, aucun copain et des petits tout un petit peu partout autour de soi. J'en ai marre de porter mes sandales protectrices, alors je les retire, me massant l'intérieur des pieds tout meurtris. Soudain, un cri. Non, un hurlement. Je reconnais la voix toute frêle d'Anissa, la petite fille de 5 ans de Malik, un ami de mon père. Elle a été laissée sans surveillance et s'est trop éloignée du bord. Son pied est visiblement coincé dans les rochers. Je sais que la marée monte vite à cette heure, et Anissa s'affole et se fatigue. Les adultes commencent à s'agiter à l'écoute des cris toujours plus forts. Je fonce. Je ne m'arrête pas. La sensation de l'eau froide me mordant les jambes est d'autant plus forte que j'ai passé plus d'une heure en plein soleil. Mes jambes volent littéralement. Je ressens une douleur au niveau des pieds. Je repense aux sandales... « Merde ». La plante de mes pieds se déchirent littéralement sur les roches coupantes. Je sens le sang qui se mêlent à l'eau de mer. La mousse... je dérape et tombe

dans l'eau, mes mains me réceptionnent et s'égratignent elles aussi. Mais je ne suis qu'à un mètre d'Anissa. L'eau monte et lui arrive à présent à la gorge. Je plonge et tente de dégager son pied mais son genou me heurte au niveau des côtes. J'ai le souffle coupé. Je bois la tasse et je remonte à la surface. L'eau est presque à son menton. Je prends une profonde inspiration et plonge à nouveau. Je bloque ses jambes qui se débattent et tire sur son pied. Je l'entends crier sous l'eau car la roche l'a coupée en délivrant son membre. Mais elle est libre ... Je m'avance péniblement en boitant vers le bord, Anissa dans mes bras hoquetant légèrement. Les adultes viennent à ma rencontre. Je m'écroule une fois hors de l'eau, les yeux plein de larmes. J'ai juste le temps de regarder mes pieds et mes mains dont les coupures blanches forment des dessins originaux et se remplissent progressivement d'un rouge vif, quand je sens des mains qui me soulèvent. Les adultes forment un cercle autour de moi. Je suis porté en triomphe. Je suis un héros. Malik m'embrasse et me demande le récit détaillé de ce qui s'est passé. Je le fais sans y penser et mon monologue se déroule sans le moindre bégaiement. Pas de rire, pas de chut...

7.

« Eh ben ! ».

Durant une longue période, ce fut mon arme la plus efficace. Ce que j'avais trouver de mieux pendant l'introspection de ma pathologie consistait dans le caractère simple voire simpliste de substituer le premier mot de chaque phrase, si difficile à évacuer par une diversion. En termes simples, je feintais mon bégaiement en commençant mes phrases par des périphrases, et ne focalisant plus sur la phrase en elle même je parvenais souvent à en dire une bonne partie voire, miracle, à en venir à bout ! Simplement, il y avait un revers à cette médaille en demi teinte. C'était tout bonnement que mon discours était étrange avec des « Eh ben » en surabondance ! Ainsi donc, mes monologues ressemblaient en quelques lignes à ceci : « Eh ebn, euuuuh, eh ben j'ai fait du sport ce ... eh ebn, eh ben weekend ... eh ebn, euuuuh, eh ben c'était du tennis, euuuuh, eh ben j'ai gagné ... ». Bref, réaction identique comme à l'accoutumé, railleries ou rires. Railleries ou rires ... Rires ou railleries ... De rires en rires, de chut en chutes... C'était comme une litanie douloureuse qui se répétait à l'infini, un cercle sans fin et sans faille par laquelle un espoir d'en sortir aurait pu surgir ...

Devant cette expérience infructueuse il faut bien le dire, je me remémorais en détail la seule fois où mon bégaiement avait cessé. Que s'était-il passé ce jour-là ? Était-ce parce qu'une émotion avait transcendé mon infirmité ? Était-ce parce que la douleur physique avait annihilé celle de mon bégaiement ? Était-ce l'euphorie d'être temporairement un héros ?

En fin de compte, j'avais parlé très vite, aussi vite que ma parole pouvait suivre le fil de mes pensées, et surtout j'étais détendu, écouté ... Je m'essayais donc à l'inverse à parler vite, très vite, toujours plus vite. Cette méthode se fit efficace et bientôt je fus audible pour mes interlocuteurs après ces nombreuses années de traversées solitaires d'un désert nommé silence. La trouvaille coïncida avec mon entrée à l'université. Et il est incroyable de voir combien le regard stigmatisé de personnes familières peut changer une personnalité, car je me découvris. Je découvrit ce que j'étais, ce que j'étais capable de faire, de dire, de lier comme amitiés ou amours. Je me découvrit et je découvrit le monde. Car un environnement nouveau permet de mieux se faire accepter, car il n'y a pas de regard préétabli, et l'on peut être seulement soi-même...

Pourtant, comme toujours, un effet pervers se faisait jour. En effet, parler vite avait son inconvénient majeur : on m'entendais mais avec un décalage de quelques secondes ... le temps que la phrase parvienne au cerveau de mes décidément très lents auditeurs !

Depuis, je ne rate plus une occasion de parler, quitte à saouler les gens qui m'entourent avec un flot de paroles ininterrompues et enivrantes par leur excès de mots et de sens. Après tout, il faut bien rattraper le temps perdu !

*A tous les bègues qui désespèrent, je vous le dis, quand la parole vous
reviendra, vous n'en serez que plus intelligent ... que les autres !*

LA CIOTAT, le 21 mai 2001

Nedjma

1.

« *Chuuut !* »

Mon père a la main sur ma bouche et je suis terrorisée. Nous sommes près de la fenêtre. Un homme lacère tranquillement un deuxième pendant que deux de ses acolytes font le gué. L'homme à terre hurle de manière effroyable. Je distingue à travers l'interstice des persiennes d'autres fenêtres dont les rideaux se ferment. J'ai l'impression que le blessé regarde dans ma direction. Je ressens sa douleur, sa haine, sa peur. Son agresseur doit en avoir assez parce qu'il le poignarde profondément. Un cri étouffé. De sa part ou de la mienne, je ne sais pas trop. L'homme se fait taillader le corps de plusieurs dizaines de coups d'un couteau de cuisine.

Plus de cris. Juste le silence. Le silence et le son de ma propre respiration.

Mon père relâche sa prise et murmure de façon à peine audible.

- « *Chut. C'est compris ?* »
- ...
- *Tu n'en parleras à personne* ».

1.

Je m'appelle Nedjma. Ca veut dire étoile en arabe. C'est amusant parce que j'ai peur de la nuit alors que je devrais briller de mille feux...

Je suis née en Algérie en 1946. Mes parents sont juifs et nous vivons en parfaite entente avec les descendants des premiers colons et les différentes communautés, notamment religieuses aussi bien chrétiennes que musulmanes. D'ailleurs, comble de l'ironie, ma meilleure amie est musulmane. C'est bête, mais je me sens plus proche de cette culture orientale que de celle dont je suis issue, qui ne m'est pas vraiment familière. Je ne connais pas l'hébreu, le français et l'arabe sont mes deux langues natales. Hier, nous étions le 5 octobre 1957. J'ai vu un homme se faire poignarder mais chaque fois que j'ouvre la bouche pour en parler, j'entends l'impérial « *chut* » symbolisant l'autorité parentale dans tout ce qu'elle a de plus méprisant et de plus lâche.

La police est venue chez moi aujourd'hui. Ils m'ont posé des questions. J'ai hésité à leur en parler, juste pour avoir leur conseil. Mais par dessus l'épaulette du monsieur de la police, mes yeux scrutaient sans cesse le visage de mon père qui oscillait de droite à gauche, arborant un regard dont la sévérité touchait presque aux confins de la haine.

J'ai baissé les yeux et je n'ai rien dit. J'ai juste pris mon chat dans mes bras pour lui faire un câlin. Il s'appelle Bijou. Je l'ai appelé comme ça parce que dans le noir ses yeux me rappellent les boucles d'oreilles de ma grand-mère.

Yasmina est ma seule confidente. Je lui dis tout et rien. On parle de choses importantes, de choses qu'on ne pourrait dire à personne d'autres, surtout pas à nos parents. Et puis on parle aussi de choses insignifiantes, de choses de la vie de tous les jours, de choses qui font du bien parce qu'elles sont légères et dont on éprouve le besoin de débattre tant la futilité est grande et la vie belle à ces occasions. Yasmina, c'est mon amie.

2.

Ici, il y a plein de choses qui semblent normales mais qui ne le sont pas pour des gens de la mission. Les gens de la mission sont des grandes personnes venues d'ailleurs qu'ici et qui viennent pour dire qui était Jésus. Ils disent qu'on est des sauvages et qu'il faut apprendre à nous civiliser. Ils ne croient pas à la magie. Ils ne croient pas non plus à la religion. Enfin je veux dire à notre religion. De toute façon, tout est mêlé et on n'y comprend pas grand-chose Yasmina et moi !

Ma petite sœur vient de mourir d'une maladie que ni les médecins ni les guérisseurs ne savaient traiter. J'ai pleuré pendant deux jours. Je l'aimais beaucoup même si elle n'avait que deux ans. J'aimais bien lui faire des câlins, j'aimais sa façon de bouger son petit nez quand elle avait froid. Sa façon de me regarder droit dans les yeux avec une douceur toute douce...C'était la personne de la famille que j'aimais le plus, je crois. Ce soir, Bijou est venu passer la nuit aux pieds de mon lit.

3.

Je crois que mes parents me font la tête. Ils ont l'air en colère après moi. Je crois que ça a peut être un rapport avec Nelly, ma petite sœur qui est partie trop vite. Ils m'en veulent, je crois. Pourtant, c'était même pas moi qui l'avais gardée la nuit où elle ne s'est pas réveillée. J'étais chez

Yasmina quand mon père m'a appelé au téléphone pour me dire de rentrer tout de suite, à 23h14. Je me souviens de l'heure, je comprends pas pourquoi. Je me souviens aussi que le médecin était dans la chambre et tentait de faire respirer ma petite sœur quand un homme a tapé à la porte. Je n'ai pas vu son visage ni tout entendu de la conversation sauf : « ...*tuer une chouette avant l'aube* ». Mon père est allé voir ma mère et est parti en trombe jusqu'au lever du soleil. Ma mère a levé la tête le regard empli d'espoir quand la porte s'est ouverte, mais mon père en rentrant a juste secoué la tête, puis l'a interrogée à son tour et ma mère a baissé les yeux sans rien dire. Ils ne m'adressent presque plus la parole. Ils ne me parlent que pour me dire des méchancetés. Et ça me fait mal au cœur.

4.

Mes parents sont en train de pleurer. C'est la première fois que je vois mon père en larmes. Il ne sanglote pas, mais il a les yeux brillants et les joues inondées par la souffrance qu'il retient tant bien que mal. Ma mère est à l'inverse très démonstratrice, presque trop. Elle extériorise sa souffrance en se donnant des claques et en se griffant le visage. Ils viennent de rentrer de la maternité. Ma mère vient de faire ce qu'elle appelle sa « troisième fausse couche » depuis Nelly. Les parents sont de plus en plus agressifs avec moi. Hier, j'ai entendu ma mère qui a dit :

- « *Peut être que c'est sa faute à elle, au fond ?*
- *Qu'est ce que tu racontes ?*
- *C'est peut être parce qu'elle est vivante que personne ne vient*
- ... ».

Mon père n'a rien répondu.

5.

Ce soir, j'ai entendu des cris venant de la chambre. Je n'ai rien dit, et je me suis approchée sans un bruit de leur porte. Les hurlements succédaient à des coups sourds et le bruit de quelque chose de lourd qui heurte le sol. Quelques secondes après, cela recommençait. Ça a duré vingt minutes. Puis j'ai entendu la voix de mon père : « *J'en ai marre de toi* ».

6.

L'attitude de ma mère a changé. Elle est plus affable, plus aimable envers moi. Elle me prépare mon petit déjeuner, me pose des questions sur ma journée à l'école et tout et tout. Elle a moins de bleus sur le visage et elle ne boite presque plus depuis quelques temps. Je suis bien contente. Je suis heureuse même. Ça faisait longtemps. La vie est belle comme quand je parle de bêtises avec Yasmina.

7.

Je suis dans un lieu étrange. Mes parents m'ont amenée dans une petite salle d'un village en périphérie de la ville. Ils m'ont confiée à un monsieur bizarre avec une robe. J'ai envie de rire quand je le regarde marcher, on dirait qu'il s'est habillé en femme. Je jette un coup d'œil par dessus mon épaule et je vois mes parents qui me regardent, les bras croisés. On m'installe sur une table en pierre. Trois personnes sont autour de moi et prononcent des phrases dans une langue que j'ignore. Le monsieur à la robe s'avance vers moi, la main dans son dos. Soudain, je distingue la lame d'un couteau dans sa main gauche. Des souvenirs me reviennent en rafales ininterrompues de frayeur. J'ai peur. Je veux partir. Mais des mains me saisissent et me maintiennent sur la table. Mes épaules nues touchent la texture de la pierre et le froid me fait frissonner. J'ai la respiration coupée. Ma tête se soulève tant bien qu'il mal pour tenter d'apercevoir l'homme au couteau. Je sens plus que je ne vois la lame sur ma jambe. Je hurle mais j'entrevois un instant le visage de mon bourreau et celui-ci me glace d'effroi. Mon hurlement part dans les aigus pour s'interrompre. J'ai trop peur pour hurler désormais. Je vois juste cet homme étrange me taillader les jambes de manière chirurgicale sous les incantations chantées des voix auxquelles appartiennent les bras qui me maintiennent en place.

8.

Je n'ai plus parlé pendant dix jours.

C'est Yasmina qui m'a hurlé dessus et à qui j'ai fini par tout raconter en sanglotant dans ses bras. Elle m'a raconté que c'était assez fréquent d'organiser des rituels de sorcellerie pour accroître la fertilité ou au contraire la faire diminuer. Elle m'a dit que c'était normal, que je n'avais pas à m'en faire. En tout cas, c'est ce qu'on lui a dit. Pourtant, les cicatrices n'ont jamais totalement guéri. Je saigne très souvent.

Ma voisine n'aime pas les chats et aujourd'hui j'ai entendu des miaulements de douleur alors j'ai ouvert la porte. J'ai regardé par terre et j'ai vu Bijou tenter de ramper vers notre appartement, le visage plein de sang et ses pattes arrières qui pendaient lamentablement derrière lui. Puis j'ai vu la voisine, un balai à la main qui ricanait : «... *ça lui apprendra !* ». J'ai vu Bijou faire une halte dans son imitation de la limace et j'ai hurlé pour appeler mon père. Il m'a regardée et a vu les larmes dans mes yeux. Avec une moue de dégoût il s'est avancé vers la porte de la voisine et y a tambouriné. Pas de réponse. Mon papa est un soldat, et avec un coup de pied de face, il a fait voler la serrure en éclat. La porte s'est ouverte en grand, manquant de renverser la voisine. D'une baffe du revers de la main, il l'envoya au sol. Elle pleurait. Son mari apparut dans l'encadrement de la porte. Tout le monde avait peur de lui dans l'immeuble. Il était immense et énorme alors que mon papa est tout petit et tout maigre. La porte s'est refermée et je n'ai entendu que des grognements. Quand mon papa est ressorti, il avait le sourcil qui saignait mais la voisine criait en arabe : « *Il faut appeler les pompiers !* ». Il est passé devant moi sans me regarder, s'essuyant le sourcil d'une main. Je voulais me baisser pour caresser Bijou qui miaulait désespérément mais mon père est revenu très vite. Il ne tenait pas une trousse à pharmacie dans sa main, mais un pistolet qu'il pointait sur mon chat. Il me prit dans ses bras et me cacha le visage. Je n'entendis que mon hurlement.

9.

Mon petit frère est né. Il est tout mignon bien qu'un peu joufflu je trouve. Mes parents sont heureux. Ils ne s'occupent plus de moi, mais ils sont heureux. Et je suis contente, je n'irai plus voir le monsieur qui s'habille si mal.

10.

Il est tard et j'ai du mal à trouver le sommeil. Je me tourne et me retourne dans mon lit. J'entends des cris étranges. Ils ne sont pas humains. Je me dirige vers la cuisine et quand je pousse la porte je vois ma mère empoignant un coq d'une main et de l'autre un énorme couteau. J'ai peur. Sa tête est tournée vers la table parce qu'elle lit à haute voix quelque chose sur un petit livret. Elle ne me voit pas. Je suis morte de peur. Je suis paralysée. Tout à coup, la litanie s'interrompt et ma mère tranche la gorge du coq d'un seul coup. Le sang m'éclabousse mais je ne peux détourner mon regard de la scène. Ma mère me voit à cet instant et elle appelle son mari, mon père. Le poids du corps de l'animal est trop lourd, il tombe par terre et le sang s'écoule sur le sol. Sa tête reste dans la main gauche de ma mère. C'en est trop je me retourne mais butte sur le torse de petite taille de mon père. Je vois son regard sévère partir de moi, jusqu'à ma mère. Il l'insulte en arabe. Il s'avance vers elle et la gifle. Je pars en courant. J'entends au loin la voix plaintive et apeurée de ma mère répondre en français : « *Il a dit de le faire, il a dit de le faire...* ».

11.

Je ne parle plus à mes parents. Ils sont vraiment trop bizarres. Je n'aime pas mon petit frère, il m'énerve. Et mes parents, toujours à lui dire qu'il est plus beau que moi, plus gentil que moi, plus doué que moi à l'école. J'en ai marre. Yasmina est partie ces derniers temps, alors pour ne pas m'ennuyer, je vais voir ma grand-mère. Elle est gentille. Elle me raconte pleins d'histoires sur sa vie d'avant qu'elle se marie et tout et tout. Elle me donne des sous en cachette en me faisant promettre de ne rien dire à mes parents. Si elle savait que de toute façon ça fait longtemps que je ne leur dis plus rien du tout...

13.

Je me suis réveillée en sursaut ce matin, pourtant on est dimanche. Mais pas question de dormir aujourd'hui ou de traîner au lit. Ma grand-mère m'emmène au cinéma. Je ne dis pas à mes parents où je vais. De toute façon, ils s'en fichent, tout ce qui importe c'est leur fils. Ils ont peur en ce moment. Peur pour lui évidemment. Il paraît que des attentats ont lieu un peu partout. Des messieurs qui veulent libérer l'Algérie. J'ai demandé à ma grand-mère : « *Pourquoi ? On n'est pas libres mémé ?* ». Elle a soupiré et m'a souri. Mais elle avait l'air toute triste, comme si on n'était pas vraiment libre. Il faut que je me renseigne.

14.

Je tiens mémé par le bras et on va voir un super film au cinéma de Bône. Mais ma grand-mère presse le pas, elle a l'air inquiète. Le monsieur qui est devant nous aussi. Il est bien habillé avec un costard, une cravate trop belle avec des carreaux dedans. Soudain, une voiture tourne à l'angle de la rue. Les pneus crissent tellement elle va vite. Mémé me prend dans ses bras, se retourne et me regarde droit dans les yeux. J'entends toute une série de petits coups. On dirait une mitraillette. C'est bien une mitraillette. Je hurle. Le mur se crible de balles et le monsieur en costard s'écroule à moins de deux mètres de nous. La voiture est passée. Je suis contente, je n'ai pas pleuré. Je dis: « *Mémé c'est fini, la voiture est plus là... Mémé?* ». Mais ma grand-mère ne me répond pas, elle reste à me regarder sans bouger. Ses yeux non plus ne bougent plus. Elle me sert toujours dans ses bras.

15.

Je pleure. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais je pleure. Peut être parce que je vois tout le monde pleurer autour de moi, je sais pas trop. Au début, je n'avais pas envie de pleurer. C'est étrange, ma grand-mère, je l'aimais énormément, pourtant, je n'ai pas pu pleurer quand j'ai su qu'elle était morte. Même quand on m'a dit qu'elle m'avait sauvée la vie. Mais là, au cimetière, en

voyant tout le monde fondre en larmes, j'ai pleuré aussi. J'ai l'impression d'avoir quatre-vingt dix ans. Je sens une main qui s'empare de la mienne. C'est Yasmina. Elle a pu s'échapper de sa maison pour venir. Je ne sais pas pourquoi mais depuis quelques temps ses parents ne veulent plus qu'on se voit. J'entends mon père discuter avec un ami à lui. Il veut qu'on parte en France. Mais je croyais qu'on y était en France...

16.

On est obligés de partir. Je suis vraiment perdue dans cette guerre pour libérer quelque chose, je sais pas quoi exactement. J'ai peur. Je pensais que dans la libération on était méchants avec les méchants. Ma grand-mère n'avait jamais fait de mal à personne. A l'école, on n'arrête pas de me traiter de sale juive radine. Mais là aussi, je comprends toujours rien parce que je suis ni sale, ni radine. De toute façon, à part l'argent de ma grand-mère, j'ai jamais eu le sou. Mes parents non plus d'ailleurs, toujours à dire que la fin du mois sera dure, qu'il faudra se serrer la ceinture... Même que moi je rigolais en disant qu'à part mon papa, personne n'en portait de ceinture! Ce qui m'attriste le plus c'est de ne plus voir Yasmina et de ne pas pouvoir lui dire au revoir. J'ai cru que sa mère allait me tuer quand j'ai tapé à sa porte pour lui faire mes adieux. J'ai beaucoup pleuré. Je suis perdue.

17.

Hier des amis de mes parents sont venus à la maison. Ils étaient gentils et mes parents les aiment bien. Je commence un peu à m'habituer à Toulon et à la France, même si les gens ne sont pas très accueillants avec les gens qui viennent d'Algérie comme nous. En plus, comme il dit mon père, « *On est juifs et ça n'a jamais arrangé les choses* ». Je comprends pas très bien mais je crois que les juifs on les aime pas trop.

Je débarrassais la table. Un des deux amis m'a dit de venir le rejoindre derrière le bar. Il avait des bonbons. Il me demanda si j'en voulais. J'adore les bonbons, surtout ceux au citron, et il en avait tout un paquet. Il m'a dit : « *Alors si t'en veux, chuut* ».

18.

J'ai des bonbons au citron plein les mains mais je ne comprends pas ce qu'il vient de se passer. Le monsieur m'a tripotée un peu partout. C'était pas désagréable mais c'était bizarre. Je sais même pas s'il a le droit de faire ça.

19.

Les amis de mes parents sont revenus plusieurs fois. Chaque fois, j'ai plein de bonbons mais chaque fois il recommence la même chose. Une fois, mes parents étaient absents et ils l'ont même fait tous les deux. Heureusement, ils n'ont pas touché à mon petit frère. J'ai voulu en parler à mon père mais quand j'ai ouvert la bouche pour lui dire que j'avais un souci, il a anticipé ma question en me demandant d'un air excédé : *«Qu'est ce qu'il y a encore ?»*. Je me suis dit que c'était peut être mieux de ne rien leur dire. Je vais encore me faire engueuler sinon.

20.

.....
.....

21.

J'ai environ trente ans aujourd'hui. Je suis enseignante, mariée et mère de deux enfants. J'ai tout pour être heureuse. Pourtant, j'ai un poids dans mon cœur sans savoir d'où il provient. J'ai mal, très mal. Je n'ai pas envie de vivre. Je n'ai plus envie de vivre. Je sais que ma vie n'est pas à plaindre, loin de là. Je ne meurs pas de faim. Mes enfants sont en bonne santé. Mon mari est gentil et attentionné. Pourtant, je vois tout en noir, rien n'est jamais satisfaisant. J'ai besoin d'exprimer ma colère alors je fais du mal, je dis des choses qui blessent. Je ne peux pas m'en empêcher et cela me

détruit. J'ai horreur de faire du mal aux gens, mais c'est plus fort que moi. Je suis perpétuellement en colère. Après moi, après les autres, après tout le monde. J'en veux à tout le monde. Je crois que le problème c'est moi même. Ce soir, je m'endormirai pour ne jamais plus me réveiller.

A ma mère...

Pour toutes ces choses qui semblent insignifiantes et qui détruisent...

La Ciotat, le 17 février 2006.

Au temps en emporte nos cheveux

Je suis désespéré de me regarder dans la glace. Une glace, il n'y a rien de pire parce qu'elle nous renvoie notre image. On ne peut pas tricher. C'est nous, c'est eux, c'est moi. C'est nous parce que c'est notre image, c'est eux parce que c'est de cette façon que les autres nous voient, et c'est moi parce que ce que je ne suis ni l'un ni l'autre, mais un peu des deux. Et qu'y a-t-il de pire que de voir son image, son reflet, donc ce que l'on est en fin de compte, se désagréger lentement mais sûrement, de manière si lente mais si visible que nous puissions la constater chaque jour ?

Alors, comment est ce que je vais me coiffer aujourd'hui ? En avant ? En arrière ? Sur le côté ? Comment est ce que je vais faire quand il ne m'en restera plus ? Quel casse tête !

Nous, les chauves, ne sommes que des handicapés esthétiques ! Sauf que personne ne nous donnera jamais aucune allocation de dédommagement !

On parle souvent du racisme, mais qui a déjà dénoncé celui subi par mes congénères ? Pourquoi les acteurs chauves n'obtiennent-ils jamais que des seconds rôles qui ne vivent pas assez longtemps pour voir la fin du film ? Ou bien, dans le meilleur des cas, ne sont-ils que des faire valoir tellement insipides et insignifiants que même un héros d'une fadeur pathétique peut briller sans souffrir de la comparaison ? Je parie que vous ne vous êtes jamais posé ces questions. C'est normal, ne vous inquiétez pas. Mais non, vous n'êtes pas insensibles ! Vous êtes juste inconscients, ignorants du monde de la calvitie. Laissez-moi vous en instruire les bases...

Le complexe de Samson ou la preuve de la virilité par les cheveux...

Le pouvoir symbolique des cheveux ? Parlons en, tiens ! Pourquoi est-ce qu'un homme viril et sexy doit nécessairement avoir des cheveux ? Vous pensez que ce ne sont que des fadaises surannées ? Rien n'est moins vrai. Interrogez un joueur de foot, même si vous pouvez toujours m'objecter que ce n'est généralement pas l'intellect qui les étouffe. Interrogez-le et demandez lui pourquoi il ne se rase pas les veilles de match. Vous entendrez invariablement la même réponse : « *C'est scientifique, se couper les poils diminue l'influx nerveux* ». Et cette réponse est l'une des absurdités les plus communément répandues et acceptées dans les milieux sportifs. Incroyable, non ? En fait, le syndrome vient de l'antiquité et de la mythologie : un homme doit avoir des poils et des cheveux, sans quoi il perd sa virilité, sa force, ce qui fait de lui un homme, en somme. Ainsi, ce bon vieux Charlemagne, qui, outre le fait d'avoir inventé l'école et fait pas mal d'autres bourdes j'en suis sûr, fut peint et dépeint avec une barbe, alors qu'il était imberbe. Edifiant, non ? Et bien, moi je dis qu'avec de tels modes de pensée, on n'est pas dans la merde, nous autres !

Crise capillaire, crise identitaire?

Il existe tellement de méthodes pour tenter de retarder l'inévitable que je ne vous barberais pas à les énumérer toutes. Je vous pose juste la question : si vos cheveux tombaient un à un, que feriez vous pour éviter de vous avouer l'implacable vérité ? Combien d'heures passeriez-vous devant la glace à faire l'appel de vos cheveux manquants ? Combien de fois par jour saisseriez-vous l'occasion de voir votre implantation reculer ?

Comment cela va-t-il commencer ? Par devant ? Par derrière ? Les gens la voient-ils ? Si on me regarde de travers, est-ce pour cette raison ?

Evidemment, perdre ses cheveux n'est pas de tout repos. On finit par en perdre le sommeil.

Certains en perdent leur emploi. Beaucoup, pour la plupart, perdent leur femme. Est-ce de la faute de celles-ci? Oui et non. Je me souviens de mon cas.

Quand nos cheveux se font la malle, on a tendance à se sentir vulnérable. A cause de notre crâne qui a tendance à être tout à coup à découvert? Pas forcément. Devenir chauve c'est un peu comme retourner à l'adolescence quand le corps se transforme sans que nous ne puissions faire quoi que ce soit pour contrecarrer ces plans hormonaux. La phase si terrible de l'adolescence ainsi passée, en voilà une nouvelle qui, après seulement quelques années de répit, se déclenche et nous métamorphose. Encore... A peine avons-nous le temps de nous habituer à une apparence qu'une nouvelle la supplante. Et si encore celle-ci était plus attrayante que la première! Dans ce cas, cela pourrait être profitable, mais ressembler à l'oncle fétide de la famille Adams ne nous a jamais rendu plus sexy. Le pire n'est pas de se voir changer, même si le choc est effroyable. Le pire c'est de voir le regard des autres changer. Et au dessus du lot, le regard de celle que l'on aime qui se transforme au gré des cheveux qui disparaissent. Avec nos poils du crâne partent aussi l'amour, l'admiration et l'attraction de l'être aimé. J'ai mal au coeur rien que de repenser aux regards fugitifs parcourant rapidement les tempes de ma chevelure dégarnie lorsque mes yeux se portaient ailleurs. Ces regards ou... cette absence de regard. Puis, la cerise sur le gâteau ou le cheveu sur le crâne (c'est selon les amateurs!), le regard de sa dulcinée finit par se poser sur un autre homme. Quand on s'en aperçoit, la douleur est grande, si grande qu'elle en paraît presque insurmontable. Puis le cercle vicieux sans début ni fin commence. On soupçonne de ne plus être aimé, la personne en face fait semblant de nous voir comme avant. Au début, il s'agit sans doute d'une paranoïa. Puis, le manque de confiance en soi et le manque de cheveu aidant, la paranoïa se transforme en réalité, et la personne tant chérie part en nous laissant cet étrange et amer sentiment de culpabilité...

Apparence, apparence, quand tu nous tiens...

Avez-vous la moindre idée de ce qu'est d'être jugé de façon capillaire? Voir quelqu'un arrêter son geste parce qu'à l'écoute de ma voix, il s'attend à voir quelqu'un de jeune, ce qui est le cas, mais qui concorde mal avec la ressemblance de mon crâne avec un oeuf dur?

Savez-vous ce que c'est que d'aller chez le coiffeur pour avoir une coupe adéquate et voir en face de vous dans la glace, des coiffeuses se moquer de votre calvitie tout en étant trop bête pour

comprendre qu'un miroir reflète forcément leur image, qu'elles parlent dans mon dos ou non?

Si vous ne connaissez pas tout cela, alors vous ne connaissez pas la souffrance d'être en bonne santé mais de ressembler à un patient atteint d'une maladie incurable. Vous ne comprenez pas pourquoi on a envie de tuer pour un regard, ou pour une parole malheureuse, si celle-ci est en rapport avec le sujet sensible en question.

Vieillir avant l'âge est un traumatisme dont on ne sort pas indemne. Je n'en sortirai pas non plus, je pense.

Ne plus se faire de cheveux?

M'en sortir?

Pour sortir de cet enfer, j'ai décidé d'entrer dans un autre. Je suis allé m'inscrire à une association qui prônait la fierté d'être chauve. Ils organisaient même plusieurs fois par an une « *bald pride* » où les chauves des quatre coins de France se réunissaient et paraient tels de véritables phénomènes de foire. J'avoue que c'était amusant, distrayant et éducatif. J'avoue aussi qu'il existe de nombreuses associations qui s'efforcent d'aider réellement nos semblables de manière intelligente et d'éduquer les gens à cheveux à nous tolérer, nous respecter, voire nous aimer. Ceci mis à part, notre gourou à nous était un barge atteint d'une pathologie psychopathique à un stade avancé. Il se voulait le défenseur du *chauve power* et se réclamait de Malcom X. Il avait d'ailleurs changé de nom, par traumatisme ou pour suivre ses principes. Tout comme Malcom Little avait refusé le nom de ses ancêtres esclaves, Guillaume Tif s'est fait rebaptiser Guillaume T., son patronyme entrant en contradiction avec ses convictions les plus profondes. Les réunions de ce comité exigeaient que l'on se rase le crâne entièrement, même s'il nous restait quelques cheveux résistant encore et toujours à l'oppression de la calvitie. Ceci en signe d'appartenance à notre vraie nature: le chauve. Au début de chacune de ces sessions, nous étions tenus dans un rituel solennel de présenter fièrement notre tête nue et de la brandir tel le sportif de couleur noire brandissant son poing ganté lui aussi de noir à la face d'Hitler en signe de détermination. Ferveur à la limite du fanatisme, ce qui se confirma peu après. Nous subissions directement l'influence d'un fan de *Fight club* avec des épreuves consistant à provoquer toute personne portant des cheveux, et à s'entraîner à la rhétorique capillaire pour développer une argumentation sans faille en faveur du chauve.

L'intégration effectuée, nous prêtons serment de toujours défendre la cause des chauves.

Parallèlement, je me demandais très souvent si un chauve seul ne vaut pas mieux qu'un chauve mal accompagné... même d'autres chauves!

Le plan de Guillaume T. tomba un soir de décembre. Il désirait monter toute une série d'attentats contre des instituts capillaires en tout genre, dénonçant ainsi la dictature du cheveu. Cibles visées: salons de coiffure, entreprises pharmaceutiques spécialisées dans les cheveux, etc...

Je pris donc mes jambes à mon cou en partant loin de ces pratiques sectaires terroristes et appris plus tard que le premier poseur de bombes s'était fait sauter involontairement en même temps. Il n'avait pas pensé à mettre le minuteur à l'heure d'été. Erreur fatale. Une déclaration télévisée d'hommes cagoulés mais ayant décalottés celles-ci pour laisser apparaître leur crâne et donc leur revendication, avait eu lieu. Etant les seuls responsables de la fin tragique du poseur de bombe, ils déclarèrent tout de même étrangement d'une seule voix empreinte de colère contenue: « *On va le venger!* ».

A un cheveu de baisser les bras...

Pourtant j'étais déterminé à ne pas me laisser abattre. Je développais donc une théorie exceptionnelle sur la beauté. J'ai d'ailleurs écrit un E-book (un livre électronique, marché extrêmement florissant et qui permet de rester anonyme, donc de ne pas montrer sa calvitie...). Je vous livre ici mes résultats en exclusivité.

Je voulais moi aussi être admiré et regardé tout comme ces personnes à cheveux. De grands hommes chevelus ont par ailleurs confié qu'ils n'avaient commencé à avoir du succès seulement lorsque leurs congénères du même âge avaient débuté leur chute de cheveux. Moi aussi, je voulais sentir ce regard d'envie et de désir des femmes qui nous croisent. Moi aussi.

Déduction logique: être beau est une affaire de génétique selon vous? Quelque chose d'irréversible et auquel seule la chirurgie esthétique peut encore quelque chose? Et bien, je suis désolé de vous l'apprendre (quoique désolé ne soit pas le terme approprié pour une bonne nouvelle), mais il n'en est

rien. Vous vous trompez même lourdement. Tout n'est qu'affaire d'apparence. Prenez quelqu'un à poil et foncièrement moche. Mettez lui des vêtements de marque et une coupe à la mode, et il est très probable qu'il aura un succès très inattendu auprès de la gente féminine. De la même façon, prenez Leonardo Di Caprio, au charisme sexuel ambiguë et discutable, et décapez son crâne sur le milieu de la tête de façon à lui offrir une tonsure monastique, et vous en faites un individu sur lequel peu de femmes se retourneront. Si tant est qu'il y en est...

La mode fait l'homme? Oui. Le cheveu fait l'homme? Tout aussi vrai.

Peut être la mode va-t-elle réhabiliter le chauve au sein de la société capillaire? En regardant les nouvelles tendances des coupes à la mode, je me surprends à rêver d'un monde où la calvitie serait la norme du beau. Cheveux rasés devant, le reste groupés sous un tas de gel vers l'arrière version David Beckham, cette nouvelle coiffure tendance «*Chaud devant: calvitie précoce en approche*» m'offre un tout petit espoir... Dommage que cela ne dure pas.

La lassitude eut finalement raison de mon moral. J'étais désespéré. J'ai donc employé les grands moyens puisque les traitements, qu'ils soient oraux ou locaux, ne pouvaient plus arrêter l'hémorragie capillaire dont j'étais la victime. Puisque mes poils du crâne s'en vont, ce sera moi qui irai à ces poils si rares. Je me décidais donc pour le port d'un... toupet. Toupet est le nom générique pour perruque, moumoute et autres sobriquets... Aujourd'hui, il s'agit presque, lorsqu'on en met le prix, d'une prothèse. Une véritable seconde peau de tête sur laquelle sont juchés des cheveux plus vrais que nature. La première fois que je me suis réveillé d'une sieste sans l'avoir ôté, je me suis mis à hurler devant la glace, ne me reconnaissant pas. Les autres non plus d'ailleurs. Les inconnus ne me reconnaissaient plus. Etrange comme sensation. Celle d'être quelqu'un de regardé. J'existais à nouveau aux yeux des autres, et donc de moi même. J'étais. J'ai des cheveux donc je suis. Cependant, un jour, le mal se déclara. Un matin comme tous les autres, je me levais et je découvris avec incrédulité ma première impression. J'étais devenu rouquin! Mes cheveux avaient repoussé, et pourtant je ne portais pas ma perruque. J'arborais une chevelure très courte mais crépue, d'un rouge vif. Après quelques instants de doute, je m'essuyais les yeux et découvrait avec horreur que la réalité était bien pire car mes nouveaux cheveux me démangeaient fortement. Ce n'était pas de nouveaux poils crâniens qui avaient poussés, mais une véritable éruption cutanée qui s'était développée sur toute la surface de ma tête. J'avais fait une allergie au gel servant de support stable à la moumoute. Comment allais-je faire. Étais-je donc condamné à revivre l'anonymat et la stigmatisation d'une vie sans cheveux? Quel était mon destin? Comment pouvait-on avoir un destin en étant chauve? La destinée n'était-elle pas écrite dans le cheveu, symbole de l'ADN masculin?

Dernier recours : les implants. D'abord réticent en raison d'un certain aspect robotisant, je me suis laissé convaincre par mes derniers cheveux implorant de la compagnie dans le désert de la

calvitie où ils tentaient de survivre. Tout doucement, mes cheveux ont repoussé, et chirurgie après chirurgie, douleur après douleur, euro après euro, mes cheveux sont d'autant réapparus que mon argent a disparu. Mais qu'importe, le résultat est là, sans allergie ni conservateur, de vrais cheveux, certes peu, mais tout de même, une vraie chevelure recouvrant mon pauvre crâne meurtri par tant d'opérations successives.

Moins spectaculaire que la perruque, les implants m'offrent tout de même une vue agréable sur le peu de dignité qu'il me reste, quelques milliers de poils se dressant fièrement tels les membres du comité de Guillaume T.. Une crinière pour la virilité, une chevelure pour la dignité...

Dieu est chauve?

Je pensais que mon calvaire devait s'arrêter là. Pourtant, au fond de moi, j'avais un étrange sentiment de synthétique dont le goût était loin d'être agréable. Une nuit, au fin fond d'un rêve dont la bêtise sans égal surpassait tout ce qu'un idiot comme moi pouvait imaginer, une étrange silhouette âgée et imposante fracassa les images absurdes qui se succédaient et se mit à me parler.

- *« Bonjour, monsieur.*
- *Bonjour, euh, qui êtes-vous?*
- *Je suis dieu, voyons.*
- *Dieu? Mais, sans vouloir vous offenser, vous êtes chauve?*
- *Et alors? Dieu n'a-t-il pas créé l'homme à son image, si l'on en croit les saintes écritures?*
- *Oui, mais...*
- *Mais quoi? Tous les hommes ne perdent-ils pas leurs cheveux tôt ou tard?*
- *C'est exact.*
- *Vu mon âge, il est donc tout à fait logique que je n'aie plus un seul poil sur le caillou.*

- ... c'est dingue, dieu est chauve!
- Eh oui, mon bonhomme. Et vous croyez que je suis le seul dans ce cas, là haut?
- Comment cela?
- Tu crois que j'aurais laissé quelqu'un ouvrir la mer morte en mon nom en risquant d'avoir les cheveux qui frisent? Cela n'aurait pas été très crédible.
- Vous voulez dire que Moïse... ?
- Bien entendu. Et mon fils, alors? Pensez un peu à la chute de cheveux héréditaire?
- Non... Jésus?
- Non, mon fils caché.
- Vous avez un fils caché?
- Mais non abruti, je me fiche de vous. Bien sûr Jésus.
- Mais... et les représentations picturales? Cette longue chevelure?
- Les humains ont leurs clichés, on ne peut pas vraiment leur en vouloir. Bref, ce soir je suis ici pour vous, monsieur.
- Pour moi?
- Vous aimez me faire répéter, décidément! Croyez-vous que je n'ai que cela à faire?
- Non, non. Poursuivez.
- Bien. Faisons bref. Vous gaspillez votre vie en futilité. On ne juge pas un homme à ces cheveux. Sinon, que penserait-on de Bouddha?
- Vous? Vous croyez en Bouddha?
- Il me demande si je crois en Boudha! C'est un bon ami à moi, je ne peux que croire en son existence.
- Incroyable!
- Rappelez-vous. Vous n'êtes que ce que vous décidez d'être ».

Réveillé en sursaut, je me levais et me traînais vers la salle de bain. Une fois devant la glace, je pris ma tondeuse à cheveux et me rasais le crâne. Puis, je me regardais longuement, sans penser au temps qui s'écoulait. Soudain, je me souris et j'en fus heureux.

LA CIOTAT, le 19 février 2007.

A la recherche du thon perdu...

« C'est lui, c'est lui, il arrive! Regarde, regarde! Non, mais mate moi un peu ce look! ».

Ils parlent à mi voix mais pourtant tout est clair dans mes propres oreilles. Je suis pourchassé. Où que j'aïlle, quoique je fasse, quoique je mette, ils me guettent.

Je suis moche. Je n'ai rien demandé, c'est apparemment la nature qui a décidé de me faire bénéficier de ce traitement de faveur. Il paraît que les moches ont des vertus cachées. Des beautés intérieures. Elles doivent être rudement bien cachées dans mon cas, parce que de mon point de vue qui est tout de même plus proche que celui de n'importe qui d'autre, je n'ai toujours rien trouvé!

Être moche, ce n'est pas drôle tous les jours, vous pouvez me croire. Chaque relation humaine, chaque interaction sociale est entâchée par un facteur non négligeable : mon physique. Je suis un véritable repoussoir. Même les insectes ne daignent pas se poser sur moi. Les mouches m'évitent, préférant les excréments, dont l'apparence doit leur paraître plus agréable. Les moustiques ne me piquent pas, ne me jugeant pas à leur goût eux non plus. Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'on m'aime? Comment voulez-vous que mes congénères reconnaissent en moi quelques traits humanoïdes qui me rapprocheraient d'eux?

Suis-je si moche que cela? A vous de juger. Regardez-moi : j'ai des lunettes qui font apparenter mes yeux à deux poissons rouges barbotant au beau milieu d'un bocal. Des cheveux qui ne se décident pas à choisir leur camp : frisés ou raides. Un visage se confondant aisément avec un clavier d'ordinateur dont les touches alterneraient joyeusement entre le blanc et le rouge. Ah! L'acné. Quel nom étrange pour une prolifération de plaies boursoufflées remplies de pus d'un blanc immaculé! Acné. Le cauchemar des adolescents, le calvaire des hommes calculettes. Ma croix, en somme. Poursuivons, voulez-vous. Mes traits de visage se perdent donc parmi la multitude de petites collines rouges et blanches émergeant à sa surface. Je suis maigre. Pas si mal? Non, ce n'est pas un avantage lorsque l'on a les jambes qui font ressembler des allumettes à des bûches de chêne massif en comparaison. Ou bien quand les bras ne semblent pas avoir compris qu'il y a un énorme bénéfice, ne serait-ce qu'esthétique, à fabriquer du muscle. Ou quand on peut aisément remplacer soi même les squelettes de la faculté de médecine lorsque l'on ose se mettre torse nu!

Du reste, je ne me préoccupe pas de mes vêtements, je laisse au hasard cette corvée éreintante qui m'obligerait à me lever au moins dix minutes plus tôt chaque matin. Les couleurs ne sont pas toujours d'accord entre elles, mais qu'importe, le résultat est toujours spectaculaire. Je fais un triomphe. Tout le monde est unanime pour me décerner le prix du mauvais goût, le prix de la pire gueule, le prix du pire physique. Un groupe de ma classe a même inventé une cérémonie très

officielle pour me décerner tous ces prix incroyablement méritoires.

Je ne me regarde plus dans les glaces. À quoi bon? Les meilleures glaces sont ces yeux qui me scrutent en ricanant. Ces visages souriant et si prévenant à mon égard... Partout où je vais, je ne passe jamais inaperçu. Je suis l'attraction du jour, de l'heure, de la minute. Je suis le numéro préféré de la fête foraine nommée collège.

J'arrive. C'est le silence à mon approche. Puis, comme dans tout spectacle, le tonnerre d'applaudissements succède à la prestation de l'artiste, avec des rires étouffés, terriblement audibles pour moi. Des rires pouffés, des rires plus francs, des fous rires. Bref, toute la panoplie qui sied à un véritable cabaret. Je suis le clown de service, et je suis payé en insultes, en moqueries, en sobriquets ou parfois en coups. Je suis quelqu'un de riche, vous savez, avec toutes ces récompenses. Vous vous souvenez, la richesse intérieure est la rançon de la laideur...

En famille, c'est la même chose, mais d'une manière différente. Plutôt que de dire clairement les faits, on préfère mentir par omission. « On » est effectivement un con qui ne dit pas son nom, pour la bonne et simple raison que « on » est tout le monde et personne à la fois. Alors on ne me dit pas que je suis laid, on préfère ne rien me dire. Généralement, lors des dîners de famille, les gens se font la bise en passant d'une joue à l'autre, agrémentant ce contact obligé par quelques réflexions bien senties. « *Grégory, salut mon grand!*

Martine, bonjour princesse, tu vas bien?

Stéphane, qu'est-ce que tu es devenu mignon!

Gérald... Ahhhh... ». Vous l'avez deviné, Gérald, c'est moi.

Je suis un thon. Pas l'animal, le qualificatif. Je ne sais pas pourquoi le thon est en langage argotique la représentation de ce qui n'est pas beau. Je pense qu'il s'agit de la taille, le thon n'ayant pas la taille mannequin, évidemment. Ce qui est ironique dans mon cas réside dans le fait plus que paradoxal que je suis loin d'avoir des problèmes de poids. Il m'arrive même de souhaiter en avoir.

Certains docteurs bien pensants ont mis au courant mes parents : je fais de la boulimie. Ils n'ont pu s'empêcher de rire aux éclats. Comment cela se pourrait-il avec un tel physique? Petit cours de nutrition : toutes les personnes qui continuent de manger sans avoir faim sont, par définition, boulimiques. Or, je suis la caricature du boulimique poussé à l'extrême parce que je n'ai jamais faim quand je mange. Je mange pour changer d'apparence. Aider mon corps à réussir l'impossible : recouvrir mon squelette de graisse pour donner du relief à ma silhouette, à ma vie...

- « *Salut Boniol*. Ricanements.
- *Mon prénom, c'est Gérald*.
- *Excuse*. Rires étouffés. *Salut Gérald*.
- *Salut Ludovic*. Soupir.
- *Tu t'es bien sapé aujourd'hui, dis moi*. Nouveaux ricanements.
- *Ah bon?*
- *Oui. Tu vois une fille ce matin ou quoi?* Quelqu'un éclate d'un rire bruyant et se retourne, découvrant son dos et la dernière marque à la mode inscrite dessus.
- ...
- *En tout cas, t'as un goût extraordinaire. T'as pensé à poursuivre tes études dans la mode?*

Le jeune homme qui me fait face tient son sérieux de manière admirable. Il sait que de cela dépend la crédibilité de sa blague. Il a du talent, c'est certain.

- *Je vais y réfléchir. Merci pour tes compliments*.

Que pourrais-je dire d'autre? L'insulter? Je me mettrais à bafouiller et à bégayer.

Lui rentrer dedans la tête la première? Qu'est-ce que je pourrais y gagner? De nouvelles cicatrices embellissant ma face de pet? De nouvelles raisons de m'insulter? Ludo fait trente centimètres de plus que moi et s'il me touche je m'envole comme un fêtu de paille en pleine tornade.

Pendant qu'il retourne, roulant des mécaniques, vers sa bande de potes dégénérés, je me dis qu'en plus d'être moche, je suis lâche, sans intelligence ni répartie. Et tous les jours, à chaque instant, il y a évidemment un individu habillé à la mode et ressemblant aux caricatures de beau gosse posant dans les magazines, pour lancer des vanes au pauvre quasimodo que je suis. D'ailleurs, je suis quasi pas à la modo, plus que quasi modo. Parce que c'est dingue à quel point je me fous de toute mode vestimentaire. En fait, je me fous de tout ce qui touche à mon apparence. Peut être même que je me fous de tout.

Je me demande souvent pourquoi on s'en prend toujours à moi. Je suis moche, d'accord, mais quand même. Quand je regarde autour de moi, je vois bien que les gens ne sont pas tous des gravures de mode. Il y a aussi beaucoup d'abrutis qui disent des choses qui sont loin d'être drôles et pourtant, étrangement, tout le monde autour d'eux rit aux éclats. Et je ne compte pas les multiples défauts de tout un chacun que je n'énumérerais pas par manque de place et de temps...

Alors, pourquoi? Pourquoi moi? Ou plutôt pourquoi que moi?

Il s'agit d'une véritable persécution. Une chasse aux sorcières où je suis la seule sorcière, très moche, je vous l'accorde. Y'a-t-il quelque jouissance à retirer de l'acharnement sur une personne aussi faible que moche? Oui, sans aucun doute. Quand on vit ma vie, cela ne fait plus aucun doute.

L'être humain aime donc faire le mal? Blessé procure-t-il autant de plaisir? L'agresseur se rend-il compte des dégâts occasionnés sur l'agressé?

Je ne peux pas répondre à toutes ces questions. Mais je peux vous confier les miennes.

J'ai mal. Tout le temps, j'ai mal. Constamment, je souffre. Chaque fois que je sors dans la rue, que je croise quelqu'un ou qu'il y a une possibilité d'être vu ou regardé, je me sens comme écrasé par une gravité mille fois supérieure à celle de la Terre. C'est normal, parce que je ne suis plus sur cette planète. Je suis sur Laideur, ma planète natale. Tous les autres sont normaux, moi non. Les jours de ma vie se succèdent sans que je ne puisse avoir de contrôle sur eux. Je n'aime pas ma vie. Je ne m'aime pas. Mes journées sont partagées entre l'évitement de la lente accumulation d'humiliations et l'anticipation de ces humiliations. Je suis un déchet. Je le sais, je le sens. Tout concourt à me le rappeler. J'ai si mal dans mon cœur parce que rien ne correspond à ce que j'aimerais être. Chaque matin est une corvée. A chaque fois, je me lève pour affronter mes bourreaux qui me lamentent encore et encore. Et tel un masochiste terriblement dépendant de ce statut, je m'acharne à me relever pour subir le même châtement épuisant. Mon seul espoir est d'attendre le week end qui voit la fin de cet éternel recommencement et me permet de rester à l'endroit qui m'est le plus confortable : mon lit. Mes rêves sont le seul exutoire qui me reste. Dans mes songes, je frappe, je réponds, je massacre mes agresseurs.

Dans mes rêves, je suis blond aux yeux bleus façon Leonardo Di Caprio mais avec un nom moins compliqué.

J'ai le physique de Brad Pitt et l'intelligence d'Einstein et de Newton réunis.

Dans mes rêves, je plais aux filles.

Elles sont à mes pieds et se damnent pour un seul regard de ma part.

Je domine le monde que j'ai créé et mes camarades de classe sont mes esclaves auxquels je ne laisse pas une seconde de répit.

J'ai un empire sur lequel je règne grâce à un argument d'autorité : je suis beau, et j'emmerde le monde de par cet état de fait.

Il y a une nouvelle élève dans ma classe. Elle est jolie tout plein. C'est rare que je remarque une fille parce que généralement je garde la tête courbée et le regard fixé sur le sol qui déroule les pas qui me mènent à ma crucifixion journalière. Mais aujourd'hui, j'ai levé cette vilaine tête. Car on m'a dit quelque chose de magique. « *Pourquoi t'as l'air tout triste?* ». J'en ai eu les larmes aux yeux.

Même ma propre famille n'avait jamais remarqué à quel point j'étais malheureux. Elle, en a été capable dès notre première rencontre. Je crois que je suis tombé amoureux. C'est pas de chance que je sois moche. Je me retourne souvent pour la regarder lorsque l'on est en classe. J'ai l'impression que je me fais des films tout seul, avec réalisation, effets spéciaux et scénario, parce que je jurerais qu'elle me regarde aussi. Parfois, on dirait même qu'elle me sourit. Je sens mon coeur battre pour la première fois de ma vie. Je... je suis heureux. C'est ça, je dois être amoureux.

A la récré, j'entends les discussions de part et d'autre. Les garçons font des paris sur lequel d'entre eux aura le premier le numéro de téléphone de la fille qui vient d'emménager dans notre classe.

- *« Alors, tu m'as pas répondu.*
- *Quoi? Sa voix surgissant dans mes pensées m'a pris au dépourvu.*
- *Pourquoi est-ce que t'es tout triste?*
- *... Pourquoi est-ce que tu me parles?*
- *Tu veux pas?*
- *Pourquoi je voudrais pas?*
- *Peut être tu préfères être seul.*
- *Non.*
- *Alors?*
- *Alors quoi?*
- *Pourquoi t'es malheureux?*
- *Je sais pas.*
- *T'as bien une idée, non?*
- *Je sais pas.*
- *Ben tu sais pas grand chose!*
- *...*
- *Oh, non! Tu recommences ta tête toute triste!*
- *Elle est comme ça ma tête.*
- *Ah, oui? Souris, pour voir.*
- *Comme ça?*
- *Là, on dirait que t'as mangé du riz tous les jours pendant un mois! Ah, voilà, ça c'est un sourire sincère! Ben, t'es tout chou quand tu souris!*
- *... Pourquoi tu me dis ça?*
- *Parce que c'est vrai, pardi!*
- *... C'est les autres qui t'envoient, c'est ça?*
- *De qui tu parles?*
- *Allez, avoue! Je les connais, ces compliments qui puent l'hypocrisie! ».*

Et elle est partie. Je ne sais toujours pas si c'est parce que j'avais tort ou raison dans ce que je lui ai dit. Toujours est-il qu'elle est venue me voir à la sortie.

- *« Viens avec moi.*
- *Pourquoi faire?*
- *Je t'invite chez moi.*
- *Qu'est-ce que c'est que cette idée tordue? Qu'est-ce que vous avez manigancé tous ensemble?*
- *J'ai compris. Beaucoup sont venus me voir après que je t'ai parlé. Ils m'ont demandé pourquoi je discutais avec toi, le ringard de la classe.*
- ...
- *Je comprends, tu sais. On m'a aussi persécutée.*
- *Toi? Tu me dis des sottises.*
- *Non. J'ai pas toujours ressemblé à ça. Allez, viens. Je vais t'aider ».*

Je suis. Pour la première fois de ma vie, j'existe. Je m'attarde devant la dernière glace du magasin qui jouxte l'enceinte du collège. J'ai les cheveux raides, même si cela n'a pas été sans mal. Disciplinés, avec de l'effet mouillé savamment réparti. Je ne m'habitue pas à l'absence de mes verres de lunettes. Pourtant, je vois aussi bien... ou presque! Elle m'a prêtée des lentilles après m'avoir confié, devant ma réticence, qu'elle en avait elle aussi. Mes yeux sont noisettes. Je ne m'en étais jamais aperçu. Son soin peau jeune, combiné à du fond de teint masquent remarquablement bien mes immondices. Tant et si bien que je n'ai plus rien de commun avec les touches d'un appareil multimédia. Je distingue les contours de mon visage. Ils n'ont rien de grossier. Au contraire. Elle m'a acheté des baggys pour tromper ma maigreur et des tee shirts profitant de ma taille pour la mettre en valeur. Elle y a ajouté une chaîne en argent très mode, puis m'a souhaité bonne chance et m'a dit à tout à l'heure.

Je marche et, chose incroyable, des filles me regardent. Non pas pour se moquer, mais pour contempler quelque chose qui semble à leur goût. Ce quelque chose, c'est moi. J'arrive en direction de la troupe de mes ennemis, ma classe.

Je sais une chose, à présent. La vie vaut d'être vécue au moins pour cet instant.

La bave ne coule pas aux commissures des lèvres des garçons, mais c'est tout comme. Les sentiments de surprise et de colère inexplicée mêlés, les filles se surprennent à ne pouvoir détourner leur regard de ma personne. Est-ce que je rêve? Je ne pense pas. J'aperçois Ludo. Je le

vois venir vers moi, la haine à la bouche, prêt à vomir des insultes, histoire de briser le rêve réel qui se concrétise enfin. Mais une main le repousse. « *Pardon, Ludovic! Tu permets que je dise bonjour à mon petit ami?* ».

Et elle m'embrasse. Un vrai baiser. Comme au cinéma.

Depuis ce jour, je sais que la beauté est une affaire d'opinion et de subjectivité. Je sais que tout le monde est beau parce que tout le monde est laid. Je sais que la beauté ne tient qu'à un fil, et que ce fil ne peut être déroulé que par son pendant féminin, une fil-le. Être beau, c'est se trouver beau. Et pour cela, il suffit de trouver le bon miroir.

La Ciotat, le 10 février 2007.

Hé petit !

« *Suivant.* »

« – *Hé ! J'ai dit suivant, il entend pas le monsieur ?*

– *Mais ... madame !*

– *Y'a pas de madame, vous la voulez votre baguette oui ou non ? Vous avez pas vu la queue qu'y a ? Vous croyez que j'ai que ça à faire ! ?*

– *Mais ce n'est pas la question madame, mais ...*

– *Mais quoi ?*

– *Mais voyons, il y a quelqu'un avant moi ! »*

En effet, si on était observateur, ce qui n'était vraisemblablement pas le cas de cette dame, on pouvait voir presque la moitié d'une tête émerger du comptoir. Ma tête en fait. Généralement, ni celui qui me précède, ni le suivant, ne me voit, me calcule ou même m'entr'aperçoit. La plupart du temps, on pense que j'accompagne quelqu'un, ou alors on ne pense rien car je suis invisible. C'est à croire qu'au dessous d'un mètre soixante, vous disparaissiez du radar des personnes de la vie quotidienne. Le champ de vision humanoïde semble décidément très restreint !

Bon, si on revenait aux deux campaillettes et aux trois brioches que je devais acheter pour maman ! Hé, Ho ! « *Hé Madame ?* ». Parce qu'évidemment la boulangère en question était partie dans des blagues sans fin ni début avec son interlocuteur et avait oublié que ç'aurait dû être moi qui devais converser avec elle. « *Hé Madame ?* ». Elle me répondit : « *Hé petit !* », sur le même ton tout en rigolant d'un air pincé, flattant elle même son égo d'avoir trouvé une blague aussi drôle. « *Petit* » ... Quel horrible mot a-t-on trouvé là pour désigner enfants et jeunes de petites tailles... *Petit*. Est ce moi ou est-il insupportable, voire même agressif pour l'oreille ?

« *Alors, qu'est ce qu'il veut l'ptit gars ?* ».

J'avais 11 ans et j'avais supplié ma mère de ne pas m'envoyer chercher le pain. Elle pensait que c'était par timidité et voulait m'aider à la vaincre. Geste louable... mais totalement stupide ! L'idéal type de la connerie parentale. Je ne voulais pas y aller car je savais comment cela allait se

passer et je savais comment cela allait se passer car cette scène se répète en boucle à l'infini dans ma vie quotidienne. Avec quelques variantes évidemment. Soit on ne se rappelle plus de moi et l'on exige que je paye alors que ma mère est une habituée et ne m'a pas laissé un centime. Soit on ne me voit pas et ceci constitue l'humiliation publique garantie... D'une manière générale dans ces cas là, j'attends que l'on me remarque, ce qui peut prendre quelques secondes, ou des minutes entières... voire des heures !

Historique de ma petitesse...

A plusieurs reprises, mes parents eux mêmes m'ont oublié tant ma taille et ma présence sont insignifiantes. Combien de fois ai-je entendu dans un haut parleur : « *Le « petit »* (argh, petit, grrrrr ...) *Nicolas ne retrouve plus ses parents. Il est très « petit »* (sic !), *alors ne le laissez pas seul trop longtemps »*.

Une autre fois, je voulais rendre service en ramenant le caddy et... vous devinez la suite? Exact : mes parents sont partis sans moi et ne se sont aperçus de mon absence qu'à mi-chemin de la maison... Et ce n'est qu'une anecdote parmi d'autres.

Si cela ne vous suffit pas, je peux aussi vous mettre au courant d'un autre fait remarquable par son énormité et donc son contraste avec ma taille : mes parents et la boulangère ne sont pas les seuls à souffrir de myopie sélective me concernant. Une fois, ce fut l'école entière. En effet, un collègue de classe (de petite taille, lui aussi... Qui se ressemble et se côtoie souvent, s'assemble encore plus souvent !) et moi même jouions dans un petit (on ne se refait pas) coin (toujours pas grand quoi) de la cour (l'espace trop vaste en comparaison du notre au centimètre carré nous faisait sans doute peur). Quand soudain, telle une goutte d'eau au beau milieu de la Mauritanie, je me retrouve seul avec mon petit (re sic !) compagnon de jeu... Seul. Plus un enfant qui hurle et qui joue dans tous les sens, plus un instituteur pour nous hurler dessus encore plus fort, plus une « tata » (incroyable ce nom donné au personnel d'encadrement féminin surexploité de l'école, non?) qui passe la serpillière. Plus rien. Le néant. Seul. Flippant, je l'avoue. Toute l'école était partie en sortie, ma mère y compris, en tant qu'accompagnatrice... en nous laissant choir pour ainsi dire. Infiniment petit, infiniment seul...

Si être petit m'a servi à quelque chose, c'est bien dans les arts martiaux. Car cela m'a valu des morceaux de bravoure titanesques tournant à mon avantage, en partie parce que d'être plus près du sol que n'importe qui peut (eh oui !) parfois aider.

INTERMÈDE « PREMIER MEILLEUR JOUR DE MA VIE »...

Le premier moment merveilleux que j'ai vécu s'est passé à ma première compétition de judo. A bien y réfléchir, ce fut peut être le seul.

J'étais terrifié car je voyais les participants potentiels évoluer autour de moi, me répétant que je n'étais pas de taille contre ces gros bonhommes qui dépassaient de loin le poids autorisé par ma faible imagination. En effet, je ne connaissais rien à cette époque sur les catégories de poids, ce qui ne fit qu'accroître mon angoisse, mais, pire que tout, j'avais peur de décevoir mon père. Un père qui croyait tant dans les capacités d'un fils qui se demandait souvent pourquoi...

Ce fut une réelle surprise quand on me présenta mes adversaires. Tous à peu près du même gabarit que moi, bien qu'un peu plus trapu et plus grand, ma taille étant une fois de plus un inconvénient majeur sur lequel nous allons éviter de nous étendre ...

Le reste? Un rêve. Un « *petit* » rêve, évidemment, mais un rêve tout de même.

Tous mes combats se déroulèrent sur la musique et la chanson (dans ma tête, bien sûr, pas dans le dojo ! !) d'une série télé dont je ne me rappelle plus le nom. Genre bioman, ou X-or. Enfin, un truc qui met du baume au coeur, et de la motivation à notre volonté! J'ai enchaîné les combats un à un, et à ma grande surprise, je les ai tous gagné. Et facilement s'il vous plaît. Je sais, je ne suis pas très modeste sur ce coup là, mais cet événement est une de mes grandes fiertés. Le dernier combat fut beaucoup plus serré, mais je remportai tout de même la victoire de la rapidité sur les centimètres. Celle de la petitesse sur la taille. Cela n'a pas été sans mal... Ni lui ni moi ne parvenions à trouver de faille. Cependant, je sentais mes forces diminuer et les siennes rester constantes. Il était plus puissant que moi et ma résistance atteignait ses limites.

L'infiniment petit contre l'infiniment grand... Je jette un coup d'oeil rapide au chronomètre. Une dizaine de secondes... L'infiniment petit... L'arbitre arrête le combat quelques instants parce que je suis sorti du tatami. Avertissement. L'infiniment petit...

« *Adjume!* ».

Mon géant adversaire se jette sur moi. Je ne fais que m'accroupir. Devenant presque insaisissable étant donné ma taille, le mastodonte se trouve totalement déséquilibré. Je n'ai plus qu'à saisir sa manche, son col et à accompagner son mouvement. L'union fait la force. L'alliance de ma taille, de la gravité et de ma faible puissance de traction le font atterrir à plat dos dans un « pan » retentissant.

« *Ippon* ».

Quand l'arbitre me soulève le bras, signifiant ma victoire, j'entends le public en liesse qui m'applaudit. A cet instant, je suis un Titan.

Et c'est ainsi que mon père se plaît à répéter que je vainquis le futur vice-champion de France... euh, champion de France sept ans plus tard tout de même! De là à dire que j'avais le niveau d'un futur

champion de France, il n'y a que quelques kilomètres que mon père parcourt allègrement. Ce fut magique, une expérience unique, où je compris ce que la compétition, et surtout la victoire, peut apporter comme joie, même si elle n'est que momentanée. Car malheureusement, une fois cet instant passé, on retombe dans la routine. Parce que dès que je sors du dojo, où la taille n'est plus un critère de jugement, quelqu'un est toujours là pour me dire : « *T'as pas l'heure, petit ?* ».

Petit à petit... on reste petit!

Je suis petit. Je n'y peux rien, je ne l'ai pas choisi. J'ai tout essayé pour tenter d'aider ma croissance qui semble une flemmarde invétérée. Quand j'étais petit... enfin je veux dire très petit... bon, on va dire très jeune, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, on me répétait constamment : « *Si tu veux grandir, petit, il faut que tu manges de la soupe!* ». Je ne souligne même plus le petit dans la phrase... Et voilà que les premières années de mon existence, je suis donc devenu un avaleur de soupe sans limite. Sans limite, mais aussi sans résultat.

Je me suis donc documenter sur la croissance. Devant les limites évidentes de la science physique dans ce domaine, je me penchais vers une science proche du mystique. J'ai ainsi lu quelque part que certains basketteurs parvenaient à des tailles les faisant ressembler à Gulliver aux yeux de Liliputiens dans notre genre. Certains d'entre eux utilisent des techniques peu orthodoxes. L'une d'entre elles consiste à se laisser pendre par les bras à une barre fixe, les jambes dans le vide, des poids plus ou moins lourds attachés à celles-ci. Je ne vous raconte pas la surprise de mes parents quand ils m'ont découvert ainsi, rentrant du supermarché. Ma mère a hurlé en lâchant les sachet de commissions. Croyant à une tentative de suicide, elle s'est jetée à mes pieds en pleurant. Mon père a grogné comme un ours et, pour tenter de me ranimer, m'a balancé une giffle digne d'une patte de l'animal du même nom. Cependant, me ranimer était chose faite puisque j'étais parfaitement conscient dès le départ. Bref, il a fallu s'expliquer. Les parents ont cherché des solutions.

Je suis donc allé voir un psy. Il m'a raconté qu'une personne ne se juge pas à sa taille. Je lui ai répondu : « *Moi, je veux bien vous croire, mais c'est à eux dehors qu'il faut l'expliquer!* ». Après quelques mois d'essais infructueux, un membre de notre famille nous a parlé d'une méthode extraordinaire à base d'injections d'hormones qui donnait des résultats époustouflants et assurés. La réaction de mes parents fut sans appel : « *Il doit essayer de vivre avec* ». Comprendre « avec » sa

taille, ou plutôt sans... Sur le moment, je les ai maudits. Aujourd'hui, je les bénis. Les hormones étaient prélevés sur des cadavres et tous ceux qui ont bénéficiés du traitement sont morts dans d'atroces souffrances: la maladie de Crosef Jacob. J'ai compris une chose évidente et bête : mieux vaut être petit que mort.

Petit homme, petit statut?

Je suis petit. Je reste petit, donc. Pourtant, mon père est mon total opposé. Je me suis souvent demandé si j'étais vraiment son fils. Il est immense, je suis minuscule. Il a de gros os, les miens sont fins comme du cristal. Il a une masse musculaire développée, la mienne, je me demande si elle se développera un jour. C'est étrange, car généralement, la progéniture a tendance à dépasser en taille la génération antérieure. Surtout dans le cas des mâles. Sans commentaire... Enfin, il a un coeur gros comme ça... et je pense que moi aussi. Comme quoi, un gros coeur peut aller aussi bien sur une grande personne que sur une « biiiip » (je m'excuse mais je préfère censurer le mot!).

On pourrait faire un sondage, je suis certain d'avance du résultat. Lorsque l'on me décrit, le même qualificatif revient sans cesse: « *Petit* ». J'ai droit à une description très détaillée comme: « *Tu ne vois pas qui c'est? Mais si, le petit là* », ou encore « *Comment il est? Il est petit, tout petit. Très sympathique, mais petit* ». Je pense que l'analyse est superflue. Notez tout de même le « *mais* », qui nuance l'adjectif positif « *sympathique* » par mon handicap de taille. « *Petit* » vient tout le temps comme mon statut premier, mon statut de base, immuable, permettant aux gens d'offrir des repères descriptifs solides et tangibles.

« Tu ne peux pas te tromper, c'est le plus petit! ».

Petit, mais à la hauteur

Je suis donc petit et je le resterai peut-être.

Mais qu'importe, j'ai trouvé mes héros en Dany De Vito, Muggsy Boggs ou encore Bruce Lee. La taille n'a pas été leur handicap. Au contraire, ils ont réussi le tour de force d'en faire un atout, un allié. Il est temps que pour moi aussi, cette petite taille devienne l'expression même de mon caractère.

Désormais, je suis petit et je l'assume. Je me fais violence à chaque fois parce que je ris de moi même et de ce qui m'apparaissait autrefois comme un défaut, et cette auto dérision engendre étrangement l'adhésion des gens qui m'entourent. On aime les personnes qui savent se moquer d'elle même, qui se montrent telles qu'elles sont, sans superficialité aucune. J'ai aussi développé toutes les qualités physiques qui m'avantagent dans mon physique : rapidité, équilibre, stabilité... Ainsi, quand on me dit lors d'un match de basket : « *Eh ben, qu'est-ce que t'es petit!* » Je réponds tout simplement: *Eh ben, qu'est-ce que t'es lent!* ». Puis je lui pique le ballon sans crier gare.

J'ai ainsi étudié toutes les situations possibles pour avoir une répartie impeccable et renvoyer la balle d'insulte à quiconque oserait m'attaquer sur ce terrain. Si c'est le cas, je me réapproprie sa blague et le laisse au dépourvu, totalement désarmé.

Car lorsque l'on assume sa différence, notre différence devient notre arme.

On est invulnérable.

Et de petit, on devient grand.

LA CIOTAT, le 14/02/2005

Je hais donc je suis...

1.

Je suis dans ma voiture et je commence à m'impatienter. Des embouteillages, encore et encore... Qu'est ce qu'il peut y avoir de voitures... A quand l'embouteillage final? Tiens, l'une d'elle me double par la droite pour tenter de se rabattre au dernier moment sur ma file. Coup classique. Elle croit sans doute que personne n'y a jamais pensé. Vous connaissez le point commun des automobilistes ? Ils pensent tous qu'ils sont intelligents et pire encore, ils pensent tous être de bons conducteurs, ou en tout cas meilleurs que les autres. Exaspérant. Encore un autre qui se faufile sur ma droite. La voie se rétrécit et je ne le laisse pas passer. Pourquoi ? Je n'en ai pas envie tout bonnement. Je le bloque volontairement en l'empêchant de passer. Il klaxonne, s'énerve, je le vois s'agiter dans mon rétroviseur comme un personnage de dessin animé sur un I pod. Finalement, un instant de distraction de ma part lui permet de faire une accélération et il me double en touchant mon rétro. Il continue son raffut mais il n'a pas prévu une chose : que la file de voiture s'arrête et qu'elle ne lui fasse sans doute rater le prochain rendez vous sur son calepin. Ou son match de foot, qui sait? Il est devant moi et se met à injurier les voitures qui sont à présent devant lui. Je sens en moi bouillonner une colère trop longtemps contenue. Car contrairement à mes congénères, je laisse aller mes émotions, spécialement quand elles sont destructrices parce que je sais d'expérience que se contenir et enfouir en soi des sentiments violents et puissants finit par nous auto-détruire. Je sors tranquillement de ma voiture dont les vitres sans teint m'ont permis de dissimuler mon visage sous une cagoule. Dans ma main droite je tiens une batte de baseball. Je distingue dans son rétroviseur le visage inquiet de l'homme qui arrête subitement ses injures. A moins d'un mètre de son magnifique signe extérieur d'absurdité, sa « caisse » quoi, je laisse éclater ma rage. Ma batte s'abat d'abord lourdement sur son phare arrière droit qui explose dans un bruit jouissif de destruction. Je distingue du coin de l'œil le chauffeur qui sursaute puis s'indigne. Il esquisse un geste pour sortir mais mon arme brise la vitre arrière et il s'arrête, effaré. Je continue à matraquer son véhicule. Le rétro se casse. *Je hais les regards hautains ou énervés des automobilistes qui me toisent dans leur glace après avoir jugé la vitesse de mon véhicule trop lente.* Le pare brise se fendille en des dizaines de petites fentes, faisant disparaître de ma vue le couillon de service au volant. *Je hais les humains, narcissiques, égoïstes et sans égard pour leurs concitoyen.* J'attaque la tôle qui se froisse, se cabosse, se fend par endroits. *Je hais la société qui n'offre qu'une protection illusoire à l'être humain, un pouvoir imaginaire sous contrôle de puissants sans scrupule.* Soudain, la voie se dégage et je remonte dans ma voiture. Je reprends ma route devant les regards médusés des spectateurs

improvisés, tentant désespérément de lire ma plaque d'immatriculation volontairement illisible.

2.

Vous vous méprenez sur qui je suis. Je ne suis pas un être mauvais, qui adore le mal, faire du mal, faire le mal. Je hais juste l'être humain. Je hais tout ce qu'il a créé car tout n'est qu'illusion absurde dans laquelle il se complait. Je hais la société. Je hais les politiques. Je hais dieu pour nous avoir abandonné ou pour ne pas exister, je ne sais pas trop. Je hais mon voisin pour n'être qu'un con qui ne pense qu'à récupérer le loyer de mon appartement. Je hais les races car elles divisent. Je hais les religions car elles déifient des humains qui sont avant tout tous aussi cons que ceux qui les pratiquent, ni supérieurs ni inférieurs. Je hais mes parents pour m'avoir fait venir dans un monde où ils n'ont pas trouvé la réponse. Quelle réponse ? **La** réponse. Pourquoi est-ce qu'on est là ? Peut être croyaient-ils que je pourrais la leur apporter ? Quoiqu'il en soit la seule réponse que j'ai trouvée, c'est la haine. Je suis né pour haïr. Je me hais pour avoir autant de haine et de colère en moi. Mais naissant dans des temps aussi stupides que vides de sens, comment ne pas naître avec. Peut être nous préexiste-t-elle d'ailleurs ? La somme accumulée de toutes les frustrations du plus grand nombre, prenant forme dans les nouveaux-nés qui arrivent sur cette terre... Arrêtez-moi si vous me jugez trop lyrique. Ou trop cynique. Enfin, n'hésitez pas à intervenir, j'aime me confronter aux autres et je pense que c'est la raison qui nous anime tous. Nous nous haïssons tellement les uns les autres et nous chérissons tellement notre propre ego que seule la confrontation permet de nous sentir vivant et de penser que l'autre, sous toutes ses formes, est un con. C'est rassurant, protecteur, bienfaisant et libérateur que de penser l'autre comme étant un abruti tout en ne cherchant jamais à le connaître vraiment. L'autre reste un exutoire, un bouc émissaire, une poupée siliconée qui permet d'assouvir ses besoins primaires les plus narcissiques. Mais moi, contrairement à la majorité, j'aime me confronter réellement aux autres, leur dire en face qu'ils sont cons, histoire de le vérifier par moi-même. Enfin, j'essaye... Et là, question à cent balles, ne suis-je pas moi-même en train de glorifier mon ego au détriment de l'entité « autre » ? Non, je ne pense pas. Voulez-vous savoir pourquoi ? Non ? Je vous le dit tout de même. Je ne dis pas que les autres sont cons et que moi non. Je sais que les autres sont cons mais je sais aussi que j'en fais partie.

Aujourd'hui est un jour sans. Un jour où je me lève sans haine. Etrange sensation que l'absence de colère dans une vie qui a pour ligne directrice ce sentiment commun à tous les hommes. Suis-je de bonne humeur pour autant ? Certainement pas. Je suis juste calme et presque détendu. Un joli rêve sans doute... Oui, ce doit être le responsable. Je sors de mon appartement pour aller acheter du pain. Je croise mon voisin qui me réclame mon loyer et je pousse un soupir de lassitude. Il me sourit en me disant que c'est une plaisanterie car le paiement ne doit avoir lieu que dans une dizaine de jours. Il continue de sourire en refermant sa porte, particulièrement satisfait de son humour de propriétaire. Trois autres voisins passent devant moi en descendant l'escalier, les deux premiers disent bonjour à mes chaussures, le troisième n'ouvre pas la bouche, ni les yeux, comme si je le terrifiais et que le fait de ne pas me voir rendrait mon existence inexistante. Intéressant comme concept, non ? Dans la rue, les gens se frôlent, se bousculent parfois mais ne se regardent jamais, même lorsqu'ils s'excusent de s'être rentrés dedans. Je ne m'énerve pas, j'ai l'habitude. Ce rêve devait être sacrement agréable. La boulangerie n'est qu'à quelques mètres quand j'entends un bruit venant d'une ruelle étroite. Deux gamins de seize ans frappent un chien errant sans que celui-ci ne montre le moindre croc. Il ne doit pas connaître la haine, ou bien celle-ci est elle auto-destructrice ou masochiste chez lui. Je regarde mes mains. Le rêve est loin à présent, car les veines sont aussi visibles que des pipe lines en plein désert, signe que le sang afflue de manière anormale. Ah, cette sensation de bouillonnement intérieur sans soupape de sécurité pour limiter l'apport de haine dans l'organisme. Au fond, c'est vraiment ce sentiment qui me fait exister. Je m'avance vers eux. Ils ne prêtent aucune attention à moi. La pauvre bête est à terre et l'un d'eux la piétine à coups de talons. Ils rient. Ils rient à s'en faire mal aux côtes. D'une giflette du revers de la main, j'envoie le piétineur heurter le mur. Le deuxième me regarde d'un air incrédule. « *Casse toi* », dis-je. Il jette des coups d'œil incertain à son pote qui se relève. « *Tu veux jouer les caïds, papi ?* ». L'auteur d'une phrase si courageuse ne peut être qu'armé. Bingo. Dans sa main droite, il agite non sans une certaine dextérité un couteau dont la lame doit à peu près mesurer une quinzaine de centimètres. Il sourit à son partenaire qui commençait à reculer et lui fait signe de revenir. Sans attendre que son regard se pose à nouveau sur moi, je lui saisis le poignet et abat le plat de ma main sur son visage. Le garçon s'affale par terre avec l'élégance d'un immeuble qui s'effondre sur lui-même. Le 11 septembre revisité par l'adolescence qui croule sous le poids de sa bêtise. Son nez pisse le sang. Je le met en PLS pour lui éviter de s'étouffer en avalant ce qui doit normalement lui servir à rester en vie, son propre sang. Quand je relève la tête, le deuxième gamin est parti. Je m'approche du chien qui est en train de gémir. C'est une chienne en fin de compte. Elle prend peur

et tente de fuir quand elle m'entend arriver mais quand elle se met sur ses quatre pattes, un craquement sourd se fait entendre au niveau de sa colonne vertébrale et elle tente alors d'avancer sur deux membres en laissant traîner le reste, paralysée. Elle hurle et tombe sur son ventre. Je me baisse vers elle et elle gémit de douleur et de frayeur. Puis son gémissement se fait plus doux, reconnaissant, quand elle constate que mes mains ne sont que caresses. Ses vertèbres ont été brisées par les coups répétés des deux garçons. Elle ne pourra plus jamais marcher. Un immense soupir mental de solitude m'envahit jusqu'à en avoir la nausée. Je continue à la caresser et la positionne sur le côté elle aussi, pour soulager sa colonne. Elle me jette des regards atterrants de bonté pure et simple et tente dans un suprême effort de souffrance de se mettre sur le dos pour offrir son ventre à mes caresses. Je l'en empêche, la remet sur le côté et quand mes mains remonte vers sa tête, d'un coup sec je lui brise sa nuque. Elle n'a pas eu le temps de gémir. Une goutte tombe sur le sol. Je fronce les sourcils. Il pleut ? Non, ce sont des larmes. Mes larmes. Mon regard se pose sur le criminel allongé non loin de là. « Œil pour œil, dent pour dent », n'est ce pas une citation de la bible ? Pourquoi ne pas la mettre en application ? La haine envers ce jeune est telle que ma force semble décuplée. Le tuer. Cette pensée m'obsède au moment où je me lève et me met à marcher dans la direction du corps inerte qui s'offre à moi. Mais je ne me dirige finalement pas vers son corps évanoui. Au lieu de cela, je vais vers la cabine la plus proche faire le dix-huit.

4.

Je hais les jeunes. Ils ne sont que la connerie et le mal incarné. N'avez vous jamais remarqué la cruauté qui nous habite lorsque l'on est enfant ou jeune ? Le pouvoir que cela procure de faire du mal ? Spécialement en ce qui concerne les animaux, le pouvoir d'ôter une vie, de voir une existence se terminer par sa simple volonté, de constater la souffrance d'un coup reçu, d'une patte arrachée, d'une agonie lente et douloureuse... Je hais les jeunes. Je pense qu'ils sont encore plus cons que les autres. Et dire qu'il s'agit de la relève, de la génération sensée racheter les pêchés commis par ses géniteurs. Quels pêchés ? Le massacre de sa mère, la terre. Je hais les vieux. Les baby-boomers, les seniors ou quelque soit le nom qu'on leur donne. Des milliers d'hectares de forêts brûlés, saccagés. Des centaines d'espèces disparues ou en voie de l'être. Savez-vous combien de Rhinocéros vivants il reste dans le monde entier ? Vous ne voulez pas le savoir ? Vous vous bouchez les oreilles ? Alors je vais le hurler pour qu'on l'entende : seize, pour l'espèce la plus menacée ! Seize rescapés de l'holocauste perpétré sur cette race qui n'avait d'autre tort que celui de procurer de l'argent aux humains grâce à leur protubérance d'ivoire. Combien de phoques gisent le crâne explosé pour leur

peau, leur graisse ? Combien d'animaux sont brûlés vifs de l'intérieur en introduisant un tison incandescent dans leur anus pour préserver leur pelage ? Combien de fourrure potentielle se réveille en plein milieu de leur dépiautage ? Combien de loups furent décimés pour avoir osé s'attaquer à leur nourriture, qui était aussi malencontreusement le gagne pain des bergers ? Combien de bêtes vivent en cage pour y mourir abattues et dont la carcasse parfois malade sert d'engrais et d'alimentation diététique à d'autres, même végétariens ? Je dois boire quelque chose car la salive me manque. Tiens, je vais boire un peu de haine pure, pour changer. De toute façon, il faudrait plusieurs vies pour créer l'encyclopédie des méfaits humains. Mais connaissez vous le plus ironique d'entre tous ? Son propre génocide. L'homme a tué dieu le jour où la science a décidé que le surnaturel n'existerait plus que dans les contes et que seule cette dernière pourrait assurer l'avenir de l'humanité. Résultat des courses : nous n'avons plus rien en quoi croire alors nous nous inventons des divinités. Et qui parvient en tête ? Qui est le dieu des dieux ? Le Zeus de notre génération ? Argent, pardî. Le dieu qui est peut être en fin de compte le diable mais qu'importe ! Argent nous promet tout ce qui est inutile : la consommation de choses qui ne nous viendraient même pas à l'idée sans le bourrage de crâne des médias et les inventions inutiles et asservissantes de la pseudo-science au service du marché. Je hais la science. Avec ce dieu, tout s'achète. Pire que tout, Argent a un plan machiavélique. Il est en train de commettre le crime parfait, un crime dont on n'est incapable d'établir un lien de cause à effet. Je hais l'argent. Nous savons depuis des dizaines d'années que notre mode de vie est néfaste, que chacun des appareils électroménagers qui nous sont si chers provoque des perturbations sur notre organisme mais nous feignons de l'ignorer. Les études sur le micro-onde et le portable mettant en garde contre le danger immédiat de leur utilisation ont été étrangement tués et personne ne s'en soucie. L'air que nous respirons dans les grandes villes équivaut à se suicider lentement avec un tuyau partant de sa bouche et rejoignant le pot d'échappement d'un 4/4 en pleine accélération. Je regarde les infos et que vois-je ? Des scientifiques se posent des questions... Comment se fait-il que les cancers soient en recrudescence chez les jeunes alors que la nécrose des cellules et des organes est la spécialité de l'âge ? Pas de lien clair et direct entre la cause et les effets ? Le dieu argent, vainqueur aux points, avancez-vous pour recevoir votre prix.

– « Hé ho, tu roupilles ou quoi, on te parle!

– Je résiste à la tentation pourtant très grande d'insulter mon collègue de bureau et de lui dire que sa méthode de fayot auprès du patron ne lui apportera pas de prime supplémentaire si ce n'est quelques clins d'oeil et autres tapes sur le dos qui sont l'apanage des chefs d'entreprise bobos. *Euh, pardon. Je... j'étais en train de jeter un coup d'oeil au dernier logiciel d'architecture*

urbaine.

- *C'est bien beau ça, mais il faut que ça avance plus vite, vomit mon patron. Nous sommes en concurrence avec trois autres sociétés dans la région et si tout le monde est aussi lent que vous, nous allons couler mon cher ami! »*

Là, la haine est si forte que j'ai l'impression qu'elle est visible pour mes interlocuteurs. C'est un volcan. Le Vésuve avant son attaque meurtrière sur Pompéi. Le missile envoyé sur Hiroshima juste avant qu'il ne touche le sol nippon. Un éclair juste avant que l'air ne s'embrace. L'air justement. Il est si lourd à cet instant. Je me sens comme asphyxié, intoxiqué par trop de colère. J'ouvre la bouche dans une grimace qui ne doit pas être belle à voir, et pourtant je prononce ces mots: « *Vous avez tout à fait raison monsieur le directeur. Je vais me ressaisir* ». Il doit s'agir d'un dysfonctionnement de la parole car mon cerveau pensait au même instant: « *Si vous passiez un peu moins de temps à glander dans votre bureau pour recompter les sous que vous avez récoltés votre dernier chiffre d'affaire, peut-être que votre gestion serait à la hauteur de votre capacité à ne rien faire!* ».

5.

Je me réveille en sueur dans mon lit. De l'angoisse mêlée à de la terreur, mes yeux cherchent désespérément quelque relief à quoi se raccrocher dans ces ténèbres nocturnes. Mes pupilles se dilatent dans un suprême effort pour distinguer quelque chose.

Suis-je un lâche? Pourquoi suis-je si empreint de politesse hypocrite sans parvenir à assumer jusqu'au bout mes pensées et mes actes? Par mécanisme d'auto-défense contre la colère? Pourquoi ce masque pour cacher cette fureur? Pourquoi cette étiquette pour museler ce sentiment négatif? Ou peut-être n'est-ce pas la bonne question. Pourquoi ce gilet de haine? Est-ce un gilet pare-folie?

Haine : qui suis-je ? Si ce n'est le reflet de cette émotion si absolue qu'elle n'en est que plus réelle. Je ne suis que la haine, la colère, la déception d'avoir été trahi par les personnes qui me sont le plus

chères. Je n'ai aucun ami. Je sais qu'ils ne sont que le feu attiseur de cette sombre émotion. D'ailleurs pourquoi emploie-t-on le mot sombre pour désigner le mal, si ce n'est autre que le reflet de cette haine vis à vis d'une minorité de personnes qui servent à décrire l'autre comme exutoire inavouée de ce sentiment qui nous est commun à tous. Dieu est amour ? Peut être, mais l'homme l'est il ? J'en doute, tout ce que je suis capable d'exprimer c'est cette haine qui me ronge, la haine de notre société créée par l'humain, détestable race qui serait apparemment par et pour d'obscures raisons devenu l'espèce dominante. Et qu'en serait-il si une nouvelle espèce venait supplanter l'être humain, un nouvel être qui viendrait se confronter à lui pour dominer la planète, un individu ou un animal ? Qui serait le plus représentatif de la cause à défendre, qui pourrait le mieux symboliser la révolte de la nature contre cet être abject qu'est l'être humain ? Quelle nouvelle alliance dieu pourrait-il faire avec l'espèce qui remplacera l'homme ?

J'ai peut être la réponse : la femme.

6.

J'ai rencontré quelqu'un. La plus douce et la plus agréable créature qui soit. Tout me pousse à croire que cette personne ne peut être habitée du même mal qui me ronge. Elle est l'eau qui apaise le feu qui me brûle de l'intérieur. Sa présence agit sur ma personne comme un extincteur sur un foyer, un canadier sur un incendie. Les femmes sont sans doute la nouvelle étape de l'humanité. Il faut leur faire confiance, car je pense qu'elles sont meilleures que nous.

La vie à ses côtés n'a d'égal que l'absence de haine qui m'habite en sa présence. La haine n'est qu'un symptôme d'un mal être dont je ne peux souffrir quand elle est près de moi. Sa chaleur, sa douceur, sa tendresse... Est-ce tout ce qui manquait à ma vie pour ne pas la haïr ? Car je ne peux haïr à présent. Haïr reviendrait à nier son amour, et à cela je ne peux me résoudre désormais... Elle est ma lumière dans les ténèbres de la vie sordide qui se déroulait sous mes pas. C'est une magicienne, une druidesse, une sorcière du bien, une alchimiste... Elle a su transformer le métal en or, le quotidien en moment inoubliable, la haine en amour. Je l'aime. Et à travers elle, j'aime la vie. Je m'aime.

7.

Un simple sac...

Je charge l'arme qui en son temps servit à mon père à contribuer aux massacres vides de sens d'animaux innocents pendant des périodes culturelles de la vie campagnarde. Un sac, un simple sac...

La magie s'est éteinte et avec elle le peu d'amour des humains qui pouvait m'habiter. Elle est morte. Un malentendu, des esprits qui s'échauffent et un coup de feu. Voilà tout ce qu'il a suffi pour qu'on me l'enlève. En quelques secondes, le néant a atteint mon âme. Trois jeunes qui veulent prendre un sac, une jeune fille qui leur résiste, et une arme à feu pour arbitrer ce conflit dérisoire. La vie est une chienne et chienne rime avec haine.

8.

« *Bonsoir.*

Un meurtre d'une effroyable violence vient d'être perpétré en Moselle. Un jeune homme, informaticien de son état, a ouvert le feu sur trois adolescents récemment libérés pour homicide involontaire. Lors de son arrestation, il a menacé les policiers qui ont alors riposté. Il s'est avéré que son arme était déchargée. La police est pour le moment dans l'expectative. Ses voisins le décrivent comme 'la personne la plus gentille et aimable qu'ils aient jamais rencontrée' ».

La Ciotat, le 13 juillet 2006

Et T.O.C.!

1.

Plus que 17 fois et c'est bon. 15 ... 16 ... et 17 ! Je viens de refermer la porte d'entrée pour la 29^{ème} fois.

Pourquoi ?

Il y a deux explications : la première c'est que je suis atteints de TOC ou troubles obsessionnels compulsifs (dixit les médecins super savants donc je ne les contredis pas!). La seconde est plus pratique, c'est ma raison à moi, car c'est elle qui a abouti au nombre de fois où je l'ai fermée et verrouillée. C'est simple, enfin presque. Tout repose sur une conception magique des choses, une sorte de superstition de la vie quotidienne et dont la mythologie se crée au fur et à mesure de son existence. Je m'explique parce qu'il est possible que je ne sois pas bien clair. Tout le principe de la survivance de la magie réside dans la définition et l'explication de mes ... TOCs. En effet, tout part du principe rassurant que les actes que je fais peuvent interagir avec les événements qui s'accomplissent. Ainsi, la fois où j'ai oublié de fermer ma porte d'entrée, j'ai été cambriolé. Ici, le lien logique est évident, pourtant je le refuse et j'y substitue un lien à la fois plus absurde et plus complexe. J'ai laissé la porte ouverte, j'ai été cambriolé : il me faut désormais fermer la porte, ceci me paraît clair. Mais pourquoi 29 fois ? C'est simple ou peut être pas : car il s'agit pour moi de conjurer le... le mauvais sort en quelque sorte.

Ma méthode est rigoureuse et infaillible. J'utilise le chiffre 26, jour du mois où j'ai été cambriolé. A celui-ci je rajoute le nombre de serrures, trois donc. $26+3 = 29$, le compte est bon ! Tout ceci engendre le fait qu'à chaque entrée ou sortie de mon appartement, je verrouille ou déverrouille la porte d'entrée... 29 fois de suite sans quoi je ne peux sortir de chez moi !

Cela peut vous paraître stupide mais je vous assure qu'il faut être assez intelligent pour inventer de telles conneries qui vous sapent littéralement la vie et dont en plus vous êtes parfaitement conscients !

Bon, vous voulez un autre exemple de démonstration par l'absurde ? Jamais ce terme n'a été si approprié à de tels raisonnements. Bien. Depuis que je suis tout gosse, j'entends les gens de ma famille me répéter : « *Touches du bois* », « *Touchons du bois* », en tant que signe de chance ou de conjuration de malchance. Eh bien figurez vous qu'un jour, j'ai eu l'idée qui m'apparut intelligente sur le moment de prendre ce dicton au pied de la lettre. Ainsi et désormais, dès qu'une angoisse me tiraille l'estomac, je touche un peu de bois et je me sens mieux, rassuré. Et il faut que je le fasse des deux mains la plupart du temps, ce qui m'a déjà valu pas mal de désagréments dans ma vie quotidienne ...

Quand, pour ne citer que ce cas, je me faisais interroger en classe, juste avant de répondre à l'oral, je touchais du bois. Seulement, évidemment sinon ç'aurait été trop simple, le seul bois disponible à proximité se situait sous la table, ce qui me valait quelques contorsions rigoureuses pour pouvoir l'atteindre sans trop me faire remarquer. Quelquefois cependant, la maîtresse soupçonneuse me demandait explicitement de mettre mes mains sur la table, peut être à cause de soupçons sur l'existence hypothétique d'antisèches. Mais dans ces cas là, je lui donnais raison, car c'était la panique totale et j'étais dans l'incapacité de répondre à la moindre question sans le secours de mes antisèches en bois salvateur... sous le bureau. Résultat: j'avais une mauvaise note doublée d'une punition pour avoir triché.

Idem lorsque l'on devait tous apporter notre cahier au bureau de l'institutrice. Je faisais mine de l'apporter et au moment de quitter la table, je heurtais ma règle que j'avais préalablement placée en équilibre précaire sur le bord de ma table. J'apportais ainsi mon cahier et retournais en courant ramasser ma règle tout en touchant discrètement des deux mains le bois de dessous. Une fois, un collègue ramassa ma règle en me disant avec un sourire « *Bouges pas, je m'en occupe* ». Les professeurs qui nous séparèrent à la récréation crurent que je lui en voulais à mort. C'était un peu vrai. Car l'angoisse qu'il avait suscitée avait été quasiment insurmontable. Triste perspective pour l'avenir ...

Dans ces conditions, l'année scolaire où je fus le plus à l'aise coïncida avec mon entrée au lycée. Celui-ci étant vétuste et en très mauvais état, le bois était le matériau le plus usité et par conséquent le mien aussi. Les tables étaient en bois, donc plus d'angoisse pendant les cours. Les

portes étaient en bois, plus de frayeur à l'entrée de celles-ci. Etc., etc. et etc. ...

3.

Mes Tocs ont commencé il y a si longtemps que je ne me souviens même plus de leur origine. Le premier souvenir qui s'est imprégné dans ma mémoire les concernant prend date le 26 décembre. Je me revois rentrer en tapant des poings contre la table: «*Mais est-ce qu'il existe oui ou non?*

– *Toi, tu crois qu'il existe?* me répond gentiment ma mère.

– *Je ne te demande pas ça maman, je veux savoir putain!*

– *Reste poli!*

– *Alors toi, reste honnête!*

– ...

– *Il existe oui ou non?*

– ...

– *Maman!*

– *Non. Il n'existe pas ».*

Je n'en revenais pas. Peut être que d'une certaine façon, je n'en suis jamais revenu. Le père Noël n'existait pas. Pourquoi mes parents avaient-ils menti? Le magique n'existait donc pas non plus? Pourquoi m'avait-on laissé me ridiculiser devant mes camarades de classe? Combien de choses ignorais-je encore? Dans quel monde vivais-je?

Je restai une bonne partie de la nuit qui suivit à contempler ma propre angoisse. L'angoisse du vide, la terreur du néant, la possibilité que rien de sacré ou de magique n'existe... Soudain, la réponse s'imposa à moi, à mon esprit défendant. Si les premières pensées qui venaient à moi sans réfléchir n'étaient pas les miennes puisque je n'y avais pas réfléchies, alors de qui était-elle? ... Forcément de dieu ou d'un esprit divin. Comment cela pourrait-il en être autrement? Et malheureusement pour moi, la première pensée qui me vint sans réfléchir fut: «*Si tu passes la nuit sous le lit dans le noir total, alors le père Noël existe!*» Quelle angoisse! Sous le lit résidaient les ténèbres, le lieu de la maison où mes peurs les plus obscures prenaient forme... J'ai d'abord posé les pieds par terre, et à cet instant la terreur insensée voulant que des créatures cherchent à me happer les jambes me prit et

m'enveloppa. Cependant, je fis face et m'enfonçais dans les abysses, convulsant d'une peur sourde et glaciale. Ce fut la nuit la plus terrible de mon existence, révélant mes angoisses mais aussi une volonté absolue de les affronter, ce qui peut paraître paradoxale. Le média me permettant de vivre avec ces angoisses seraient ces TOC's. Ces pensées immédiatement disponibles dans la partie semi consciente de mon cerveau et qui se voulaient comme révélatrice d'une inspiration divine... ou divinatoire, qui sait? Car je pouvais me rassurer sur l'avenir. Par contre, le lendemain matin fut dantesque. Mes parents courant en tous sens parce que ne me trouvant pas, allant voir les voisins et visiter rues et quartiers annexes. Bref, remuant ciel et terre pendant que je cuvais ma bêtise, installé inconfortablement sur le sol glacé juste au dessous de l'armature du lit. Mes parents ne m'ont jamais compris. Je comprends leur incompréhension.

4.

Depuis cet événement, je suis lancé dans cette quête impossible de la précognition par l'absurdité. De l'illogisme trouvant sa logique dans le confort de l'âme. Mes années TOCs ne faisaient que débiter.

« Si j'y arrive pas, j'aurais une mauvaise note au contrôle demain et n'aurais pas la moyenne générale en maths... ». J'étais devant le panier de basket, sur le terrain d'un parc non loin de mon appartement. J'avais treize ans et tout mon temps. Tout mon temps pour en perdre. J'étais persuadé que je devais arriver à mettre dix paniers du milieu de terrain pour arriver à avoir dix points à l'interrogation écrite de mathématiques qui avait lieu le lendemain. Je ne me rappelle pas bien ce qui m'avait conduit à un tel raisonnement, mais le fait est que j'y suis resté du milieu d'après midi jusqu'à ce que la nuit m'empêche de distinguer le trou dans lequel j'étais sensé envoyer le ballon. Durant tout ce temps, je n'ai réussi que trois fois ce bel exploit pour mon âge. Je ne me souviens plus de la note que j'ai eu, mais cela n'a que peu d'importance. Le système des TOCs est si parfait que tout résultat engendre invariablement une plus grande stabilité de ses principes. S'il est conforme à mes attentes, il le valide, s'il est différent de ce que j'attendais, la faute n'est que mienne pour n'avoir pu saisir les subtilités des voies des TOCs. Car les voies des TOCs sont impénétrables, sauf pour celui qui pratique les TOCs avec ferveur et dévotion. Cela ne vous rappelle rien?

Incroyable est la foi inébranlable en l'illogisme... Le pire est de s'en rendre compte mais de ne rien pouvoir y faire. Car on ne peut pas lutter contre ses angoisses, elles sont trop fortes, elles ôtent la raison... Peut-être l'ont-elles déjà fait?

Ainsi, devant le désolément de mes parents ou de ma famille la plus proche, il m'arrivait de pleurer pour ne pas arriver à augmenter d'un niveau dans un jeu vidéo, piquant des crises de nerfs effroyables et sans justification immédiate que ma propre rage à ne pouvoir contrôler mon environnement. Car au delà des angoisses et de ma confrontation avec elles, c'est bien de cela dont il s'agit: contrôler ce qui n'est pas contrôlable. Maîtriser ce qui m'entoure et ce que je suppose qui m'entoure. Jouer à dieu pour ne pas avoir à faire face aux vérités que je connais déjà: dieu n'existe sans doute pas, la science nous répète que le père Noël non plus et que rien de magique n'a de place dans le monde. C'est bien beau ce discours, mais les gens comme moi ont besoin de sacré, ont besoin de magique, ont besoin de s'inventer un monde où les choses seraient moins sordides. Qu'est-ce que je fais si ce n'est me créer une religion avec mes propres dogmes? Pourquoi les mêmes religions font-elles un retour fracassant dans ce monde peint avec autant de gris par nos technocrates en manque de couleur? Ma religion se nomme TOC, et je suis son dieu, le TOCard...

Dans cette optique, manger en utilisant les deux mains pour manier la fourchette ou me brosser les dents fut quelque chose qui finit par couler de source. Pour moi seulement, évidemment. De même, frôler les personnes que je rencontrais (ne m'en demandez pas la raison!), au risque de les toucher, voir de les déséquilibrer fut aussi un exercice demandant une dextérité certaine, surtout dans le sprint effectué après collision avec un individu de mauvaise humeur ayant voulu extérioriser sa colère sur mon pauvre corps!

Et je ne parle même pas des pensées impromptues que je haïssais et qui surgissaient, parfois en pleine nuit, me dictant d'aller toucher l'arbre le plus proche de l'appartement où nous habitons, nécessitant une sortie nocturne et un rituel tactile ridicule à souhait devant une assemblée bien souvent médusée! Alors, imaginez quand des personnes de mon entourage étaient malades, voire menacées de mort...

Un T.O.C. c'est du toc; le pire c'est que je le sais, et pourtant... Mon avenir me paraît bien compromis...

5.

Il m'est arrivé quelque chose d'étrange aujourd'hui. Il est un fait que ma vie est d'une bizarrerie impossible et qu'une telle phrase doit vous paraître incongrue dans un déferlement de bêtises et d'originalité absurde. Cependant, de souvenir, cela ne m'était jamais arrivé. Pourtant...

Je suis allé voir plusieurs médecins de l'esprit. Des hommes et des femmes prétendant guérir les maux de ma tête par des mots de la leur. Ils n'ont eu aucun résultat avec moi. Pire, j'ai l'impression que j'ai semé le doute et la panique dans leur univers spacio-temporel sans TOC. Et toc, c'est toujours ça de pris ou de compris. Au moins, ils sauront peut être ce que je ressens au quotidien.

Cet événement plus récent dont je parle est d'un ordre différent. Il s'agit d'un ange. J'ai rencontré une fille au visage d'ange dans le train qui me menait à un entretien d'embauche. Les TOCs m'envahissaient plus vite que les extraterrestres ennemis de David Vincent lorsque je la vis. Si gracieuse, si envoûtante, si rayonnante. Je devais avoir la bouche ouverte dans une parodie de l'ébahissement car elle me sourit puis me demanda mon nom. Moi, j'aurais évité ce type étrange à la grimace de carpe si j'avais été elle. Ce ne fut pas son cas. Nous avons parlé, parlé, parlé si longtemps que je ne m'aperçus pas du temps qui s'écoulait autour de moi, des paysages qui apparaissaient et disparaissaient sur la télévision du moment, notre fenêtre. Pas la mienne, car ma lucarne sur la vie était cet ange qui me captivait, qui créait littéralement un univers différent...ou plutôt aux lois différentes. En effet, quand le train s'arrêta à son terminus, nous descendîmes et elle me demanda mon numéro et mon adresse, celle-ci restant sur les lieux pour quelques jours. Je les lui donnais, persuadé que nous ne nous reverrions plus mais non mécontent d'une telle requête. Je me dirigeais ensuite tout sourire vers mon rendez-vous, le coeur léger. Ce ne fut qu'en y arrivant que je m'arrêtais subitement. Mon coeur aussi. Depuis près de deux heures, plus aucune pensée TOCées n'avait traversé mon esprit dérangé.

6.

Elle est là. Entre elle et moi, une porte et un oeil de Judas duquel je l'observe. Je dois ouvrir et fermer 29 fois la porte et je n'ai pu arriver qu'à la 12ème avant qu'elle ne sonne. Que faire? Son visage est si beau. Mais si je ne répète pas le TOC, il va arriver quelque chose, c'est sûr. Ses yeux sont captivants. J'en suis à 12, il me reste donc 17 fois à faire. Pourquoi je ne peux pas détourner mon regard d'elle? 17 fois, misère, 17 fois. Elle colle son oeil sur la porte en souriant. Oeil contre

oeil... Elle semble regarder à travers moi. Sans réfléchir, la voix me dictant habituellement: « *Encore 17 fois* », ne me hurlait plus qu'un seul mot: « *Ouvre* ».

En ouvrant cette porte, je me suis pas guéri de mes TOCs, mais j'ai laissé entrer le bonheur qui manquait à ma vie pour tenter de m'en débarrasser. Au fond, un TOC n'est qu'une angoisse. Il suffit donc de dire: « *TOC, TOC, y'a quelqu'un?* », et d'attendre qu'il n'y ait plus aucune réponse.

LA CIOTAT, le 19 janvier 2007.

C'est grave docteur ?

« Suis-je le nouveau stade de l'évolution humaine ?

Suis-je le chaînon manquant entre l'humanité d'antan et l'humanité du futur ?

Qui suis-je ? Qui suis-je, bon sang !?

Les médecins me l'ont annoncé sans détour : je suis maniaco-dépressif ».

C'est bien beau tout ça, mais c'est quoi un maniaco-dépressif. Là encore la dispute entre inné et acquis prend tout son sens, mais il semblerait que dans ce domaine tout du moins l'inné soit tout de même prédominant si l'on en croit mon ordonnance... On a été obligé de m'en donner plusieurs tellement la première était chargée ! Je vous cite : effexor, théralite, ... et certains que j'ai du mal à prononcer alors je tairai leur noms, mais ils sont coupables mesdames et messieurs les jurés, coupables ! Oui, ils sont tous coupables de me maintenir dans un état léthargique proche du coma éveillé. Je suis une loque, et le pire de tout c'est que je m'en rends compte.

Je suis en colère, tout le temps en colère, allez savoir pourquoi. Quand j'interroge mon psychiatre à ce sujet, il me répond, après s'être curé le nez d'une manière aussi ostentatoire qu'efficace (il y a toujours une boule d'une étonnante plasticité qui sort de sa narine, essentiellement la gauche, étrangement...) : *« Monsieur Coupet, vous prenez bien votre médication ?* Ce à quoi je réponds par l'affirmative. Et toujours, invariablement la même réponse : *« Eh bien nous allons augmenter un peu le dosage pour voir ce qui se passe »*. Pourquoi faut il que les psychiatres ne soient pas psychologues, bordel ? Sans doute parce que ce sont des médecins et que notre médecine actuelle veut que lorsque l'on est malade on prenne des médicaments, point barre. Putain de médecine occidentale ! On a un symptôme, on traite le symptôme ! On a un bobo, on prend un médoc ! Avez vous remarqué à quel point mon esprit vagabonde à une allure phénoménale ? Si vous ne l'avez pas remarqué cela veut vraisemblablement

dire que vous souffrez du même symptôme que moi : je suis neurotonique. Quésako ? C'est assez simple, je vis plus vite que la plupart des gens. Chuper, non? Tenez, ça y est, j'ai recommencé. Je vais tellement vite dans mon débit de parole pour le calquer sur celui de mon débit de pensée que je fais des néologismes constamment. Je pensais à *super*, puis au dernier moment je me suis dit que *chouette* serait plus approprié et en fin de compte j'ai accouché d'un *chuper* pitoyable. Et là je me rends compte que c'est parfaitement inutile ce que je raconte sur mes contractions orthographiques! Je disais donc : je vis plus vite que la normale, une sorte d'hyper activité cérébrale. Je pense plus vite qu'un avion supersonique poussé à son maximum mais mes pensées vagabondent au gré de connexions et d'associations d'idées dépendant uniquement de mon trop plein d'imagination ou de manque de concentration. En plus, je mémorise presque tout, même les événements les plus insignifiants, les plus sans intérêt. Et, tel que vous me voyez ou lisez, eh bien, je me repasse la nuit le film de tout ce dont je me souviens, heure où les gens normaux roupillent d'un sommeil profond que réclame leur intellect. Je vis comme si j'étais un TGV, comprendre *trop grande vitesse*. Mais pas seulement dans ma tête, puisque je ne parviens à fixer aucune pensée pendant plus de dix secondes, certes. Non, le pire reste que mon corps en fait autant. Il se contracte en permanence, y compris durant mon sommeil lui aussi, qui devient donc l'inverse de réparateur. Je me souviens de tests à la clinique du sommeil de B... (je tais leur nom car ils ne veulent pas se souvenir de moi. J'ai été en effet pour eux un échec des plus complets!). Des infirmières assez adroites m'avaient placé des électrodes un peu partout sur ma tête et mon visage sans se laisser intimider par le flot de paroles incessantes qui refusaient de se tarir à la sortie de ma bouche. Les premiers tests de vérification eurent lieu et là, surprise: quelque chose clochait. J'avais beau répliquer que tout cloche avec moi, que l'anormal est normal quand je suis dans les parages, rien à faire, pour elles, il fallait vérifier. Effectivement, les appareils indiquaient une oscillation des plus atypiques. Au bout de quelques minutes, elles s'aperçurent que les muscles de mon visage étaient contractés à leur paroxysme! Et ce n'était que mon visage...

Recentrons le débat... et ma pensée!

Bon essayons de nous concentrer: je suis donc d'abord et avant tout un maniaco dépressif. Il paraît que c'est le nouveau mal du siècle. Ce qui revient à me poser la question pré citée : suis je le chaînon manquant du prochain stade de l'évolution ? Pourquoi ? Parce que si l'on en croit la médecine qui claironne partout que ma maladie est génétique et héréditaire, que ces maladies sont en recrudescence ces dernières décennies, cela veut peut être dire que l'humanité a engendré un nouvel être qui va peut être le supplanter : le maniaco dépressif. Moi en somme.

Bon, d'accord, ne nous dispersons pas. Essayons du moins. Le problème avec moi c'est que celui-ci remonte à trop longtemps pour pouvoir être soigné, précise mon psychothérapeute. Et oui, je n'ai pas de chance mais là monsieur destin a fait fort. Très fort, même. Vous connaissez le pêché originel? Bien sûr que vous le connaissez. Et bien, j'ai inventé une variante, et ce de façon totalement involontaire. Le *pourquoi* vous brûle t-il les lèvres ? Je ne peux pas en dire autant du *parce que*... C'est pourtant relativement simple, j'ai enfreint un commandement sacré avant même ma naissance. J'ai commis le fratricide. Une version pré vitam de Abel et Caïn. En effet, j'ai tué mon frère jumeau dans le ventre de ma mère. Je me suis développé beaucoup plus vite que lui et je l'ai empêché de se nourrir en quelque sorte. Ça revient au même: je l'ai tué, point barre! Mon pseudo-ami de psy a beau me répéter des contre vérités telles que je ne suis pas responsable, que je ne pouvais rien y faire, que ce n'était ni volontaire ni conscient, et bien que voulez vous, allez savoir pourquoi, mais lorsque l'on vous assène le contraire depuis votre plus tendre enfance, on a tendance à y croire dur comme fer!

Je sais bien que je m'égare mais il me faut revenir sur ma haine des médecins, vous savez ce que m'a dit le dernier en remplissant la feuille de soins qui allait lui revenir plus de soixante euros, en bon médecin à honoraires libres qui a prêté serment de guérir et soigner même les indigents?

- *«Bon, je ne vous prescris rien, il y a des personnes bien pires que vous, qu'il me dit.*
- *Bon, et bien docteur, je ne vous paie rien puisqu'il y a des personnes bien plus dans la misère que vous.*
- *Allons, allons monsieur Coupet, restez quelques instants, nous allons discuter.*
- *Si je comprends bien je suis intéressant à présent?*
- *Ne faites pas l'enfant.*
- *Si. Je suis un enfant qui fait un caprice. J'exige une réponse simple: suis-je désormais intéressant alors que pendant quinze minutes, nous nous sommes regardés dans le blanc des yeux*

dans une symphonie de crottes issues de vos narines que vous devriez nettoyer plus souvent?

- *Oui, et je vais vous expliquer pourquoi. Asseyez-vous. Bien. Vous n'êtes pas plus intéressant, mais je me rends compte que votre cas est préoccupant.*
- *Préoccupant? Donc je ne vous préoccupais en aucune manière trente secondes auparavant?*
- *Ne jouez pas sur les mots, s'il vous plaît, soyons sérieux.*
- *Sérieux? Ça, c'est l'hôpital qui se fout du médecin de garde, et le médecin de garde, c'est vous!*
- *Apparemment, cela vous amuse, mais qu'est-ce qui vous arrive? Je veux dire, que vous arrive-t-il dans votre vie en ce moment pour que vous soyez dans cet état?*
- *... OK. Alors, voyons, essayons de résumer... Je suis un légume cuit à la vapeur des neuroleptiques dont vous me gavez continuellement et qui me procurent une agréable silhouette de femme enceinte. Je me réveille chaque matin avec une angoisse équivalente à celle d'un plongeur en apnée au beau milieu de l'océan à plusieurs centaines de mètres de profondeur et qui se rend compte qu'il n'a plus d'oxygène dans ses poumons. Je m'en prends à ma famille avec le merveilleux réflexe du chien qui mord la main qui l'empêche de mordre et je suis totalement lucide concernant mes accès de paranoïa.*
- *D'accord, nous progressons.*
- *Et bien, si tout cela c'est du progrès mon cher, je veux de la régression. Je fais comment? Je la commande en pharmacie ou vous me la prescrivez?*
- *Calmez vous, s'il vous plaît, votre scène théâtrale n'a aucun impact sur moi.*
- *Je fais du théâtre maintenant? Je joue la comédie du malade imaginaire, c'est ça?*
- *La paranoïa lucide, vous vous souvenez?*
- *... Vaguement à ce moment précis.*
- *Faites un effort, je vous prie. Et regardez moi dans les yeux. Dans les yeux mon cher!*
- *Vous faites un peu de strabisme docteur, vous le saviez.*
- *Je suis au courant, merci. Toujours le besoin de dire des choses désagréables à ce que je vois.*
- *C'est devenu une seconde nature, vous savez. Rien de très glorieux.*
- *Je pense que vous devriez vous faire suivre psychologiquement.*
- *... Là, j'avoue que vous me coupez le sifflet. Vous faites quoi, vous alors, vous êtes aide soignant spécialisé dans les maladies psychotiques?*
- *C'est un peu le cas en effet. Je suis médecin et je vous prescris un traitement. C'est quelqu'un à*

qui vous confier régulièrement qu'il vous faut.

- *Donc, si je comprends bien, en plus de vous payer soixante euros, je dois aussi aller répondre au questionnaire d'un autre type et payer aussi cher mon étude sans être remboursé?*
- *Vous avez compris le système dans sa forme pratique et matérielle, mais avez-vous compris sa forme mentale et symbolique?*
- *Je parie que vous allez me le dire.*
- *Et vous avez gagné votre pari. Vous avez besoin d'un suivi au jour le jour et d'extérioriser des sentiments qui sont à l'intérieur de vous même et qui vous détruisent.*
- *Euh, docteur, je croyais que de toute façon c'était héréditaire?*
- *C'est compliqué M. Coupet, je ne peux pas vous expliquer ça comme ça...*
- *Mais si allez-y, j'ai tout mon temps.*
- *Moi non.*
- *Bon, eh bien dans ce cas, je ne paye pas.*
- *... Il y a un terrain favorable mais d'autres facteurs interviennent dans une maladie telle que la vôtre.*
- *Vous avouez donc qu'il se peut que ce ne soit pas génétique?*
- *C'est possible, probable en fait.*
- *Donc il est possible que les médicaments dont vous m'avez abreuvé jusqu'à me faire éclater la panse n'étaient peut être pas nécessaires?*
- *Je n'ai pas dit cela...*
- *Mais c'est une possibilité, n'est-ce pas?*
- *Il existe différentes théories concernant...*
- *Pas de faux fuyants, oui ou non?*
- *Il existe toujours une maigre possibilité...*
- *Une possibilité qui va vous coûter soixante euros de consultation». Et je suis parti.*

Pression ou dépression?

Je suis fatigué et las. Pourtant mon corps et mon cerveau sont en ébullition, limite évaporation d'ailleurs, tellement cela cuit. Je ne vais pas pouvoir tenir longtemps à ce rythme, je pense. Que me reste-t-il comme alternative? Le suicide? J'y ai pensé mais je suis trop lâche. De plus, j'aurais étrangement peur du mal que l'on pourrait dire de moi après ma mort. Paradoxal mais parfaitement vrai. Certains psys m'ont conseillé de fuir les personnes qui me rendaient mal, mais dans ce cas, il me faudrait vivre sur une planète qui ne serait pas habitée par les humains. De toute façon, j'ai coupé les ponts avec ma femme, mes enfants, ma famille et mes amis et étrangement, je ne me sens pas mieux... D'autres m'ont dit de me trouver un but et de m'y raccrocher, objectif par objectif. Mon but est de redevenir normal, si tant est que je l'ai jamais vraiment été, mais je ne connais pas les échelons intermédiaires qui me conduisent à cette fabuleuse destinée. J'en ai marre de l'effet yoyo joyeux triste, joyeux triste, joyeux triste... J'ai l'impression d'avoir un écho émotionnel qui me renvoie ce propre cercle vicieux en boucle...

« Dites monsieur, vous auriez pas un euro? »

Une petite fille se plante devant moi et m'extirpe difficilement de cet apitoiement sur moi même. Dommage, être dans un parc pour enfants magnifique en ruminant ses angoisses, c'est une chose que j'aurais aimé faire sans avoir une gosse avec la narine mal essuyée qui vienne me saouler avec... Avec quoi au juste?

- Et pourquoi voudrais-tu un euro, petite?*
- D'abord, je ne suis pas petite et ensuite y'a ma maman qui m'a donné qu'un euro cinquante et j'ai pas assez pour me payer la glace magnum.*
- Un magnum? C'est pas un peu grand pour quelqu'un d'aussi petit?*
- Vous êtes vilain et méchant monsieur, vous devez détester les enfants et vous êtes bizarre! Et elle s'avance pour partir.*
- Attends un peu, je déteste les enfants, peut être. Mais en quoi cela fait de moi quelqu'un de*

bizarre?

– *Pourquoi vous venez dans un parc où y'a des enfants si vous détestez les enfants?*

– *... Tiens, petite, prends cette pièce ».* Elle hésite, puis la prend et s'en va à toute gambette.

Pas bête cette gamine. Pas bête du tout. Elle vient de dire plus de choses sensées en une phrase que mon psychiatre en... non, bon c'est vrai qu'il ne parle pas beaucoup mon psy, mais en quatre ans, on ne peut pas dire qu'il ait dit beaucoup de vérités, ou au moins qu'il ait essayé. Ce n'est pas que je dénigre la psychologie ou la psychiatrie, c'est juste que j'ai l'impression d'en savoir au moins autant qu'eux. Dans un cas, ils ne soignent pas, ils traitent le symptôme. Le cas le plus flagrant est celui des enfants hyperactifs que l'on traite en les abrutissant. En effet, ils ne sont plus hyperactifs, ce sont des légumes, mais le symptôme, leur agitation, a bel et bien été traité. Joli coup la psychiatrie.

L'autre est une science inexacte. Vous me direz que c'est un pléonasme et vous aurez parfaitement raison. Toute science est inexacte, mais celle-ci étudie l'humain dans ce qu'il a de plus mouvant: l'esprit. Je sais que bon nombre de psychologues sont très doués, mais je redoute la confrontation. Je sais que...*«Je peux m'asseoir à côté de toi? »*

Encore la petite fille qui vient squatter mon banc public. C'est un comble ça!

- *« On se tutoie maintenant?*

- *Mon papa il dit que tutoyer c'est bien parce que ça tisse des liens.*

- *Ton papa dit beaucoup de stupidités de ce genre?*

- *Pourquoi tu refais le méchant?*

- *... Il faut croire que je suis comme ça.*

- *Mon papa il dit que...*

- *... que l'on a toujours le choix d'être gentil ou méchant, laisse moi parler?*

- *Oui, mais c'est pas ça que je voulais dire. Pourquoi tu dis des vilaines choses pas gentilles alors que tu m'as donné une glace?*

- *Va comprendre. Je suis un être contradictoire.*

- *Je pense que t'es gentil mais que tu te forces à être méchant.*

- *... Ah oui, et pourquoi cela, mademoiselle je-dis-tout-haut-ce-que-je-pense-parce-que-mes-parents-ont-oublié-de-m'apprendre-à-garder-les-lèvres-collées-l'une-contre-l'autre-quand-le-monsieur-qui-est-en-face-n'a-pas-envie-de-me-faire-la-conversation?*

- *Là encore tu recommences!*

- *A faire quoi, nom d'un chien?*
- *A dire une chose et à en vouloir une autre?*
- *Comment?*
- *Tu dis que tu veux pas que je te parle mais tu me dis de répondre à ta question!*
- *Hum, contra...*
- *...dictionnaire, oui, tu dis toujours pareil.*
- *.....*
- *Regarde!*
- *Quoi encore!*
- *Regarde les oiseaux comme ils sont beaux.*

C'est vrai qu'ils sont beaux ces oiseaux. Quatre ans que je viens tous les soirs dans ce parc et je ne les ai même pas vus. Tous les souvenirs de mes moments passés dans ce parc ne sont que des réminiscences de mes angoisses. Ils sont vraiment magnifiques ces piafs.

« Ils sont moches. En plus ils doivent être porteurs de virus. Tiens, pourquoi tu n'irais les embêter comme tu le fais avec moi, peut être pourras-tu en attraper un de virus. Avec un peu de chance, tu auras la grippe et tu seras aphone pendant quelques temps.

- *Tu veux goûter de ma glace?*
- *Je viens de te parler de microbes, tu le fais exprès ou quoi?*
- *Uiiii, je l'ai fait exprès, ricane-t-elle en envoyant ses pieds vers l'avant comme si elle était juchée sur une balançoire.*
- *.....*
- *Regarde!*
- *Qu'est-ce qu'il faut regarder cette fois, le petit garçon sur le toboggan qui se gratte les fesses?*
- *Mais non, t'es bête quand même! Regarde le soleil ».*

Le ciel est vraiment splendide. Ces couleurs entremêlées me donnent le tournis. C'est spectaculaire, vraiment. *«Quoi! T'as jamais vu le soleil qui se couche? Tu te couches trop tôt, ma grande. Enfin grande! Pauvre petite, devrais-je dire!*

- *T'es méchant encore une fois.*
- *Et oui. Mais tu n'as qu'à aller te plaindre à la direction du parc en leur disant que tu as ennuyé*

un monsieur et qu'il s'est vengé en te disant des bêtises.

- *Ah, merci.*
- *Merci? Merci de quoi?*
- *De me dire des bêtises, parce que ça veut dire que tu les penses pas.*
- *.....*
- *Regarde!*
- *Mais c'est pas un peu fini de vouloir tout regarder à tord et à travers. Ferme les yeux un peu bon sang, tu les aideras à se reposer et à y voir clair!*
- *Non, toi ouvre les. La mère oiseau elle fait du mal à son bébé.*
- *...*
- *Tu crois qu'on devrait aller l'aider?*
- *... Elle... elle ne le maltraite pas. Elle veut le nourrir.*
- *Mais pourquoi il bouge tout le temps?*
- *Il se débat.*
- *Pourquoi?*
- *Parce qu'il ne se rend pas compte qu'elle veut l'aider... peut être ne veut-il pas être aidé... ou peut être qu'il a peur que ça lui fasse mal d'être aidé...*
- *Pourquoi ça?*
- *... parfois, les humains agissent ainsi.*
- *Je suis contente de te connaître, dit-elle en me faisant un bisou sur la joue. Tiens, prends ma glace, j'en veux plus. A bientôt».*

Depuis ce jour, je regarde tous les couchers de soleil avec un magnum à la vanille dans la bouche. C'est étrange comme les décisions peuvent vous apparaître claires aux moments les plus inattendus. Un enfant peut vous apprendre autant que l'inverse est vrai. Peut être même plus... J'oublie trop souvent les choses simples et essentielles. Je pense que c'est grâce à cette enfant que j'ai entamé ma thérapie qui se poursuit encore à l'heure où je vous parle. Je suis toujours maniaco-dépressif, peut être le resterai-je toute ma vie. Mais cette vie, j'y tiens et je me soigne pour pouvoir la vivre...

La souffrance n'est pas une fatalité ni quelque chose que l'on doit s'imposer, quelque soit son cas...

La Ciotat, le 13 janvier 2007.

LES TEMPS MODERNES...

1.

Qu'est-ce qu'il peut être agaçant mon voisin de chambre ! Toujours à se plaindre, à dire qu'il veut sortir, qu'il en a marre de rester enfermé, qu'il ne peut rien faire, qu'il ne peut pas travailler. Mais qu'est-ce que c'est que cette phobie du travail ? La vie ce n'est pas le travail, et dans les trois quarts du temps que l'on passe sur cette terre, la vie commence quand le travail se termine. Il est un dicton qui dit : « *Pour être heureux il faut arrêter de travailler* ». Il faut comprendre par là qu'il est nécessaire de faire un boulot qui nous plaît s'il on veut s'épanouir et avoir l'impression de ne pas bosser. Mais il faut aussi comprendre une autre chose : ce n'est dans la plupart des cas qu'une réelle absurdité doublée d'une contre vérité que seuls les plus stupides ou les plus aisés financièrement peuvent gober. Qui peut vraiment s'amuser en travaillant ? Qui peut siffler comme les sept nains en allant faire son job ? A vue de nez, je dirais à peu près 10% et encore en voyant extrêmement large. Moi, d'où je viens, les gens font ce qu'ils peuvent, non pour travailler et s'épanouir, ce qui constitue le but de la vie de la personne qui n'a pas à s'en faire pour le lendemain, mais pour vivre, survivre et faire face courageusement au lendemain si redouté. Que les gens qui prônent ce dicton soient des personnes déjà bourgeoises ou qui occupent les postes privilégiés parmi lesquels fourmillent les plus grands menteurs de nos derniers siècles, les gourous des foules, les amuseurs des masses, autrement dit les politiques, cela ne choque personne. Moi, je déclare une chose : que ces personnes fassent les petits boulots que j'ai fait, de balayeur à esclave chez Quick ou Mc Do et nous reparlerons ensemble de l'épanouissement que procure le fameux travail.

Et moi, me direz-vous ? J'ai décidé de mettre en application le dicton. Mais non, mais non, ce n'est pas contradictoire avec ce qui précède, laissez-moi finir bon sang ! Arrêtez cette mauvaise habitude de prendre des raccourcis avec les pensées complexes, c'est le meilleur moyen d'être idiot, et de le rester... parfois définitivement. Alors, faites un effort d'ouverture d'esprit pour une fois, et essayez de faire fonctionner les ponts qui relient vos neurones, parfois ça aide à comprendre! J'ai donc pris le proverbe au sens propre, c'est à dire que je trouve tous les moyens possibles pour arriver à vivre sans avoir à faire cette chose horrible et dégradante qui n'est en définitive que l'avilissement le plus total envers une entité divine : la société... et ceux qui la dirigent et qui y règnent en maîtres tous puissants. Donc, oui je profite du système, car de toute façon le système profite de moi. Et pas que de moi, car je ne suis pas tout seul à profiter. Nos propres dirigeants ne le font-ils pas peut être ? Sous couvert de leurs expressions affables qui donneraient la nausée au plus endurci des soldats, combien de politiques peuvent se vanter de ne pas avoir trempé dans des magouilles ? Il faut vraiment que les masses soient lobotomisées pour élire des personnes qui devraient aller en taule si elles ne faisaient pas partie du gratin technocrate. Il faut vraiment que le peuple ait cessé de se servir de la chose flottante au sommet de son crâne pour faire confiance à des types qui prônent le travail pour tous dans un pays où presque la moitié des gens sont des chômeurs; alors que pour s'arrondir leurs fins de mois déjà bien rondes, ils créent des emplois fictifs, financent des campagnes électorales par des moyens qui n'ont rien de légal, ou font voter les morts pour s'assurer une victoire dans l'urne de l'usurpation. Et j'en passe. Le plus important étant de savoir que notre système repose sur la séparation des trois pouvoirs : l'exécutif, c'est à dire le président qui invente de nouvelles réformes dans le but d'être intouchable pour le cas où ses anciens démêlés avec la justice le rattraperaient. Le législatif, constitué d'un sénat totalement impotent, impuissant et inutile (des milliers d'euros qui paient des gens à ne rien foutre) et d'une assemblée générale constituée de petits et de gros truands qui se déchirent dans des querelles sans fin que même des enfants de primaire n'oseraient pas revendiquer. Et enfin, le pompon : le conseil constitutionnel, garant des lois et donc de ce qui est légal ou non dans notre beau pays, dont son président lui même a été saisi lors de l'affaire du financement illégal des campagnes électorales. Nul n'est sensé ignorer la loi. Eux ne l'ignorent pas, ils étaient au courant qu'il n'en existait pas et qu'ils étaient donc intouchables. Eux ne l'ignorent donc pas, ils la créent. Ou la contournent. Alors, j'aimerais qu'on m'éclaire : comment, sachant tout cela, et sachant que ceci n'a rien de fictif et d'obsolète, comment se fait il que les hommes politiques qui nous dirigent aient encore une quelconque légitimité ou crédibilité ? Et avec les millions de profits que se font les entreprises multi nationales, avec les

indemnités honteuses des politiques versées à vie dont la simple justification est d'être politique, avec les milliers d'euros qui se brassent chaque jour dans le milieu du foot, on nous fait croire que ce sont les RMistes ou les chômeurs qui pillent notre société ? Suis-je particulièrement psychotique ou l'on se fout surtout de la gueule du monde ?

3.

Quoiqu'il en soit, je ne veux plus perdre mon temps à faire le jeu de tous ces abrutis manipulateurs. Je ne travaillerai plus. Comment ? C'est bien simple : je profite des failles du système. Je suis un flemmard et je l'assume parfaitement. Pourquoi suis-je ici par exemple ? Je prends des vacances tous frais payés par le contribuable. Comment ça, comment ? Mais laissez moi finir, non d'un chien ? Cette manie qu'ont les gens de nos jours de finir les phrases des autres sous prétexte qu'ils sont trop lent à leur goût pour choisir les mots justes ! Toujours pressés, toujours stressés ! Où en étais-je ? Ah oui, donc... Je repère un blaireau en manque de puissance et de pouvoir dans son insipide vie. Quelqu'un de riche avec une belle voiture et qui conduit de façon pathologique comme s'il était sur un circuit de F1. J'attends patiemment ma proie et je traverse sur un passage clouté au moment où cela lui est le plus inconfortable. Il pile, me renverse légèrement et je joue les blessés victimes d'un chauffard de la route. Bon, cette fois le chauffard en question n'a pas pilé à temps et les douleurs que je ressens dans ma jambe droite sont les signes de fractures bien réelles ! Ce n'est pas grave, la rente que je vais obtenir en vaut largement cette chandelle. Et puis, un petit séjour à l'hôpital tout frais payé n'est pas de refus. C'est un peu comme un hôtel sans étoile si on a les moyens d'éviter les virus des hôpitaux qui y pullulent. Virus des hôpitaux, je ne parviens pas à m'y habituer à ce terme. Pour rester en bonne santé et s'assurer une longévité un tant soit peu correcte, par pitié, évitez les lieux où l'on vous soigne ! Ah... Sacré monde !

Vous pensez que je suis un arnaqueur ? Je ne suis pas du tout d'accord avec vous. L'arnaque a un caractère frauduleux que je n'emprunte pas... ou guère. Contrairement à ce que peuvent penser la plupart des incultes dans votre genre, se faire passer pour quelqu'un de dépressif, quelqu'un d'invalidé ou ayant une maladie handicapante n'est pas chose aisée et les fraudes dans ce domaine sont très peu nombreuses. Evidemment, il y aura toujours des abrutis pour dire, en se grattant grassement l'entrejambe, ou le menton d'un air hautain (cela peut différer selon l'éducation qu'ont reçu les idiots éclairés) : « *Encore un qui s'est mis en dépression ! Quel flemmard !* ». Se mettre en

dépression... Pourquoi ils n'essayeraient pas eux, de se mettre en intelligence, une fois n'est pas coutume!

Bref, j'ai décidé de ne plus travailler. J'ai diverses rentes que je perçois en compensation de mes aussi divers accidents que j'ai eu. Généralement, je m'arrange pour avoir un accident sur le lieu du travail, c'est évidemment plus rentable. Pour le reste, je vis au jour le jour. Je rends des services qui vont du bricolage au gardiennage en passant par des cours particuliers (l'un des bonheurs extrêmement jouissif lorsque l'on a plus rien à faire réside dans le fait que l'on peut étudier, se cultiver, et faire des choses qui n'ont aucun sens pour celui qui vit pour ramener du papier avec marqué euro dessus!). Ce faisant, les gens me récompensent comme ils le peuvent. Gâteaux, nourriture de toute sorte. Certaines payent même en nature, ce qui est loin d'être désagréable... D'autres m'offrent des biens plus matériels comme des sèches cheveux, des portables ou des grille pains. Je n'en ai aucune utilité donc je les revends dans des vides greniers, histoire de rendre la monnaie de leur pièce à ces vides deniers qui consomment sans vergogne! Je suis revenu à l'âge du troc. Quel bonheur de simplicité et de véracité dans le relationnel avec les gens! ... Laissez tomber, vous ne pourrez jamais comprendre cela.

J'ai aussi d'autres petites activités comme certains paris. J'ai décelé des failles dans leur système qui me permettent d'avoir des revenus réguliers via ces courses de chevaux. Je me suis même créé une adresse internet (sans avoir d'ordinateur), à partir de laquelle je suis rémunéré pour ouvrir des mails! Je n'ai qu'à me rendre dans un cyber café une fois par semaine. Les inventions originales fourmillent pour ceux qui ne veulent plus s'adonner à cette monstruosité débiliteuse qu'est le travail!

4.

Ne vous impatientez pas, j'en arrive à comment j'ai pris conscience que je me devais de devenir le chevalier du je m'en foutisme, le pourfendeur du travail sous toute ses formes, le Moïse séparant la mer rouge du sang des travailleurs, la divisant entre ceux qui travaillent et... ceux qui glandent.

C'était une journée comme tant d'autres. Petite rectification: c'était une journée comme toutes les autres. Le cercle... Mais non, pas le film d'épouvante du même nom! Vous le faites exprès ou quoi? Un peu de concentration s'il vous plaît! Le cercle, donc... Certains sont pris dans le cercle du samsara pour les adeptes ésotériques du bouddhisme, d'autres dans celui beaucoup plus matériel du métro boulot dodo. A la seule exception que la dernière étape du cercle est très souvent sautée. Car il faut savoir que lorsqu'on a une journée harrassante payée 14 heures dans une semaine sensée en contenir 35, l'envie de se coucher n'a d'égal que l'envie de rester éveillé. Est-il nécessaire de demander pourquoi? Je vais répondre aux privilégiés qui n'ont pas eu le bonheur de goûter aux joies d'un travail que l'on hait:

Un job nous prend la majorité de notre journée, c'est un fait plus qu'avéré. Ainsi, que nous reste-il, si l'on prend en compte que nous haïssons ce job? Pour une fois, vous avez bon: la nuit. Il ne nous reste que la nuit pour vivre ou pour tenter de le faire. Alors nous veillons, nous regardons les programmes télés les plus absurdes puisque la lecture nous est interdite sous peine d'assoupissement. Nous allons même jusqu'à prendre des doses de caféine, la drogue du pauvre, pour prolonger quelques instants ces moments d'absurdités librement choisis, ces séries TV qui inondent les écrans pour des gens comme nous, en mal de choix et de liberté...

Je disais donc, avant d'être une nouvelle fois interrompu par vous, grossier personnage: c'était par une belle fin de soirée que je regardais le ciel éteindre ses jolies couleurs pour enfiler son pyjama sombre. Je me suis dit que je ne regardais jamais le paysage. Puis j'ai regardé autour de moi. J'ai vu des portes, des fenêtres, des rues que je ne reconnaissais pas. Et pour cause, je ne les voyais jamais, absorbé dans les factures de mes impôts, mon loyer et autres charges en tous genres dont l'origine est aussi nette que la vue d'une taupe. C'est donc en rentrant du boulot que je me suis trouvé en face d'une vérité implacable. Une vérité d'une telle force qu'il était impossible pour moi de ne pas la croire, de la refuser, ou de croire encore en quelque chose d'autre après cela.

Et c'est ainsi que je me suis retrouvé propulsé dans un univers dont je ne soupçonnais même pas l'existence : j'étais dans le monde du travail. Un monde qui, quand on a l'opportunité, la chance et le loisir de pouvoir le choisir, devient une possibilité d'épanouissement dans une vie sans but, sans sens, sans espoir. Pour les autres, en revanche, moi en l'occurrence, il n'en est pas de même, c'est bien tout à fait le contraire. Il s'agit d'une prison qui n'a pour autre but que de brider le peu de possibilités intellectuelles que l'on peut avoir. Il s'agit de la plus terrible chose que l'on puisse faire, de la plus horrible chose à laquelle on peut assister : la mort de notre propre être, celui qui crée, celui qui joue, celui qui vit réellement. Je pense qu'il s'agit de la mort de l'enfance dans ce qu'elle a de plus beau, de plus magnifique, de plus exaltant. Les gens meurent tous les jours, mais il est des morts plus terribles encore que le passage pour les ténèbres ou pour un autre monde. Car le but du travail est d'avilir ceux qui ne sont que main d'œuvre, les pousse à croire qu'ils sont les maîtres de

leur propre existence, de leur choix, de ce qui les pousse en avant, de ce qui fait qu'ils arrivent tous les jours à se lever chaque matin. Mais la vérité est plus triste : nous ne pouvons pas vivre sans le travail, mais lui, en contrepartie, nous prend notre temps, notre vie, notre âme, notre intelligence. Il nous dépossède de toutes nos facultés d'origine, et lorsque tout a disparu, il ne reste plus que le souvenir d'un travail sordide qui nous a occupé un temps, empêché de penser, de faire ce que nous pensions être ce que nous avions envie de faire. Mais la vérité est que nous n'avons rien envie de faire sans ces gens qui sont là pour nous rappeler ce entre quoi nous avons le choix d'aimer ou de détester. Ceci n'est bon que pour ceux qui croient encore que ce que les médias nous disent est la vérité. Non, ne me dites pas que vous en faites partie vous aussi? Seigneur... Bien, écoutez et instruisez vous. Ce que vous savez du monde est la réalité. Exact, car vous ne savez rien d'autre. Ce que les médias vous livrent constitue donc bel et bien votre univers de référence. Mais est-ce la vérité? Croyez-moi, quand on voit un présentateur nous annoncer en deux phrases le nombre de morts dans un attentat en Palestine, puis enchaîner avec un sourire: « *Aujourd'hui, reportage exceptionnel sur les fromages de France* », on est en droit de se poser des questions. Quand on nous sert de la merde sur pellicule avec douze minutes sur l'équipe de France que le caméraman n'est même pas parvenu à filmer, et qu'à côté, le manque d'eau dans les pays du tiers monde est expédié en trois secondes, je me dis qu'il est temps que quelqu'un réagisse. Et vous savez quoi? Personne ne réagit. Personne ne dit que les médias sont pour beaucoup dans le maintien de l'opinion publique dans une léthargie exceptionnelle. Personne n'est là pour demander où étaient les journalistes quand, au Liban, des caricatures sur la Shoah étaient organisées en réponse à celles du Danemark. Combien de gens peuvent-ils être au courant que l'un de ces prix a été remporté par une dessinatrice française? Combien de gens savent que les mêmes personnes ont tenu un congrès très officiel sur les théories niant le génocide juif sans que les nations unies n'aient fait vibrer le moindre neurone pour exprimer leur désapprobation publique? Où sont les journalistes quand il s'agit de nous montrer de l'espoir? Où sont-ils quand il s'agit de livrer des vérités aussi belles que des juifs et des musulmans marchant main dans la main dans des manifestations pour la paix? Où étaient ces « grands reporters » quand des Rwandais se faisaient taillader en masse? Au fait, savez-vous qu'aux Etats unis, il existe un médicament « pour les noirs »? Je sais, il n'y a que les américains pour inventer une absurdité aussi non scientifique que non sensique comme celle-ci, relançant par la même occasion le conflit sur la notion de race, et alimentant les théories néo nazis très répandues à l'ouest de ce monde. Mais toujours est-il que ce sont eux qui dominant la planète, quoiqu'on en dise. Inquiétant? Je répondrais: seulement inquiétant? Vous apprend-t-on quelque chose si l'on vous dit que des milliers de dollars sont utilisés chaque année pour faire des expériences sur des moutons homosexuels dans ce même et beau continent, dans le but avoué de guérir cette « *immonde maladie* » chez l'homme? Tout ceci vous paraît-il incroyable? Pourtant, il y a plus de vérité dans ce

que je viens d'énoncer que dans le plus émouvant des journaux télévisés où l'on nous conte les différentes variétés régionales de boîtes à lettre! La vérité est donc dans ce que vous savez, mais vous ne savez que ce que vous chantent faussement les médias. Je sais, je me suis encore égaré. Mais à qui la faute? C'est vous qui êtes plus naïf qu'un jeune mouton se précipitant avec ses congénères contre le mur le plus proche! La moindre des choses à faire est donc de vous indiquer où se trouve le mur, non?

Où en étais-je donc? Ah, oui, merci. Le travail...

Nous ne sommes rien sans le travail, mais le travail fait en sorte qu'à la fin, il ne nous reste rien.

J'ai peur oui, et c'est sans doute la peur qui me fait parler ainsi. Les personnes qui sont favorisées et pour qui avoir un travail qui leur plaît est tellement évident qu'elles en oublient leur privilège, diront que je suis dérangé, que j'envie les autres pour ce à quoi je n'ai pas eu droit. Elles me traiteront de fou, de menteur, de névrosé, de psychopathe, mais toujours est il que s'il y a une possibilité que ces personnes aient raison, il existe aussi une possibilité très nette pour que ces personnes aient redoutablement tort. Car le fait d'être favorisé, comme de ne pas l'être fausse tout jugement qui se veut objectif, et ainsi rend obsolètes tous les outils qui nous permettent en temps normal de mesurer la vérité ou la prénotion dans le domaine des sciences humaines, c'est à dire le domaine de l'humain au sens le plus large possible. Je vois à votre tête que tout ceci vous semble compliqué. Vous fronchez du sourcil en vous demandant si je ne suis pas tout simplement complètement taré, et que je ne cherche pas, par des théories alambiquées, à justifier ma propre folie. Mais la vérité est belle et bien la suivante: c'est en mon âme et conscience que j'ai choisi ce chemin, et pour rien au monde je ne reviendrais en arrière.

Je considère ainsi la France comme le dernier bastion de résistance d'un monde qui se meurt, remplacé par un monstre néo libéral dévastant tout sur son passage, hommes, nature, idéaux... On parle souvent d'identité nationale sans savoir de quoi on parle. La seule identité nationale qu'il semble nous rester est ce rêve un peu fou d'une égalité entre tous les hommes, d'une fraternité et d'une liberté dont on pourrait jouir. Autrement dit, la France qui a créé la protection sociale la meilleure au monde, des idées qui ont résonné dans l'Europe entière et un pays où terre d'asile prend tout son sens... Aujourd'hui, toutes les politiques confondues sont d'accord entre elles: il faut ôter à cette France le peu d'identité qu'il lui reste. Allez, le peuple, au boulot, on vous appelle!

Il est huit heures du matin et je n'ai plus sommeil. Quel plaisir de rester au lit pour faire une petite grasse matinée. Ma jambe va mieux, même si je souffre encore. Il est temps que je m'organise un peu. J'ai différentes activités lucratives que j'ai sur le feu et auxquelles je dois m'adonner pour ne pas avoir à revivre l'enfer de la routine passée. Suis-je un monstre pour autant? Evidemment que j'en suis un. J'en suis même fier, car je me distingue de mes semblables. Un monstre oui, mais un monstre créé par la société, façonné et fasciné par autant de bêtises gravitant autour de lui que de mouches autour... Hum, bref. Tout est légal, rien de crapuleux à l'inverse de nos illustres têtes pensantes au sommet de la hiérarchie. La seule chose qui soit criticable est son caractère éthique. Mais regardez moi dans les yeux et dites moi franchement la vérité: lorsque l'on voit le bonhomme là bas au loin avec son attaché case et son costard cravate, et qu'on le compare à un homme tel que moi, pourtant du même âge et apparemment bien plus mal en point physiquement, qu'est-ce qui vous choque? Vous ne savez que me répondre? Mais si, regardez bien, qu'est-ce qui me différencie de vous qui me toisez pourtant comme un être supérieur à la tête démesurément enflée? Mon sourire évidemment. Un sourire, un sous rire. Et sous ce rire, il y a la joie de vivre... Joie? Non, peut être pas en effet. Plutôt un contentement. Et vivre? Hélas, pour être honnête, il s'agit sans doute de survie. Mais le contentement de survivre au sein de la mère qui m'a créée, la société, est-il vraiment pire que la lobotomie des moutons qui pullulent et la justifient?

LA CIOTAT, le 12 janvier 2007